BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVI
G
85
NAPOLI

129
LVI
8
85
Se. J.
e
70/71.

LE DANGER
DES
SOUVENIRS.

TOME I.

A VERSAILLES,
De l'Imprimerie de Ph.-D. PIERRES, Imprimeur
de la Préfecture, rue St.-Honoré, N°. 23.

LE DANGER DES SOUVENIRS,

Par J.-V. De la Croix.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez Bossange, Masson et Besson, Libraires,
Rue de Tournon, F. S. G.

1805.

PRÉFACE.

Je ne veux pas attacher à cet Ouvrage plus d'importance qu'il n'en mérite ; mais j'ai la conviction qu'il n'est pas un homme honnête, pas une femme estimable qui ne me sache gré de lui avoir donné le jour.

J'espère qu'on ne le placera pas au nombre de ces productions frivoles qui absorbent tant de momens et obtiennent une funeste préférence sur toutes celles dont s'honore la littérature ancienne et moderne.

Quelqu'extraordinaires que puissent paroître les personnages qui figurent dans ces Mémoires, j'ose assurer qu'ils ne sont point imaginaires et que plusieurs existent encore. Si l'on en excepte quelques

changemens de noms, quelques transpositions de lieux, tout est conforme à la vérité.

Je me serois bien donné de garde de publier cet Ouvrage si la démocratie se fût prolongée dans notre Gouvernement. Un François victime de son attachement pour son Prince, n'eût pas paru digne d'intérêt à de fiers Républicains; mais il prend un aspect bien différent dans une Monarchie où le dévouement à son Chef est tout à-la-fois un devoir et une vertu.

Je l'avois bien prévu que le trône renaîtroit de ses cendres, et que la Nation Françoise finiroit par rentrer dans le gouvernement qui seul convient à sa population, à son territoire, à son génie, à ses habitudes. Aussi, dans le dernier volume sur les Constitutions de l'Europe, n'ai-je fait qu'effleurer celle que de nouvelles circonstances avoient créée et

qui devoit frayer la route à l'Empire. Puisse ce grand événement faire oublier tous les malheurs qui l'ont précédé ! C'est là le principal objet de l'Ouvrage que je publie, et il a, par cette raison, quelque droit à l'estime générale. Il en auroit aussi à la bienveillance du Chef de l'Empire, puisqu'il peut ranimer une flamme éteinte sous douze années d'anarchie. Mais, au surplus, quel que soit le succès de cette production, je ne me reprocherai jamais de lui avoir donné le jour, parce que la morale en est pure; parce que tous les sentimens en sont généreux. Eh ! quelle leçon plus importante à donner aux hommes dans ce moment, que celle de se détacher de toute affection ancienne, de toute idée douloureuse, de tout préjugé antique !

Si j'avois été plus jaloux d'un engoue-

ment passager que d'une estime durable, j'aurois caressé les opinions d'un parti qui n'admire, qui ne protége que les adulateurs de ses illusions ; mais, dussé-je voir tous les esprits se réfroidir à la vue de mes pensées, je ne sacrifierai jamais la vérité à des chimères, je louerai tout ce qui est bien, et ce qui est blâmable ne recevra point mon hommage.

LE DANGER DES SOUVENIRS.

COMBIEN d'hommes prennent les regrets de la vanité ou de l'intérêt pour les affections du royaliste ! J'en ai vu beaucoup qui se paroient, au sein de la république, des signes du deuil à la vue du trône renversé. En suivant leurs discours, en épiant leurs pensées, je n'avois pas de peine à découvrir qu'ils désiroient moins le rétablissement de la monarchie, que les faveurs d'un monarque. La république ne leur déplaisoit, que parce qu'elle étoit à leurs yeux un champ qu'il falloit cultiver et ensemencer pour en recueillir les fruits. Il leur sembloit trop pénible de recommencer une nouvelle carrière, pour arriver à un but qui venoit d'être transporté si loin d'eux.

Un homme cependant s'est offert à mes yeux, qui pouvoit être véritablement regardé comme royaliste ; mais loin de mériter la haine ou la persécu-

tion des républicains, il n'auroit dû leur inspirer que commisération.

Je vais raconter avec simplicité, par quel hazard j'ai distingué cet individu si digne d'estime et de pitié.

Une nuit, à une des heures où tous les hommes sont ensevelis dans un profond sommeil, et où le silence s'étend sur les cités, je fus réveillé par les sons d'une harpe, à laquelle se mêloit une voix plaintive et harmonieuse; je prêtai une oreille plus attentive, et je reconnus que ces accens si touchans, s'élevoient d'une chambre dominée par celle que j'habitois.

Je sentis le désir de voir un homme doué d'un talent si expressif; je sus que l'appartement situé au-dessous du mien, étoit occupé par un homme très-solitaire; un domestique qui le servoit, le voyoit à peine; lorsqu'il rentroit de ses promenades lointaines, il lui présentoit un repas simple et frugal, et s'éloignoit. J'attirai chez moi ce modeste serviteur, et le questionnai sur les habitudes de son maître et sur les moyens de former quelque liaison avec lui. Il ne me dissimula pas la difficulté que j'aurois de m'en rapprocher; mon désir n'en devint que plus vif. A l'aide de quelques présens, je parvins à m'introduire dans son appartement pendant son absence; je vis dans son salon un buste de marbre, que je reconnus pour être celui de Louis XVI; près de

lui étoit une harpe, et sur un pupître une romance fraîchement notée. Ces objets redoublèrent la curiosité qui m'animoit, et en augmentant de générosité, ce serviteur consentit à me placer la nuit dans un réduit d'où je pourrois découvrir son maître et l'observer au moment où il chantoit. Je ne tardai pas à venir occuper la place qui m'avoit été préparée. J'entrevis à travers une porte vitrée, voilée par une gaze, mon inconnu, qui étoit revêtu d'une robe de satin noir; quatre bougies éclairoient sa chambre; deux de ces lumières étoient fixées vis-à-vis son pupître. Pas un de ses mouvemens n'échappoit à mon œil attentif. Les deux heures qui suivent le milieu de la nuit, venoient de sonner, lorsque je le vis appuyer sa main sur un ressort qui fit entrouvrir une tapisserie; un grand tableau se découvrit, et je reconnus l'image de Louis XVI, vêtu simplement et sans attributs de la royauté. Le solitaire paroissoit marcher avec l'expression de la douleur. Tout-à-coup j'entendis sa voix. Il s'écria : « O mon Roi, où allez-vous ? ils vont vous condamner !..... oui, votre arrêt de mort est déjà dans leur cœur !.....» Il dit : et se promenant ensuite à grands pas, il élevoit ses mains, les rapprochoit, les portoit sur son front. « Ombre chère, reprenoit-il, daigne encore entendre les accens de ma douleur; elle est aussi pure que le fut ton âme douce et compâtissante ! »

Après cette courte invocation, il enleva sa harpe, et la plaça près du sopha sur lequel il s'assit. Il préluda d'abord quelque tems, et chanta ensuite cette romance que j'avois lue le matin. Sa voix mélodieuse s'unissoit si parfaitement à sa harpe, que cet instrument sembloit n'être que l'écho de sa tristesse; souvent ses accens étoient interrompus par des sanglots. En voyant l'état de cet infortuné, je ne pus me défendre de répandre quelques larmes. Bientôt mon cœur fut brisé d'une scène nouvelle. Combien je payai cher mon indiscrétion ! Je craignois, en m'éloignant, d'être entendu. Comment me serois-je excusé d'avoir violé l'asile du malheur, et corrompu indignement la fidélité d'un serviteur ? Accablé du poids de mon repentir, je fus condamné à voir accroître mon tourment par une nouvelle perspective. L'infortuné dont j'observois les attitudes et les mouvemens, tournant ses regards sur le tableau, lui adressa ces paroles..... Mais, pourquoi retracerois-je ici la scène trop déchirante dont je fus le témoin; combien j'eus lieu de me repentir de ma coupable curiosité. Qu'il me suffise de dire qu'après avoir porté sa main sur le ressort qui avoit fait entrouvrir la tapisserie, aussi-tôt les deux parties séparées se réunirent, et l'image du Prince fut complettement voilée. Comme si l'insensé eût craint que sa tristesse ne fût pas encore assez exaltée, il plaça sous ses regards des

vestiges dont la vue ne pouvoit rappeler que d'épouvantables souvenirs. Bientôt après, il entonna deux hymnes : dans le premier, il exaltoit la grandeur, la dignité royale et les vertus maternelles; dans l'autre, il célébroit la pureté virginale, la piété bienfaisante et le généreux dévouement à l'amour fraternel.

Ce que l'on nous a raconté de la puissance de l'harmonie et des chants de douleur de l'antiquité, me parut se réaliser. Pénétré de la plus vive émotion, j'eus peine à contenir le mouvement qui m'agitoit. Une force surnaturelle sembloit m'attirer et dominer tous mes sens; peu s'en fallut que les sanglots qui me suffoquoient, ne me trahissent. Déjà la quatrième heure de la nuit avoit sonné, lorsque mon inconnu resserra ces vêtemens auxquels il attachoit un si grand prix, et dont la seule vue m'avoit saisi d'effroi; il éteignit deux de ses lumières, et passa avec les deux autres dans une chambre où je le perdis de vue.

J'attendis encore une heure avant de m'éloigner de ce séjour de deuil et de larmes : quoiqu'il ne doive résulter de ce récit que honte et confusion pour moi, j'ai cru n'en pas devoir altérer la vérité; mais, ce que j'ai encore à dire de cet homme extraordinaire, paroîtra si incroyable, que j'ose à peine le révéler; et ceux qui ont quelquefois réfléchi sur toute la puissance de l'imagination et

sur la singularité de ses écarts, pourront seuls donner quelque confiance à ce que je vais leur transmettre.

PREMIER ENTRETIEN.

Si c'est une foiblesse de ne pouvoir retenir les secrets de son cœur, c'est une indiscrétion bien coupable que celle de vouloir pénétrer celui des autres. Je ne cherche donc point à excuser ma curiosité, et je conviens franchement de mon tort; mais j'eus celui de ne pouvoir résister au désir de connoître plus particulièrement un homme dont la douleur étoit si expressive et avoit un caractère si rare : j'eus encore recours au mercénaire qui le servoit; je sus de lui, qu'à moins que le temps ne le contraignît de ne pas s'éloigner, il sortoit tous les matins, faisoit une course lointaine, et ne rentroit qu'à la chûte du jour. Je hazardai de l'observer à son départ, de suivre quelque temps ses pas, dans l'espérance de me rencontrer avec lui sur une des routes solitaires qu'il fréquentoit. Lorsque j'eus découvert qu'il se portoit habituellement sur cette montagne qui domine Paris, et que la piété semble avoir consacrée à un des grands mystères de la religion, en y rassemblant la touchante et douloureuse image des supplices divers auxquels se dévoua le Dieu des chrétiens, je précédai cet

homme à qui je craignois d'inspirer la moindre défiance. A peine l'eus-je apperçu se diriger vers le sommet de la montagne, qu'à l'instant je m'éloignai, feignant de jouir de la variété d'objets qui s'offroit à mes regards, à l'aide d'une lunette d'approche. Je le vis s'asseoir sur un long banc de pierre. Je revins sur mes pas d'un air distrait, et m'avançant toujours près de lui, je lui dis : « Si ce lieu offroit un autre siége, je n'aurois pas l'indiscrétion de partager le vôtre. » Il se dérangea d'un air poli, pour me faire plus de place. Je continuai à faire usage de ma lunette, et ensuite rompant le silence : « Voilà, lui dis-je, le point d'où l'on découvre le mieux cette vaste cité qui est à nos pieds. » Je ne la quitte pas, me répondit-il, pour la venir voir; mais pour respirer un air plus pur. « C'est, répliquai-je, un des meilleurs remèdes que nous offre la nature, et il est étonnant que si peu d'hommes aient le bon esprit d'en user. » Le silence succéda à ma réponse : je le rompis encore après quelques instans et je dis : « Je ne peux pas me refuser à une réflexion, en voyant cette multitude immense d'édifices. Que d'hommes se sont rassemblés dans cette enceinte, qui, au lieu de s'entr'aider mutuellement, se détestent et se nuisent! C'est, me répondit l'inconnu, une raison de plus pour s'en éloigner. Malheureusement, répliquai-je, on ne peut pas se passer de communiquer avec eux,

ne fut-ce que pour en recevoir des services que nous ne pouvons pas toujours nous rendre. — Il faut les payer; l'artisan ne demande rien de plus. — Il est des besoins du cœur qu'on ne satisfait point avec de l'argent. — Je n'en connois plus de ce genre. — Vous qui êtes si jeune encore et à qui la nature paroît avoir accordé une âme sensible, auriez-vous donc déjà renoncé à toutes les affections qui font le charme de la vie? — Je n'ai plus d'affections, je n'ai que des regrets. » A ces mots, l'inconnu se disposoit à se lever. J'osai l'arrêter dans son mouvement en lui disant : « Vos regrets ne sont peut-être pas plus vifs que les miens. Celui qui comme vous et moi cherche la solitude, porte souvent sur son cœur un poids qu'il voudroit alléger, et qui n'est si accablant que parce qu'il n'est point partagé. » Cette réflexion fit tourner vers moi les regards de l'inconnu. « Vous êtes malheureux, me demanda-t-il? — Je l'étois avant de vous avoir vu, et je sens à présent que je le suis encore davantage; je crains même qu'il n'y ait quelque rapport dans nos chagrins. Depuis près de neuf ans, je n'éprouve plus que dégoûts et contradictions. — Je désire que votre douleur soit d'une nature différente de la mienne, car elle est sans remède; il n'est pas au pouvoir des hommes de l'effacer, et Dieu n'a pas voulu m'en garantir. »

J'étois trop au fait du sujet d'affliction qui le

tourmentoit, pour presser mes questions ; je me contentai de faire cette réponse : « Dieu n'épargne pas toujours aux hommes le malheur, mais il leur donne la force de le supporter lorsqu'ils la lui demandent. — Il est de si horribles douleurs ! — Il n'en est point de nouvelles ; les calamités qui pleuvent sur l'espèce humaine à différentes époques, affligent successivement les nations, semblables à un astre malfaisant qui décrit son cercle ténébreux et sanglant dans lequel sont enveloppés toutes les générations et tous les empires. — Les peuples qui se trouvent à ces époques désastreuses, sont bien à plaindre ; il vaudroit mieux que le cours des générations fût interrompu, que d'être réservé à de pareils malheurs. »

Je sentis qu'en le laissant errer dans le vague de sa douleur, je ne parviendrois jamais à l'objet de mes démarches, et je hazardai d'aborder sa pensée par une explication franche. « Je crois, lui dis-je, connoître la véritable cause de votre affliction, elle ne m'est point étrangère. Les nuits que vous donnez à l'expression de vos regrets, je les donne souvent au silence d'une douleur concentrée ; et le hazard qui a rapproché nos habitations, m'a souvent permis d'entendre les accens de votre voix plaintive au milieu des ténèbres. Il y avoit alors tant de rapport entre nos affections, que nos âmes sembloient être à l'unisson, et je ne vous dissimulerai

pas que j'ai plus d'une fois cherché l'occasion de me rapprocher d'un homme dont les sentimens étoient si conformes aux miens. »

Ce discours parut d'abord étonner l'inconnu. « Puisque vous n'ignorez pas, me dit-il, le sentiment unique qui occupe et remplit mon âme, vous ne devez pas être étonné des attraits qu'a pour moi la solitude, et sur-tout cet asile où je me porte tous les jours; ici je crois sentir ma pensée planer au-dessus de toutes les sollicitudes humaines; je contemple le ciel à loisir, et je crois voir une nation coupable à mes pieds. Je dois à ce détachement de l'espèce humaine, des consolations qui lui sont étrangères. »

J'osai lui demander de quelle nature elles étoient, ces consolations dont j'avois peut-être autant besoin que lui. « Je me plais à penser, me répliqua-t-il, que vous êtes digne de ma confiance; mais trouvez bon que je ne vous révèle point encore des choses surnaturelles. Contentez-vous de savoir que celui dont la mort est pour nous un si long sujet de deuil, n'est pas totalement détruit; qu'il existe, et qu'il est possible à l'âme vivement affectée de sa fin tragique, de s'en rapprocher, de communiquer avec lui; et j'espère encore aujourd'hui jouir de cette précieuse faveur; mais il faut que je sois seul et livré sans distraction à une constante méditation. »

A ces mots je me levai, en l'assurant qu'il pouvoit compter sur toute ma discrétion. Je le conjurai de me regarder comme un être digne de recueillir ses pensées, et de différer seulement jusqu'au lendemain de les épancher dans un cœur aussi sensible que le sien. Il voulut bien me le promettre, et alors je m'éloignai avec la contenance de la douleur et de la vénération.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

J'ATTENDOIS avec impatience que le jour où j'avois eu ce premier entretien, s'écoulât. Je brûlois du désir d'entendre cette révélation étonnante qui m'avoit été promise. Je craignois que la réflexion n'amenât quelque défiance dans un homme qui ne m'avoit encore vu qu'une seule fois, et que tant de raisons pouvoient rendre circonspect à mon égard. Je sentois que je n'avois nul titre à ses yeux pour être le dépositaire de ses secrets, et ce ne fut pas sans inquiétude que je revins le lendemain à la même place que j'avois quittée. J'avois devancé l'inconnu de plus d'une heure; lorsque je le vis arriver, j'allai au-devant de lui, et le prenant par la main: « Jeune homme, bon et sensible, lui dis-je, vous n'avez point oublié ce que vous avez fait espérer à celui qui prend un si vif intérêt à la situation de votre âme;

vous remplirez votre promesse ; et puisque je partage votre douleur, vous voudrez aussi que je participe à vos consolations. » Il jetta sur moi un regard affectueux et se laissa conduire sur le banc que nous avions occupé la veille. « Permettez, me dit-il, qu'avant de m'entretenir avec vous, mes premières paroles s'adressent à celui de qui je tire la force de supporter ma pénible existence. » Aussitôt, je le vis se lever, diriger ses mains vers le ciel, les porter ensuite sur son front, et demeurer dans un état de recueillement pendant quelques minutes. Il s'assit ensuite et me dit : « L'homme qui vous parle a été pendant six ans l'un des écuyers de Louis XVI. Il a dû aux bontés de ce prince quelques distinctions dont la jeunesse ambitieuse est trop jalouse. Mon zèle pour sa personne s'est accru par ses faveurs, et j'ose dire qu'il n'avoit pas de sujet plus dévoué que moi à tous ses désirs. S'il n'eût fallu que mon sang pour lui épargner toutes les amertumes qui ont empoisonné ses dernières années, avec quel plaisir j'en aurois fait le sacrifice ! Lorsqu'il fut assailli dans son palais, j'étois là pour le défendre. J'accompagnai ses pas à l'instant où il crut devoir les diriger au sein d'une assemblée qui auroit dû protéger sa personne. Je n'ai pas obtenu l'honneur de partager sa captivité. Mes sollicitations me rendirent suspect aux yeux de ses ennemis, et je ne tardai pas à éprouver les horreurs d'une captivité

bien différente de celle à laquelle j'avois aspiré. Pendant sa durée, plusieurs compagnons de mon infortune furent appellés devant ce tribunal qui dévoroit tout ce qui se présentoit à lui. J'attendois de jour en jour le même sort, et je tenois si peu à la vie, que je n'osois pas même en faire le sacrifice à celui de qui je la tenois. Tant de meurtres furent commis dans les mois qui s'écoulèrent jusqu'au jour où je vis les portes de ma prison s'ouvrir devant moi, que je crus entrer dans un monde nouveau, lorsque je fus rendu à la liberté. Envain mes yeux cherchoient mes amis, mes parens ; ils ne rencontrèrent plus rien que d'étranger à mes anciennes affections. Tout ce que j'appris de ce qui s'étoit passé pendant ma détention, me frappa d'un tel saisissement, que je n'interrogeai plus personne. Je me séparai de l'espèce humaine comme d'une peuplade d'anthropophages, et je me condamnai à la plus entière solitude. J'ai recueilli quelques débris de ma fortune, échappés à la cupidité de mes persécuteurs ; et en restreignant mes besoins au plus exact nécessaire, je me trouve assez riche pour vivre dans l'indépendance. Je me livre aux affections de mon cœur sans nulle contrainte, et je n'éprouve d'autre regret que de n'avoir pas partagé l'honneur que l'on accordoit autrefois à quelques monarques de la terre, en les ensevelissant avec leurs plus fidèles serviteurs. »

Ces dernières paroles m'émurent jusqu'aux larmes, et je compris à quel point le fanatisme de l'attachement royal pouvoit exalter une âme qui en avoit été vivement pénétrée. — « Le sujet de votre douleur est si respectable, que je me garderai bien de tenter de l'affoiblir; mais je crains pour vous les conséquences funestes auxquelles nous expose une même pensée. Il me semble, ajoutai-je, qu'avec la raison dont le ciel vous a doué, vous pourriez placer l'évènement qui vous afflige au rang des grandes calamités qui ont frappé l'espèce humaine, et qui ne l'ont pas pour cela anéantie. Le temps qui répare les grands accidens de la nature, peut encore bien plus vous consoler de la perte dont vous gémissez. — Le temps, répliqua-t-il, ne me rendra jamais le Prince qui fut enlevé à mon amour. — Tant que vous ne verrez que vous dans l'état, vous serez inconsolable; oubliez, s'il est possible, que vous fûtes le serviteur de Louis XVI, et rappelez-vous que vous êtes encore français. Ce souvenir vous ramenera au sein de la nation; vous jouirez de sa révolution sans remords, puisque vous n'aurez eu aucune part aux causes qui l'ont opérée. Mais je n'ai point oublié que vous m'avez dit être assuré de l'existence de ce Prince dont l'image enveloppe vos pensées d'un voile si funèbre; apprenez-moi donc comment vous avez pu obtenir cette heureuse certitude. Le ciel vous a-t-il accordé une

faveur particulière, et ne pourrois-je également y prétendre ? — Hélas ! me répliqua l'inconnu, sans doute elle a été accordée à la plus pure affection pour le dernier Monarque des français, et à un détachement absolu de tout autre désir que celui de s'en rapprocher ; mais avant de vous communiquer les lumières que j'en ai reçues, j'ai besoin de m'assurer que vous ne confondrez pas les vérités les plus touchantes avec les fables produites par le délire de l'imagination. »

Je lui promis d'accorder une foi aveugle à tout ce qu'un homme d'un caractère aussi vénérable que le sien daigneroit me révéler. Il se recueillit quelques temps, et après un silence qui me parut long, il parla ainsi :

« Une des grandes erreurs de l'homme, est de penser que ses sens sont les instrumens de son intelligence ; c'est par eux au contraire qu'elle est presque toujours égarée. La vue humaine est si bornée, que celui qui n'en franchit pas les limites n'est enveloppé que d'objets matériels. C'est en pénétrant par la pensée au-delà de l'atmosphère qui nous environne, que nous parvenons à nous dégager des affections qui pèsent sur notre être et nous arrêtent sur ce globe où notre nature nous a confondus avec tant de créatures d'une espèce inférieure à la nôtre. Malheur à l'homme foible qui ne sait pas rompre ces liens qui le ravalent, et l'asservissent

à la matière ! Il ne vivra jamais qu'avec des êtres périssables et ne se rapprochera point de ceux qui existent réellement. C'est par ce sublime essor de ma pensée, et en m'abandonnant à cette tendance qui nous réunit à tout ce qui est en rapport avec nous, que je suis parvenu à découvrir dans une des régions où s'élèvent nos âmes, lorsqu'elles sont dégagées de leur enveloppe mortelle, le séjour qu'habite le monarque dont mes vœux poursuivoient la présence. Malheureusement je ne l'ai pas rencontré dans une de ces sphères auxquelles parviennent les âmes dont les affections ont toujours été pures et célestes. Celle de Louis XVI avoit été entraînée dans une région inférieure, semblable à l'air qui, chargé d'émanations grossières, se condense dans notre atmosphère, et ne peut aller éclairer le firmament. C'est là, peut-être, la seule punition digne de la puissance qui a bien voulu détacher une parcelle de sa substance divine, pour l'unir à la nature humaine.

» Si j'ai d'abord éprouvé quelque peine en ne voyant pas l'objet de ma vénération jouir de la plénitude du bonheur, dont je le croyois si digne, je m'en suis consolé par l'idée de sa réunion à ses ayeux : et en effet, je reconnus à une certaine empreinte de majesté, quoique déjà bien effacée, l'ombre de Louis XIV, environnée de celles de ses descendans qui conservent encore du respect

pour

pour cette image de leur aïeul, et semblent se tenir à une grande distance de lui. L'ombre de Louis XVI, confuse et humiliée, n'osoit s'en approcher. Pourquoi, lui demanda le superbe Monarque de la France, cette démarche timide et embarrassée ? Rougissez-vous de vous voir réuni à ceux qui vous ont transmis le noble et glorieux apanage dont vous avez hérité ? Mais, me trompai-je ? Je n'apperçois sur votre front aucune trace de cette couronne qui distingue encore ici ceux qui vous ont précédé. Auriez-vous eu l'âme assez vulgaire pour descendre volontairement du trône, et renoncer à ce titre auguste qui vous élevoit au-dessus des humains ? A cette question, le jeune Prince parut plus embarrassé, et le silence de la honte sembla devoir être toute sa réponse ; cependant, pressé de parler par cette autorité vénérable qui s'irritoit encore de toute résistance, je crus entendre sortir de la bouche du timide Louis XVI, ce discours :

« J'ai survécu, il est vrai, de quelques mois à la royauté ; j'ai pu souffrir que des hommes qui avoient été mes sujets et qui osèrent s'appeler les organes de la Nation, me déclarassent que je n'étois plus le Monarque des Français. A ces mots, l'ombre de Louis XIV frémit d'indignation et d'horreur. Derrière elle gissoit une ombre ensevelie jusqu'alors dans de sombres méditations : elle se leva tout-à-

coup : à la hauteur de sa stature, à l'impétuosité de ses mouvemens, et à l'impression de fureur qui faisoit étinceler ses regards, je démêlai l'âme du Cardinal de Richelieu. Bientôt, comme frappée d'un coup de foudre, elle retomba anéantie et je ne la vis plus. Celle de Louis XIV n'étoit pas encore remise de son étonnement ; son languissant successeur, étendu mollement sur quelques lauriers flétris, avoit paru indifférent à la question de son aïeul ; mais la réponse de son petit-fils l'avoit néanmoins tiré de son indolence habituelle, et il avoit jeté sur lui un regard de dédain où se peignoit quelque majesté. Cependant Louis XVI avoit discontinué de parler ; il auroit bien désiré que la stupeur universelle dont tous les membres de sa famille paroissoient frappés, le dispensât d'en dire davantage ; mais bientôt une nouvelle demande lui fut adressée par cette autorité impérieuse que les plus grandes adversités n'avoient jamais abattue. Vous n'aviez donc, lui dit-elle, lorsque vous souffrîtes cet excès d'insolence, ni parens, ni amis, ni soldats ? Où étoit alors cette courageuse noblesse dont j'avois environné mon trône ? Cette noblesse, répliqua le timide Louis XVI, n'existoit déjà plus ; une puissance rivale venoit d'effacer ses titres ; mes soldats n'étoient plus les miens ; la nation les avoit absorbés dans son sein. Mes frères, dont j'avois protégé les foiblesses, voyant leurs fautes dévoi-

lées, avoient été cacher leurs remords chez l'étranger, et le descendant du grand Condé, dont le bras m'auroit été si utile, avoit livré sa valeur à l'ancienne ennemie de la France, dans le vain espoir de me servir ; mais ce qui me fut encore plus funeste que cet abandon, un prince de notre sang, et qui en étoit depuis long-temps l'opprobre, avoit placé toutes ses jouissances dans l'humiliation de ma famille. Il eut la bassesse de consentir à n'être rien, pour que nous cessassions d'être plus que lui. Le croirez-vous ? Ne pouvant plus espérer le pardon de ses crimes, que de l'impuissance de punir, il ne s'est plus occupé que de faire disparoître toute autorité. Il a multiplié de jour en jour ses complices, les a enhardis par leur nombre, et a fait croître leur insolence par l'évidence de l'impunité. Il les a conduits à tant de forfaits, qu'il ne leur en restoit plus qu'un à commettre pour arriver au comble de la perversité ; c'étoit de frapper de mort le successeur de tant de rois, après lui avoir arraché son diadême ; et, ce forfait atroce, ils s'en sont rendus coupables envers celui que vous voyez devant vous. A ces derniers mots, l'ombre de Louis XIV me sembla pousser un long gémissement : la fierté de ses traits s'effaça, et fit place à la douleur et à l'effroi. Je remarquai une âme qui m'avoit semblé d'abord légère et distraite, se voiler et chercher à se perdre dans la foule. Je l'avois assez

observée pour me rappeler que c'étoit celle du Régent qui avoit honte d'avoir appris que ses vices avoient été se mêler à tant de crimes dans l'héritier de son nom.

» Quoique j'eusse été le témoin de tout ce que venoit de révéler l'ombre de Louis XVI, je ne pus me défendre de l'émotion générale que fit naître ce récit trop exact, et mon esprit partageoit l'abattement dans lequel tout ce qui l'environnoit étoit plongé.

« Louis XIV ne jettoit plus sur son infortuné descendant, qu'un regard de douleur et de commisération. A quelles mains, demanda-t-il à Louis XV, l'enfance de votre déplorable successeur, avoit-elle donc été confiée ? Par quelle fatalité est-il monté sur mon trône, sans prévoyance et sans énergie ?

« Grand Prince, répondit-il, pourquoi faut-il que le souvenir de mes fautes, vienne dans ce moment m'accabler de tout son poids ? J'ai encore à me reprocher l'affreuse destinée de ce rejeton de notre illustre famille ; c'est moi qui, par ma coupable indifférence, ai laissé réfroidir, dans l'âme de mon peuple, ce sentiment d'amour qu'il conservoit pour ses rois. Ah ! pourquoi ce fils, que ses vertus ont dirigé vers les sphères célestes, ne m'a-t-il pas survécu ? L'héritier de votre trône y auroit fait régner la justice et la prudence. Son économie eût

comblé cet abîme immense de dettes, que des guerres imprudentes et de folles dépenses avoient creusé devant nous. Absorbé par des amours insensées, j'ai négligé le plus sacré des devoirs; j'ai confié à la faveur le soin de rendre ce Prince digne de régner sur une grande nation. Qui plus que lui, avoit besoin d'être fortifié dans de sages résolutions, et d'apprendre à discerner les conseils nobles et généreux, d'avec les avis perfides et déraisonnables? Me reposant sur une alliance inspirée par la politique, et sur la modération de ses pensées, j'imaginois qu'il traverseroit le cours de son règne dans une longue paix, et que, s'il ne brilloit pas par de grandes vertus, les lumières de son siècle le garantiroient de grandes fautes. J'ai su, qu'en montant sur le trône, d'où une mort trop rapide m'a précipité, il s'étoit appuyé sur l'expérience d'un vieillard dont le temps n'avoit pas mûri le jugement. C'est lui sans doute, qui aura préparé la catastrophe horrible dont l'image nous consterne. Parlez, ombre légère, et disculpez-vous, si vous le pouvez, de ce soupçon qui vous atteint.

» A cette apostrophe, je compris que l'âme de Maurepas n'étoit pas éloignée, et que tous les ministres qui avoient dirigé l'autorité royale, suivoient de près les ombres des princes qu'ils avoient gouvernés; qu'ils en essuyoient encore des reproches et l'indignation, lorsqu'ils les avoient mal conseillés.

Une ombre qui flottoit incertaine dans une vapeur brillante, s'avança et articula ces mots : La nature m'avoit doué de plus d'esprit que de raison ; j'ai toujours préféré des éloges passagers à une gloire durable. Il me restoit si peu d'années à vivre près du trône dont je fus si long-temps séparé, que je me hâtai de l'environner de prestiges et d'éclairs. J'entourai votre petit-fils de tout ce qui avoit de la renommée ; j'admis dans son conseil des hommes à système ; j'essayai les réputations en politique, en finance, en tactique militaire. Je ressuscitai une magistrature que vous aviez ensevelie et que le peuple paroissoit regretter, quoiqu'elle se soit depuis, bien peu montrée digne de cette faveur. Je ne dissimulerai pas que j'ai autorisé des mesures imprudentes ; mais, sans prétendre les excuser, j'ose vous dire avec confiance, que ma mort fut encore un malheur pour le jeune Monarque dont j'avois la confiance. Je prévis que la nation, plus éclairée que le prince, le domineroit un jour, et que n'ayant ni assez de lumières, ni assez de force pour résister à une secousse impétueuse, son autorité en recevroit une grande atteinte ; mais je m'en consolois par la pensée qu'une nation généreuse n'abuseroit pas de son ascendant, et qu'en ressaisissant son antique indépendance, sa liberté seroit toujours purifiée par la justice. Cette idée consolante m'est aujourd'hui ravie, et je regrette que le trépas n'ait

pas abrégé mes jours des dernières années qui ont suivi mon exil. Après cette courte justification, l'âme de Maurepas se perdit dans la vapeur qui l'avoit environnée. Je cherchai pendant quelque temps, des yeux, celle du vénérable Malesherbe; mais je jugeai bientôt qu'elle avoit eu la même ascension que celle de la céleste sœur de Louis XVI. Celui-ci, n'étant plus retenu par l'autorité de ses aïeux, suivit le penchant qui l'attiroit vers une ombre chérie. Une extrême pâleur la signaloit à mes regards; les caractères d'un orgueil ulcéré sembloient empreints sur cet être aërien et fugitif. Ma présence parut d'abord lui être importune, et il me sembla l'entendre s'écrier : Est-ce que ce peuple vient nous poursuivre jusques dans notre dernier asyle ? Contristé de cette exclamation, j'osai m'approcher en disant : Ombre auguste et malheureuse, me prenez-vous pour un de vos meurtriers ? Ah ! plutôt, reconnoissez en moi celui qui, au risque de perdre la vie, s'efforça de défendre la vôtre. Ces paroles l'arrêtèrent, et elle me dit : Puisque vous n'êtes point encore dépouillé de cette enveloppe mortelle dont nous avons été séparés par les mains du crime, votre séjour est sur la terre, et vous ne devez pas ignorer ce qui se passe dans cette contrée que mes derniers regards ont vu souiller de tant de forfaits, et arroser d'un sang si pur. Dites-moi d'abord ce que les barbares ont fait de

mes enfans ? Existent-ils encore ? L'innocence de ma fille a-t-elle été respectée ? La jeunesse de mon fils a-t-elle désarmé nos ennemis ? Apprenez-moi la destinée de ces êtres si chers à mon cœur ? Pourquoi voulez-vous, lui répondis-je, que j'aggrave le sentiment de vos douleurs ? Je vous comprends, s'écria-t-elle, la haine impitoyable a dévoré mes enfans. Hélas ! je devois m'y attendre ; je n'avois tenté de défendre une vie qui m'étoit devenue trop odieuse, que pour sauver la leur. Vos maux, répartis-je, ne sont pas aussi cruels que vous le pensez. Votre fils, il est vrai, privé des appuis que la nature et l'éclat de son rang donnoient à sa foiblesse, est tombé dans les bras de la mort ; mais la nation ne s'est pas souillée d'un crime stérile, et que la politique lui défendoit de commettre ; quant à votre fille elle vit encore, et les vœux que son père avoit formés pour elle, ont été accomplis ; le prince qui lui étoit destiné est aujourd'hui son époux. Il ne lui a point donné et ne lui donnera point de couronne ; mais vous le savez, ce n'est point à cet ornement que le bonheur est attaché ; et si votre tête n'en eût point été parée, le fil de vos jours n'auroit point encore été tranché. Ne gémissez plus sur le sort d'un fils qui est retourné sans tache à la source de sa pure origine, et réjouissez-vous de la félicité d'une fille qui a vu de trop près les dangers du trône, pour regretter de n'y

être pas montée. Je m'apperçus que ces réflexions, semblables à un baume salutaire, avoient adouci l'impression d'horreur qu'avoit occasionnée ma pénible révélation. Puisque votre présence me rappelle les plus douloureux souvenirs, dites-moi si cet insigne coupable qui a trahi son sang et immolé son roi, a recueilli le fruit de ses forfaits ? Le ciel a-t-il assez puni le Peuple Français, en lui donnant pour maître ce détestable régicide ? Non, répliquai-je, cet homme odieux, après avoir été l'instrument du crime, a été brisé par lui, et il a expié dans l'ignominie ses projets insensés et sa lâche docilité ; si son âme n'erre point dans ces lieux, c'est parce qu'elle a été entraînée par le poids de ses crimes, dans une région inférieure à celle que vous parcourez.

» Cette vérité me parut répandre une joie douce sur les deux ombres qui, dans une exclamation subite, prononcèrent ces mots : Au moins nous n'avons plus à craindre de revoir ce fléau de notre famille.

» Je m'éloignai, et je sentois mes esprits prêts à revenir sur la terre, lorsque je fus retenu par de nouvelles questions auxquelles je voulus satisfaire.

» Mais je m'apperçois que mes idées commencent à se confondre. Mes souvenirs s'obscurcissent, et j'ai besoin de rentrer dans le silence et la méditation de la solitude, pour achever de vous apprendre ce que vous désirez savoir. »

Je considérai plus attentivement la physionomie de l'inconnu : elle me sembloit être celle d'un somnambule, qui laisse échapper ses paroles, et paroît étranger aux mots qu'il profère ; mais depuis quelques momens, ses regards devenoient moins fixes, et son être ressembloit à l'homme ranimé par le réveil. Je lui exprimai toute ma reconnoissance, en lui déclarant que je respectois ses intentions, et lui demandai la permission de me réunir à lui le lendemain, à la même heure. Il y consentit, et je me retirai en réfléchissant sur la puissance de l'imagination, qui rassemble, qui combine tant de chimères, et finit par donner aux illusions, toute la consistance de la réalité.

TROISIEME ENTRETIEN.

L'ENTRETIEN de la veille n'avoit fait qu'accroître ma curiosité, et je sentois augmenter mon intérêt pour un homme dont le délire prenoit sa source dans un sentiment respectable. Je conçus dès-lors le projet d'employer tous mes efforts à la guérison de son esprit. Je ne manquai pas de me rendre sur ce lieu, qui étoit devenu pour moi le séjour de la révélation et le temple d'un oracle. J'avois encore devancé mon illuminé, et je ne tardai pas à le voir gravir à pas lents, avec un air de majesté, le mont sur lequel il devoit m'initier à de nouveaux mystères.

Après m'avoir salué, il commença, ainsi que le jour précédent, par rendre ses hommages à cette grande source de lumière, qui éclairoit à nos yeux un des plus magnifiques spectacles de la nature. Il s'assit, et me dit : « Je ne me souviens plus du point où j'ai terminé le récit que je vous ai fait, et comme je vous crois digne d'entendre toute la vérité, je ne veux vous en rien dissimuler. Vous vous êtes arrêté, lui répliquai-je, au moment où ce malheureux Prince vous faisoit quelques questions. Oui, dit-il, et je commence à me les rappeler. Qu'est devenu, me demanda-t-il, ce grand armement, cette noble coalition royale, qui avoit pour objet de relever le plus ancien trône de l'Europe, et de m'y replacer, ou du moins d'y faire asseoir ma postérité? Les vérités que j'ai à vous annoncer, sont si affligeantes pour vous, lui dis-je, que je préférerois vous les laisser ignorer ; mais habitué à devancer les ordres d'un maître que j'ai toujours chéri, je ne résisterai point à votre volonté, et je vous dirai avec franchise, que le ciel n'a point béni cette entreprise, qui étoit moins glorieuse que vous ne l'imaginez. Une politique plus avide que généreuse, avoit armé cette grande puissance dans laquelle votre compagne avoit placé tout son espoir. Quelques-unes de vos villes frontières furent prises, et les véritables Français virent avec indignation l'aigle impériale remplacer les lys, et annoncer

qu'elles étoient devenues la proie du vainqueur. A cette vue, le zèle de vos fidèles sujets se réfroidit; celui des républicains s'anima davantage, et il n'y eut bientôt plus qu'une conjuration générale pour repousser un ennemi déloyal, qui vouloit profiter du malheur pour agrandir ses possessions. A ces mots, je vis le Prince détourner ses regards, et les porter sur le visage de sa compagne, qui me parut alors plus consternée. Sa tête encore auguste se pencha sur son sein, et il me sembla voir des larmes couler de ses yeux. Quels protecteurs, s'écria-t-elle, ai-je laissés à mes enfans! Avons-nous, reprit le Prince, été plus heureux du côté de ma famille? Cette branche des Bourbons, qu'un de mes ayeux a placée sur le trône d'Espagne, s'est-elle déshonorée par l'ingratitude? Elle a fait d'abord, répliquai-je, tout ce qui a dépendu d'elle pour venger votre trépas et faire triompher la cause de vos enfans; mais menacée elle-même d'être absorbée par le courage des Français, elle a arrêté les pas rapides d'un vainqueur irrité, et a préféré de se maintenir par la paix sur un trône déjà chancelant. Aujourd'hui, elle est la plus fidèle alliée de la république que vous avez vu naître. J'ose à peine, reprit le Prince, vous demander si mes frères ont été protégés par ce souverain qu'un double lien unissoit à leur déplorable existence? On ne lui a pas, répondis-je, laissé le temps de

devenir agresseur ; une partie de ses états étoit envahie, avant qu'il eut songé à se mettre en défense ; loin de protéger des princes malheureux, et de placer le diadême sur leur tête, il a vu le sien déchiré, et ce qui lui en reste est si foible, qu'il est à peine apperçu de ceux qui contemplent sa dégradation, dans l'île misérable où le sort a circonscrit sa domination. Tout ce que vous m'apprenez, me dit alors le Prince, est si effroyable, que j'ai peine à le croire. Cette nation, qui paroissoit endormie dans une longue paix, a donc eu un bien terrible réveil, puisque, malgré l'épuisement de ses finances et le dénuement de ses armées, elle a pu lutter contre tant de forces réunies pour la subjuguer ? — Elle n'a pas seulement résisté à ces forces, elle en a triomphé ; et vous me croiriez peut-être encore moins, si je vous disois qu'elle a si peu craint ses ennemis, qu'elle en a bravé d'autres, et poussé ses conquêtes jusques dans l'Afrique ; que l'empire du grand Sésostris fut quelque temps une de ses provinces ; que l'Europe, depuis le Midi jusqu'au Nord, recherche son alliance ; qu'il ne lui reste plus qu'un ennemi à combattre, qui, plus d'une fois, a manifesté le désir de reconnoître son indépendance. O France, s'écria le Prince, dont je n'ai pas assez connu la force et l'héroïsme, faut-il que ta grandeur ajoûte encore à mes regrets ? Quelle nation tu aurois été,

si j'avois pu m'élever à ta hauteur ! Malheureux ministres, continua-t-il, dans quelle ignorance vous m'avez laissé ! Ecartez-vous de ma présence. A cette exclamation, je vis plusieurs ombres s'enfuir et se plonger dans une épaisse vapeur. Celle du Cardinal de Brienne, qui sembloit ramper aux pieds de la Reine, alla se cacher et échappa bientôt à mes regards. Dites-moi encore, reprit le Prince, ce que sont devenus tous ces sujets, qu'un zèle aveugle avoit éloignés de mon trône ? Sont-ils demeurés fidèles à celui qui devoit succéder à mes titres ? Eux qui étoient si jaloux de l'honneur, ont-ils trouvé un asyle honorable ? Ils étoient si fiers de leurs prérogatives ! En jouissent-ils sur quelque lieu de la terre ? Hélas ! répondis-je, ceux qui m'ont fait un crime de n'avoir pas voulu me séparer de mon roi, et d'avoir préféré partager sa destinée, ont erré de contrées en contrées ; et pour quelques faveurs passagères qu'ils ont éprouvées, ils ont essuyé de longues humiliations, d'horribles misères ; ils ont été rassasiés de tant d'infortunes et de dégoûts, que la plupart d'entr'eux se sont abaissés devant le pouvoir qui a remplacé le vôtre, et sollicitent comme une grâce, un titre qu'ils ont si long-temps dédaigné.

» Ainsi donc, tous les malheurs que j'avois prévus, sont venus fondre sur ces frères que j'ai trop aveuglément aimés. Pour soutenir quelques

prérogatives de ma domination, ils l'ont laissé dépérir. Leur orgueil ne recueillera que pitié, qu'humiliations dans les cours où ils offriront le spectacle de leur abaissement. Que le ciel au moins épargne à leur postérité le malheur de s'éteindre obscurément comme celle des infortunés Stuard! La Reine, jusqu'alors plongée dans l'abattement, tourna sur moi un regard sévère. Pourquoi, me dit-elle, êtes-vous venu accroître nos douleurs? Toutes vos paroles sont déchirantes. Apprenez-nous au moins, si ces misérables qui m'ont abreuvée d'opprobres, jouissent tranquillement du fruit de leurs crimes; si ce peuple, qu'ils ont égaré, a pu se résoudre à vivre sous leur indigne pouvoir? Madame, lui répondis-je, la discorde et l'envie n'ont pas tardé à vous venger de leurs attentats; vos dénonciateurs, les témoins qui ont élevé leurs voix contre vous, vos juges, cette féroce municipalité qui vous accabla d'outrages, tout a péri par le même glaive qui vous a frappée, et leurs ombres odieuses sont précipitées loin de vous. A ces mots, je vis la sérénité reparoître sur cette physionomie que la douleur avoit altérée. O Providence, s'écria-t-elle, si tu nous as punis de nos fautes, ta vengeance s'est appesantie sur les crimes! Dites-nous donc, maintenant, par quelle fatalité les princes de notre sang sont-ils encore bannis du trône, puisque nos bourreaux ont été anéantis? Ces princes,

répliquai-je, n'ont rien fait pour la nation, la nation n'a rien fait pour eux; ils l'ont contemplée de loin dans ses malheurs, elle les voit aujourd'hui avec indifférence dans l'infortune; ils ont tout espéré de la misère du peuple, et le peuple n'espère rien de leur abaissement et de leur indigence. La reconnoissance et l'estime sont les liens qui unissent les sujets aux souverains : ces liens ne peuvent exister entre des princes fugitifs et un peuple abandonné à toutes ses calamités. Toutes ses affections se sont portées vers un homme extraordinaire, et qui paroît avoir dépassé par son genie tous les hommes de son siècle. C'est lui qui a brisé le joug honteux sous lequel la France étoit asservie. Etranger aux crimes dont vous avez été le témoin et la victime, il a mis un frein à l'ambition des rois qui vouloient faire de la France un pays de conquête; il a reculé les bornes de notre empire; il a retiré au peuple une puissance dont il abusoit, comme un père enlève aux mains d'un enfant, une arme qui l'a blessé; il a rassuré le riche; il a protégé le pauvre; la valeur a été récompensée. Son autorité se trouve aujourd'hui environnée de tant de gloire, qu'il y a tout lieu de penser qu'elle demeurera longtemps inaltérable. L'Europe, étonnée, s'accorde déjà à croire que sa puissance est fondée sur un titre aussi sacré que celui des souverains les plus légitimes.

» Louis

» Louis XVI, attentif à ces paroles, ne manifesta aucune altération. Je n'eus, me dit-il, qu'un seul désir, qu'une seule pensée; c'étoit de voir la France heureuse. Peu m'importe, à présent, de quelle source arrive son bonheur; celui-là est digne de me succéder, qui remplira le mieux le grand objet de mes souhaits. Si j'avois reconquis ma puissance, j'aurois sans-doute pardonné ce que la justice divine a puni, et c'est peut-être pour prévenir cette indulgence funeste, que le ciel a fait tomber de mes mains un sceptre qu'elles portoient avec trop de foiblesse. Touché de tant de modération, je m'écriai, en fléchissant un genou devant ce Prince, rayonnant d'une bonté si paternelle : Comment tant de vertus sont-elles demeurées sans récompense? Daignez me dire, ô mon Roi, pourquoi une âme si digne d'habiter le séjour de la divinité, erre dans une sphère qui lui est inférieure? Bon serviteur, me répondit mon auguste maître, écoutez des vérités dont les hommes ne peuvent trop se pénétrer. Ce n'est pas avec quelques vertus, trop souvent compagnes de la foiblesse, que l'âme peut s'élever au séjour de la divinité. Pour obtenir le précieux avantage de lui être réunis, il faut nous être long-temps efforcés de nous rapprocher d'elle, pendant notre courte vie; alors notre mort est un de ses bienfaits, et met le comble à nos désirs ». Tout-à-coup l'inconnu s'arrêta. « Je

sens, reprit-il d'un ton plus calme, que mes réminiscences s'affoiblissent, et j'ai besoin encore de rentrer dans le silence et la solitude ». Cette narration avoit fait sur mon esprit une telle impression, que j'éprouvois le désir de m'éloigner et de me distraire par d'autres pensées. Mon compagnon étoit si absorbé dans les siennes, qu'il s'apperçut à peine de ma disparition.

QUATRIEME ENTRETIEN.

L'ESPOIR de rencontrer le lendemain l'homme étonnant qui m'attachoit à lui, et par la singularité de ses illusions, et par son malheur, me détermina à revenir le jour suivant au lieu qui avoit été le témoin de nos entretiens. Je ne fus point trompé dans mon attente ; déjà il étoit arrivé, lorsque j'atteignis le sommet de la montagne, et je l'observois, contemplant cet immense amas d'habitations qui se prolongeoient dans le lointain. « Vous voyez, lui dis-je, le séjour d'une multitude d'hommes qui, comme nous, ont été frappés de la révolution ; mais qui sont agités de pensées bien différentes de celles qui vous occupent. Peu leur importe ce qui a précédé le point où ils sont arrivés ; ils avancent dans l'espace, sans songer à ce qu'ils laissent derrière eux, et sans trop s'inquiéter de ce que l'avenir leur offrira ; ils sont plus heureux que nous. Je n'envie pas,

me repliqua-t-il, leur bonheur; j'aime mieux vivre par mes regrets, que d'exister par l'indifférence ».

L'espèce de délire qui obscurcissoit ses esprits, m'avoit trop pénétré de commisération, pour vouloir l'y replonger et en faire jaillir de nouvelles idées; je ne m'occupai plus que des moyens de le distraire. Prenant à mon tour une contenance grave et prophétique : « J'aurois aussi, lui dis-je, bien des choses extraordinaires à vous révéler; vous n'êtes pas le seul homme au monde, qu'une longue contention d'esprit ait élevé au-dessus de la sphère terrestre, et qui ait été assez privilégié pour communiquer avec des êtres qui occupent des régions supérieures. Je connois un homme vénérable, qui pourroit vous apprendre des choses dignes de l'attention d'un sage tel que vous; mais ce n'est point en ce lieu qu'il vous dévoilera ces grands mystères : s'ils peuvent intéresser votre curiosité, j'offre de vous conduire dans ce séjour de la vérité. J'ai une maison près de la forêt de Montmorency; là, j'espère être assez heureux pour vous rapprocher de ce personnage que je viens de vous désigner, et lui inspirer assez de sécurité, pour qu'il se confie à votre discrétion ». Ma proposition parut d'abord l'étonner; il hésita quelques instans; puis cédant à mon air de franchise, il me promit de m'accompagner le lendemain. Nous retournâmes ensemble à notre maison. Pendant notre route, je

ne lui parlai que de choses étrangères à l'objet de ses pensées.

Une voiture que j'avois retenue pour le lendemain, nous attendoit à la porte ; je saisis cette occasion pour m'introduire visiblement chez lui et l'engager à partir. Son indiscret serviteur nous accompagna, et en moins de deux heures, nous fumes rendus à ma maison de campagne.

J'eus d'abord l'attention de lui faire croire que personne n'interromproit notre tête-à-tête : il vit une table, sur laquelle ne paroissoient que deux couverts. Je le conduisis à mon jardin, dont je lui fis remarquer les agréables oppositions et les vastes perspectives. Nous étions encore occupés des divers paysages qui s'offroient à notre vue, lorsqu'un domestique vint m'annoncer que deux dames du voisinage venoient me demander à dîner. Je parus importuné de cette nouvelle ; mais en manifestant mon chagrin, je lui fis comprendre que je ne pouvois, sans impolitesse, me refuser à recevoir deux personnes, qui d'ailleurs étoient d'accord avec ses sentimens. Il agréa mon excuse, et consentit à revenir avec moi dans le salon où j'étois attendu. Son air grave et silencieux n'en imposa point aux deux dames que j'avois associées à mon projet ; elles se montrèrent sous les dehors d'un aimable enjouement. Pendant tout le repas, elles eurent pour l'inconnu les attentions les plus délicates.

L'une d'elles, qui avoit été Chanoinesse, avoit conservé, à travers les contradictions de l'orgueil, une physionomie affable et douce : le son de sa voix avoit une expression affectueuse et touchante ; la noblesse de son regard étoit adoucie par cette aimable langueur qui laisse entrevoir la sensibilité de l'âme et l'heureuse disposition à recevoir les impressions d'un sentiment tendre. Je remarquai que l'inconnu n'étoit pas indifférent aux égards qu'elle lui montroit.

Lorsque le repas fut achevé, je proposai une nouvelle promenade, et l'on parut s'y porter. La Chanoinesse prit le bras de l'inconnu : l'autre dame et moi, affectâmes de nous en éloigner, afin de donner plus de liberté à leurs discours. Nous ne rentrâmes que quelques heures après au salon, où un piano-forte sembloit attendre que deux mains habiles l'animassent, et lui fissent rendre des sons harmonieux.

J'invitai la Chanoinesse à exécuter quelques morceaux sur lesquels son rare talent pût se développer. Elle céda de bonne grâce à ma prière, et j'eus bientôt lieu de me convaincre que la musique opéroit une heureuse distraction sur une âme qui avoit été trop long-temps absorbée par des méditations douloureuses. Les signes de l'admiration et du ravissement se manifestèrent, sur-tout lorsqu'une voix pure, expressive et éclatante domina l'instrument,

sur lequel voltigeoient deux mains éblouissantes. La variété des morceaux qui se succédèrent, ne faisoit qu'accroître l'enthousiasme d'un homme dont le goût avoit été perfectionné par une très-bonne musique. Il avoit éprouvé trop de plaisir et manifesté trop de reconnoissance pour qu'on n'eût pas le droit d'exiger de lui qu'il donnât des preuves de son talent. Après s'être défendu quelques momens, il consentit à jouer un morceau d'Iphigénie qu'on lui présenta. Les applaudissemens qu'il méritoit lui furent prodigués, et il parut particulièrement sensible aux éloges d'une femme qui commençoit à le réconcilier avec un sexe qu'il avoit depuis longtemps négligé. Quelques personnes qui vinrent me rendre visite, apportèrent de nouvelles distractions qui abrégèrent la journée, et nous conduisirent jusqu'au souper, où régna une gaieté plus libre et plus variée qu'au dîner. « Il me paroît, dis-je à l'inconnu, que l'air des vallées vous vaut mieux que celui des montagnes; il faut absolument que vous me donniez quelques jours : nous reménerons ces dames à leur maison qui n'est pas loin d'ici, et nous reviendrons ensuite dans notre solitude. » Il accepta ma proposition, et je m'apperçus qu'en revenant, la tournure de ses pensées étoit bien moins grave que celle de la veille.

Je le conduisis à l'appartement que je lui avois fait préparer, et le quittai avec l'espoir qu'il s'occu-

peroit et des sons qui l'avoient charmé et de l'image de celle qui les avoit proférés.

Le lendemain, comme je me disposois à aller reconnoître l'effet de son nouveau séjour, j'appris qu'il m'avoit devancé, et que déjà depuis quelques heures il s'étoit abandonné au plaisir de la promenade, et parcouroit les allées solitaires d'un bosquet qui étoit à la suite de mon jardin. Je m'empressai de le rejoindre : je le trouvai méditant les pensées de Marc-Aurèle; ce recueil précieux s'étoit offert à lui dans la petite bibliothèque qui meubloit sa chambre. « Je suis charmé, lui dis-je, qu'un prince qui a tant honoré la puissance souveraine, occupe votre esprit. Vous avez pu voir à quelle hauteur ce grand homme avoit élevé son âme, et combien il étoit supérieur à une dignité au-dessous de laquelle tant d'autres se sont montrés. N'êtes-vous pas surpris des idées tout à-la-fois sublimes et religieuses dont brilloit son esprit ? » Je lui fis remarquer cette grande conception, cette opinion plusqu'humaine qu'il avoit de notre âme, que nous ne devons jamais laisser absorber ni par la douleur, ni par les plaisirs, et qui doit toujours dominer nos passions.

L'esprit de chacun, suivant cet Empereur philosophe, *est un Dieu et une émanation de l'Etre Suprême.*

Celui qui cultive sa raison, doit être regardé comme un prêtre et un ministre des Dieux, puisqu'il

se consacre au culte de celui qui a été placé au dedans de lui comme dans un temple.

Une même raison nous prescrit ce qu'il faut faire ou éviter. C'est donc une loi commune qui nous gouverne ; nous sommes donc des citoyens qui vivons ensemble sous la même police.

« Cependant, ajoutai-je, si nous la laissons toujours subjuguer par des réflexions douloureuses, comment pourra-t-elle nous servir de guide ? Elle ne répandra aucune clarté devant nous. La mélancolie éteindra sa lumière, et nous ne marcherons que dans un sentier ténébreux. Quels progrès n'eussent pas faits les hommes dans la route des sciences et de la sagesse, s'ils n'en eussent pas été détournés par des affections particulières qui les ont égarés et fixés dans l'erreur ! Nous sommes vains des connoissances que nous avons acquises ; ne devrions-nous pas plutôt rougir de n'être encore qu'au point où nous sommes arrivés ? Quels pas l'espèce humaine a-t-elle faits en astronomie, après avoir parcouru tous les siècles qui se sont écoulés depuis les Chaldéens, qui avoient déjà découvert la marche que suit l'astre qui nous éclaire, et circonscrit l'année dans les trois cent soixante-cinq jours, en y ajoutant même les cinq heures et quelques minutes qui la complettent ? Sommes-nous bien assurés d'avoir dépassé en géométrie les Egyptiens ? Le célèbre Archimède ne nous étonneroit-il pas

encore par la supériorité de son génie ? Nos moralistes nous débitent-ils de plus belles maximes que celles que Cicéron avoit été puiser aux académies d'Athènes ? Nos géographes en savent-ils plus que le chantre de l'Odyssée ? Convenons-donc que l'esprit humain a des limites qu'il ne peut guères dépasser, ou qu'il arrête les progrès de sa raison, en la laissant toujours offusquer par son intérêt personnel. C'est en nous détachant par la pensée, et de la contrée que nous habitons, et des fausses opinions qui y dominent, et des affections qui nous y attachent, que nous pouvons donner à notre âme ce libre essor qui lui fait atteindre des vérités nouvelles ».

Mon hôte m'écoutoit avec quelqu'attention, et sembloit approuver mon discours ; j'allois continuer, lorsqu'un messager nous apporta une invitation pour nous rendre à dîner chez les dames dont nous avions reçu la visite. Un billet agréablement écrit exigeoit une réponse ; j'engageai mon hôte à la faire : il s'en défendit ; mais il me permit d'être son interprète, et d'accepter pour lui l'engagement qu'on nous proposoit. Nous nous séparâmes, pour nous mettre en état de sortir et de nous rendre chez des personnes qui ne paroissoient pas lui être indifférentes.

Je m'apperçus que mon compagnon avoit mis quelque recherche dans sa parure, et que son ima-

gination se détachoit des cieux et commençoit à raser humblement la terre. Je n'ai pas besoin de dire qu'en arrivant, nous fûmes reçus avec la politesse la plus aimable. Les jardins alors étoient enrichis de tous les fruits de la saison qui apporte l'abondance, et embellis de toutes les fleurs dont l'art sait varier les nuances, et prolonger le parfum. Celui que ces dames avoient divisé, en payant un tribut égal au goût des Anglais et des Français, nous offroit une variété qui charmoit la promenade, en l'allongeant par des sinuosités artistement dirigées. Une volière bien ombragée renfermoit une multitude d'oiseaux d'espèces différentes, et qui paroissoient se complaire dans leur servitude. «Il me semble, dis-je à la Chanoinesse, voir cette volière où Clarisse alloit tous les matins répandre l'allégresse. Pourquoi, répondit mon hôte, ne seroit-ce pas plutôt celle de Julie? La vertu de la première a été si malheureuse, qu'il faut en perdre le souvenir. Cette réflexion me plaît, répliquai-je; elle me fait espérer qu'on ne s'obstinera pas toujours à conserver de tristes images. J'aurois désiré, me dit la Chanoinesse, en feignant de ne m'avoir pas compris, ne fixer ici ces oiseaux, comme ceux de Julie, que par mes soins et leur plaisir; mais je ne les aurois pas défendus des rigueurs de l'hiver, et des oiseaux de proie. La liberté a aussi ses inconvéniens, comme la servitude a ses avan-

tages. Ces idées-là, reprit sa sœur, sont encore moins celles d'une chanoinesse que d'une religieuse ». Nous tournâmes nos pas vers une petite grotte que rafraîchissoit un ruisseau d'eau vive : « C'est-là, dis-je, où l'on peut méditer sur la vie ; et puisqu'on a comparé notre existence fugitive à un fleuve qui s'écoule et va se perdre dans un abyme immense, heureux celui qui la traverse sur un ruisseau paisible, et n'a pas l'ambition d'être emporté par un torrent impétueux, qui l'expose à être brisé contre les écueils de la gloire ! » En nous détournant, nous découvrîmes un petit bosquet, qui sembloit être l'asyle du mystère ; son accès étoit défendu par une haie d'aubépine. « Si ce séjour, dis-je, n'étoit pas celui de l'innocence et de la sagesse, je soupçonnerois que cet épais feuillage nous dérobe un monument élevé à l'amour. Vous ne vous trompez pas tout-à-fait, me répondit-on ; mais c'est à l'amour paternel qu'il a été érigé ». Nous pénétrâmes, et nous vîmes en effet une urne funéraire, sur laquelle on lisoit cette inscription : *L'injustice, en immolant la vertu, loin de la punir, abrège ses souffrances et accélère son bonheur.* Mon hôte, après cette lecture, parut plus pensif. « Cette idée, m'écriai-je, loin d'affliger, console, et peut s'appliquer à plus d'une victime. Si chaque objet ici vous fournit un sujet de morale, j'aime mieux, répliqua la Chanoinesse, que nous allions au salon de musique.

Monsieur, continua-t-elle, en adressant la parole à mon hôte, occupera plus agréablement notre esprit. » A ces mots, nous nous levâmes pour regagner la maison où nous nous étions à peine arrêtés : j'en connoissois l'élégante distribution ; mais l'étranger, pour qui elle étoit toute nouvelle, ne put se refuser à marquer son étonnement, de l'intelligence et du goût qui avoient présidé à ses ornemens. On le conduisit à une harpe, en lui disant qu'on n'ignoroit pas qu'il savoit tirer de cet instrument, des sons aussi harmonieux que touchans. Il parut un peu étonné qu'on fût si bien instruit ; il jeta sur moi un coup-d'œil qui peignoit l'inquiétude ; mais je le rassurai en observant que ces dames feignoient d'être certaines de ce qu'elles ne faisoient que soupçonner. Par une fatalité à laquelle nous n'avions aucune part, le morceau de musique qui tomba sous la main de celle qui le lui présenta, fut cet air trop célèbre, dont l'effet dispose plus l'âme à la pitié qu'au courage, et qui, à sa naissance, parut nous annoncer une grande catastrophe, dont nous n'avons eu que le mérite de gémir, au lieu de l'énergie qui l'auroit écartée. Il le chanta en s'accompagnant, avec une expression si sensible et si douloureuse, que je craignois qu'il ne retombât dans ses affections mélancoliques.

Heureusement quelques étrangers survinrent, et leur gaîté dissipa les nuages qui obscurcissoient

déjà nos esprits. Bientôt une table couverte de pâtisserie, de laitage, de fleurs et de fruits, nous présenta l'image d'un dîner champêtre, préparé par des nymphes. « Voilà, dit l'inconnu, un de ces repas qui me plaisent; ils nourrissent sans avoir coûté la vie à rien de ce qui respire. Ils donnent l'idée de l'âge d'or, où l'innocence ne vivoit pas de destruction. » Ces paroles, qui peignoient la candeur, me paroissoient recueillies avec intérêt par la Chanoinesse, et j'observois qu'il régnoit une intelligence secrete entre celui qui les prononçoit et celle qui les écoutoit. Amour, me disois-je, en moi-même, si tu pouvois venir au secours de l'amitié, tu opérerois bien plus sûrement la guérison que j'ai osé tenter!

Un des convives nous proposa, après le repas, de diriger notre promenade vers une maison peu éloignée qu'il avoit le projet d'acquérir. Nous consentîmes à le suivre. Un assez beau parc donnoit un grand prix à cette habitation, et nous fournit matière à imaginer des changemens, à créer des embellissemens qui ne coûtent qu'au propriétaire. Chacun de nous voulant donner l'essor à son imagination, il en résultoit des contradictions qui étoient aussi vives que plaisantes. La journée s'écoula ainsi, sans autres jeux que ceux de l'esprit, et avec le désir d'en voir d'autres se succéder dans une aussi douce agitation.

Le lendemain, je fus étonné de voir mon solitaire entrer d'assez bonne heure dans mon appartement, et me demander d'un air libre, si je me croyois dispensé de remplir mes engagemens, et si j'avois seulement le projet de le retenir avec des chaînes de fleurs. « Je n'ai point encore vu, continua-t-il, cet homme extraordinaire, qui devoit me révéler de si grandes vérités. » J'avoue, lui répliquai-je, que je n'avois pas imaginé que ce seroit un homme qui occuperoit votre pensée, et je me serois cru heureux de vous voir oublier mes promesses, pour ne vous livrer qu'à de douces espérances; mais puisque vous l'exigez, je vous tiendrai parole, et avant que deux jours se soient encore écoulés, je vous rapprocherai du personnage que vous désirez entendre.

CINQUIEME ENTRETIEN.

On ne rencontre que trop d'hommes qui, sous le titre imposant de docteurs, prétendent guérir l'humanité des maladies que la nature et le temps accumulent sur elle; mais il en est bien peu qui daignent soulager l'espèce humaine de ces maladies morales qui minent la vie, altèrent toutes les jouissances, flétrissent toutes nos pensées, et nous mènent au tombeau à travers une route sombre et silencieuse. Cette maladie, la plus affligeante et la

plus dangereuse de toutes, est celle dont on daigne le moins s'occuper, et quoique ceux qui en sont atteints doivent exciter notre pitié, on est presque toujours insensible à leur égard; il semble qu'on soit disposé à dire d'eux : S'ils souffrent, c'est leur faute. C'est cependant comme si l'on disoit du paralytique : Il a des jambes, que ne marche-t-il? Quant à moi, soit que j'aie eu plus d'une fois sujet de craindre d'être atteint de cette affection mélancolique qui étend sur la nature entière un crêpe funèbre, et nous isole de tous nos semblables, soit que j'aie plus de disposition à compatir aux maux de l'âme, qu'aux douleurs qui n'affligent que le corps, je ne peux découvrir un homme ulcéré par le cœur ou l'esprit, sans être tenté d'apporter quelque soulagement à ses souffrances. Qu'on ne soit donc pas étonné de l'intérêt que je prenois à cet individu, dont la douleur avoit un caractère si rare et une empreinte si profonde. Il n'étoit rien que je n'eusse tenté pour le tirer de l'abyme où je l'avois vu plongé, et le rendre à l'existence, dont il me paroissoit si digne de jouir.

J'avois rencontré plusieurs fois dans mes promenades solitaires, un ancien habitant de la même vallée, dont la démarche grave et l'air recueilli avoient excité mon intérêt. Un jour, que j'osai l'aborder, je sus de lui qu'il avoit été autrefois un des membres de cette congrégation qui s'étoit con-

sacrée à l'éducation de la jeunesse, et dont Bossuet a fait un si bel éloge. Je découvris que cet oratorien étoit celui-là même dont Rousseau recherchoit l'entretien, lorsqu'il s'éloignoit de sa modeste habitation, et ce fut une raison de plus pour me lier avec lui. Il s'établit bientôt entre nous une confiance réciproque, et il ne me dissimula rien de ses pensées les plus secretes sur la révolution; cependant, une prudente retenue l'avoit mis à l'abri des coups portés à tous ceux qu'une ignorance brutale soupçonnoit d'être doués de quelques lumières.

Je lui avois fait part de l'embarras où me jettoit l'étrange affection de l'homme que je me proposois de guérir. Il étoit entré dans mes vues, et il ne demandoit pas mieux que de seconder mes intentions salutaires. C'étoit donc sur lui que s'étoit arrêtée ma pensée, lorsque je promis à mon hôte de le mettre en rapport avec un homme qui méritoit toute sa confiance, et lui révéleroit des choses analogues à l'objet de ses méditations et de ses regrets.

Pressé d'accomplir cette promesse, j'allai trouver ce médecin de l'âme, qui m'étoit si nécessaire pour achever et consolider une cure à peine commencée. Nous convînmes que le jour suivant, j'irois le joindre avec mon compagnon, dans une des allées de la forêt où nous allions habituellement. Je ne le questionnai point sur le texte de son entretien;

entretien; je me confiai à son savoir et à son éloquence.

Le lendemain, nous arrivâmes à l'heure convenue. Pendant toute notre marche, mon pauvre illuminé gardoit le silence. Il n'osoit m'interroger ni sur ce qu'il devoit voir, ni sur ce qu'il devoit entendre. Je le disposois, par l'incertitude où il étoit, et par la solitude du lieu où je le conduisois, à un recueillement religieux. Nous ne tardâmes pas à rencontrer celui que nous cherchions: il portoit un long vêtement noir. Lorsque je l'approchai, il nous salua, et découvrit une tête qui, laissant tomber quelques cheveux blanchis par les années, lui donnoit un air vénérable. « Vous étiez venu, lui dis-je, chercher la solitude dans cet asyle si rarement fréquenté par les hommes, et nous venons pour y trouver la vérité, qui se montre encore plus rarement à eux. Je vous en amène cependant un qui est digne de l'entendre. C'est de votre bouche même que je voudrois qu'il sût ce que vous avez daigné me révéler. Les catastrophes de notre révolution ont tellement ébranlé ses esprits, qu'ils ont bien besoin d'être affermis par votre sagesse. Depuis trop long-temps il gémit sur des pertes irréparables, et s'abreuve de larmes dont la source ne peut être tarie que par votre sublime raison.

« Avant de vous répondre, répliqua le vieillard,

permettez-moi de m'asseoir sur ce tertre, où vous trouverez place avec moi. Mes jambes, affoiblies par le temps, ont peine à supporter le poids d'un corps qui pèse depuis trop d'années sur elles. »
Nous nous assîmes à l'instant, et après un moment de silence, l'homme vénérable parla ainsi :

« Sans être doué de lumières surnaturelles, je reconnois que monsieur est frappé d'une horrible mélancolie, qui prend sa source dans les crimes dont une grande révolution a été souillée. Hélas ! qui plus que moi en a été affligé ? Je dois l'être d'autant plus que, comme la plupart de mes confrères, j'ai applaudi à l'origine et aux progrès de cette révolution. Nourri de la lecture des anciens, imbu des grands principes de la liberté publique, je la voyois avec ravissement, sortir du tombeau où elle avoit été ensevelie tant de siècles. J'applaudissois aux généreux efforts de ses premiers athlètes ; il me sembloit que les grands principes de justice, se dégageoient de leurs entraves, et que l'équité naturelle alloit éclairer tous les esprits, se répandre dans toutes les parties de notre administration, et purifier toutes les branches de l'autorité. Je croyois voir un grand peuple, absorbé pendant bien des siècles, dans une longue léthargie, se relever avec dignité, et recouvrer une longue existence. Combien j'ai été trompé ! Au lieu des vertus que j'espérois voir refleurir et parer le sol de la France, je n'ai découvert

qu'un vaste champ de crimes. Cet aspect hideux a épouvanté mes regards, et j'aurois voulu me dérober à la lumière du jour. Cependant, c'est aux forfaits qui se sont commis, que je dois la force nouvelle qui me soutient et m'anime. Je l'avouerai, une fausse lumière, que je prenois pour celle de la raison, me laissoit dans ce monde, sans espoir pour un autre; elle me fixoit à la terre, comme une plante qui y a pris naissance, et doit retourner à son principe. Des vertus surnaturelles, dont j'ai été le témoin, m'ont convaincu que ce que j'avois considéré comme des erreurs ou comme les préjugés de l'enfance, émanoit du ciel.

» M'étoit-il réservé de n'être un jour éclairé que par les œuvres des ténèbres, et de n'être rendu à la vertu que par le crime; de n'adresser à l'Être Suprême un véritable hommage que d'après le meurtre de ses ministres ? Ce sont là pourtant les causes de mon sincère retour au plus pur des principes. Puis-je me les rappeler sans frémir, ces jours épouvantables, où les puissances de l'enfer exercèrent sur ma patrie, ce qu'elles appeloient leur justice ? Entraîné par des séditieux dans une des prisons de la capitale, je fus le témoin d'une des scènes les plus atroces (*). Le séjour de notre captivité fut tout-à-coup converti en un tribunal. On me fit descendre pour comparoître devant des hommes

(*) On se rappelle que des étrangers furent tout-à-la-fois les instigateurs et les instrumens de ces affreuses exécutions.

qui s'étoient transformés en arbitres suprêmes de la vie des citoyens. A l'instant où ces organes de l'iniquité, m'interrogeoient sur ma profession et sur mes principes, on leur présente trois prêtres : ils ne leur adressent que ces paroles : Avez-vous fait le serment ? Le plus âgé répond avec fermeté : Je ne l'ai pas prêté, parce que ma conscience le repousse. Il n'a pas plutôt achevé sa réponse, que des yeux hagards s'arrêtent sur lui, qu'une voix féroce prononce ces mots : Qu'il soit élargi. Le guichet s'ouvre aussi-tôt ; le malheureux prêtre courbe la tête pour sortir ; mille coups pleuvent sur lui, et j'entends la victime tomber au milieu des frémissemens de rage. La même question est adressée à un second prêtre, qui répond : Je sais le sort qui m'attend ; mais je ne trahirai point la vérité, pour conserver quelques jours qui me restoient à vivre ; non, je n'ai point prêté ce serment dont vous parlez. Cette vertueuse franchise fut regardée comme l'audace de la rébellion, et le même arrêt fut rendu contre ce généreux martyr : bientôt les mêmes cris annoncent que c'est une seconde victime qui a été dévouée à la mort. Le troisième assure qu'il a prêté le serment, en donne la preuve ; ses juges s'écrient : Qu'il soit mis en liberté. A ces mots, convenus entr'eux et les assassins, il est accueilli par des applaudissemens, et traverse sans danger les deux lignes armées de glaives sanglans. Je ne tardai pas à le suivre, d'après la déclaration que je fis de n'être

point attaché au sacerdoce. De retour dans mon asyle, je m'y vis poursuivi par l'image des meurtres auxquels j'avois échappé; mais ce qui me frappa le plus, ce fut le souvenir de cette fermeté avec laquelle le second prêtre avoit bravé une mort certaine, et préféré la gloire de s'offrir pur au Dieu de vérité, à la honte d'exister parmi les hommes avec le mensonge. Il est impossible, me dis-je, que ce digne ministre des autels, n'ait pas tiré de sa foi une force surnaturelle, qui l'a élevé au-dessus d'une destruction inévitable, et cet héroïsme est si beau que je ne dois pas hésiter à embrasser le principe qui y mène. De ce jour, je me suis résigné à croire et à professer une religion mystérieuse, où je pourrois puiser des espérances pour l'avenir, et un noble dédain pour des calamités passagères.

» J'ignore quelle impression fera sur vos esprits cet aveu simple et naïf; mais je vous le déclare avec vérité, la sécurité et le bonheur n'ont commencé pour moi que de ce jour, que j'appelle le jour de la lumière. Détaché de toute autre pensée, je me laisse entraîner par le temps, comme un foible rameau qu'une onde pure conduit à un océan de félicité. Il m'est cependant arrivé, malgré cette humble résignation pour tous les évènemens, pour toutes les catastrophes qui ont affligé ma patrie, d'oser interroger le régulateur de l'univers. Un jour que, prosterné au pied d'un chêne de cette forêt, j'élevois

des mains suppliantes vers le ciel, et le conjurois d'éclairer ma foible raison et de dissiper des doutes affreux qui obscurcissoient sa justice, je me sentis comme accablé par la présence d'un nouvel être, qui, pesant sur moi, me forçoit à m'incliner vers la terre. Si je pouvois décrire ce que j'éprouvai alors, je dirois que je fus enveloppé d'un long voile qui me couvroit comme une ombre, et que, pressé par ce fardeau majestueux, je respirois à peine; que sans que mes oreilles fussent frappées d'aucun son, ma pensée fut dominée par une pensée d'un ordre supérieur, et en recueillit ces idées.

» Tout ce qui est grand devant les hommes, n'est rien devant celui qui a tout créé, et qui permet que tout s'altère et se détruise, pour servir à une nouvelle création. Aucun être vivant n'a le droit de lui demander une plus longue existence, parce que, quelque courte qu'elle soit, elle est un don que nul ne pouvoit exiger. Le prince qui meurt à la fleur de son âge, et le pâtre qui pousse une longue carrière, avoient-ils reçu la promesse de passer de longs jours sur la terre ? Celui qui est retranché rapidement de la vie, n'a pas plus à murmurer que l'homme qui traverse un siècle, et expire courbé sous le poids des années. Il a été donné aux animaux, un instinct pour se conserver; aux hommes, une raison pour se diriger dans les sentiers de la vie : ni les uns ni les autres ne peuvent

échapper à une fin inévitable. Si tu bornes le bonheur de l'homme à cette existence périssable, ne gémis pas de la voir abrégée : une mort prompte ne lui retranche que des douleurs. Créature foible et tremblante, puisque tu oses interroger ma justice, sache que toutes les misères qui affligent ce que tu nommes la patrie, ne proviennent que de ses habitans. Je leur avois accordé dans ma bonté un Roi simple et modeste ; ils ont insulté à ses vertus, et en ont fait une victime. J'ai encore vu le sang de l'innocence répandu sur la terre. J'avois donné aux hommes une religion qui leur commande l'amour de leurs semblables, le détachement des richesses, la résignation aux malheurs, la patience dans les maux ; qui relève les humbles et abaisse les superbes. Les ministres de cette religion, loin d'en suivre les préceptes, n'ont offert qu'un contraste scandaleux avec les paroles qu'ils osoient proférer en mon nom. Les voûtes du temple dont ils ont miné les fondemens, les ont écrasés. Si quelques sages parmi eux ont péri sous la chûte de ce grand édifice, ce désastre n'a été funeste qu'aux coupables. Une mort glorieuse a rendu les autres à une vie plus glorieuse encore. Ceux que vous appeliez les riches de la terre, méritoient-ils de conserver des biens qui, loin d'être dans leurs mains une source de bienfaisance, n'étoient pour eux que des instrumens de luxe et de débauche ? Ils ont insulté le pauvre

avec leurs richesses ; le pauvre les a outragés avec sa misère. Le noble a paru rougir d'appartenir à l'humanité, et des hommes qui ne lui appartenoient plus, l'ont mis à leurs pieds. La jeunesse, vaine de ses avantages, a dédaigné le vieillard ; et la terreur des armes lui a fait porter envie à celui qui n'avoit plus la force de les soutenir. Cesse donc, homme téméraire, d'accuser la justice céleste. Tous les maux qui ont affligé la terre, ne viennent point du ciel ; il a abandonné l'impiété à elle-même. Les vices se sont déclaré la guerre, et de ce choc ténébreux, sont résultés tous les maux qui l'affligent ; mais celui qui a su autrefois faire jaillir la lumière des ténèbres, saura aussi faire ressortir la vertu du sein des crimes. Il aura encore une fois pitié des humains : après avoir humilié les superbes, confondu les rebelles, anéanti les pervers, il rendra à la France une nouvelle splendeur ; il relèvera les temples abattus, purifiera les tribunaux, placera le Gouvernement à une hauteur qui épouvantera les Puissances, et les fera repentir d'avoir conjuré son abaissement. L'aspect d'une nation dégradée, avilie, changera comme celui d'une campagne qui, après avoir été ravagée par un ouragan, et fait gémir les cultivateurs, leur rend la joie, lorsque devenue riche et florissante, elle leur présente l'image d'une récolte abondante.

» Telles furent, à-peu-près, continua le vieillard, les pensées que me transmit l'esprit qui me dominoit. Je sentis bientôt qu'il s'éloignoit de moi et qu'il m'étoit possible de me relever de l'abattement où j'avois été plongé. Un doux espoir pénétroit dans mon intelligence, et, me prosternant de nouveau devant l'Être qui avoit daigné m'éclairer, je lui demandai pardon d'avoir douté de sa justice et méconnu sa bonté. Depuis ce moment, les idées mélancoliques se sont dissipées devant ma raison ; je demeure convaincu que tout le mal qui arrive sur la terre, ne provient que des hommes ; que l'ordre ne se rétablit parmi eux, que lorsque la puissance céleste laisse tomber sur nous un rayon de sa miséricorde. Comment, avec cette intime conviction, n'aurois-je pas honte de me laisser absorber par des pensées douloureuses? Je ne les ramène sur la terre, que lorsque j'y vois régner le bien, et je me hâte de les élever vers le ciel, lorsqu'elles sont blessées par l'injustice. »

Pendant ce discours, j'avois plus d'une fois observé l'impression qu'il faisoit sur le visage de mon visionnaire : il me sembloit que ses traits prenoient un caractère plus doux ; que son air devenoit plus calme ; que ses yeux étoient plus sereins. Nous nous levâmes, et après être descendus de la hauteur de cet entretien, à des idées plus naturelles, nous nous séparâmes avec respect et reconnoissance

de ce nouvel inspiré, et retournâmes à ma demeure.

SIXIEME ENTRETIEN.

On s'attache plus aux hommes par le bien qu'on leur fait que par celui qu'on en reçoit, et c'est peut-être la raison pour laquelle on rencontre plus souvent la bienfaisance que la gratitude. Le plus sûr moyen d'avoir pour amis, ses semblables, c'est de leur faire tout le bien qui dépend de soi, et de n'en pas attendre d'eux.

Je sentois tous les jours croître mon intérêt pour l'individu que je restituois, pour ainsi dire, à la vie, en dissipant les nuages qui obscurcissoient sa raison. « Je m'apperçois, lui dis-je, que je suis parvenu à vous réconcilier avec l'existence; que vous êtes disposé à recevoir le bonheur; que les hommes vous paroissent moins odieux, et que la société peut espérer encore de reconquérir un de ses membres; mais pour y reparoître avec tous les avantages qui vous appartiennent, il faudroit vous occuper de ressaisir votre fortune. Il est permis, il est même beau de dédaigner les richesses qui nous sont étrangères; mais c'est un mal que de mépriser l'occasion et les moyens de faire des heureux. Je sais que vous devez être en possession d'une terre sur laquelle l'injustice a étendu ses

mains avides. Vous avez à vous reprocher de n'avoir point éclairé une autorité équitable, sur cette usurpation dont vous êtes la victime : confiez ce soin à celui qui trouvera son bonheur à assurer le vôtre. Ne vous occupez que de ce qui peut vous distraire de vos idées mélancoliques, et écarter de sombres et inutiles regrets. Nous avons encore quelques mois à jouir des beautés et des richesses de la nature : recueillez ici ses bienfaits, et oubliez un sejour où des objets affligeans ne peuvent que faire revivre votre douleur. Après m'avoir confié votre âme toute entière, craindrez-vous d'abandonner aux soins de l'amitié des intérêts d'un ordre si inférieur ? Non, me répondit-il, je n'hésiterai point à vous rendre l'arbitre souverain de ma destinée. Je vous dois déjà beaucoup ; peut-être un jour, vous devrai-je davantage, et le ciel seul, pourra m'acquitter envers vous. » Quoique je devinasse sa pensée, je ne voulus pas l'approfondir ; je le serrai étroitement contre ma poitrine, en lui disant : « Homme honnête et pur, livrez-vous tout à moi, vous ne serez point trompé dans votre espérance. »

Nous convînmes qu'il me remettroit ses pouvoirs ; que je les transmettrois à un homme d'affaires intelligent, et qu'il ne se mêleroit que de recevoir la justice et le calme que je lui apporterois.

Pour opérer sa parfaite guérison, je m'occupois

de faire succéder des êtres intermédiaires, qui pouvoient intéresser son cœur ou occuper son esprit. Pendant que l'ex-oratorien l'entraînoit avec lui dans de profondes méditations, ou que des virtuoses célèbres donnoient une nouvelle émulation à ses talens; qu'une femme aimable réveilloit dans son âme une sensibilité qui avoit été si long-temps assoupie, je faisois disparoître de l'appartement qu'il avoit à Paris, tout ce qui étoit susceptible de le ramener à ses douloureux souvenirs. Je me permis de faire prendre une copie du portrait de la Chanoinesse; je la substituai à ce tableau mystérieux, auquel on avoit adressé tant de chants de douleur et d'amour. Je fis remplacer cette robe lugubre, qui sembloit être l'enveloppe d'un deuil éternel, par une autre qui offroit la couleur de l'espérance. Cette musique, qui ne rappeloit que des chants funèbres et des signes de douleur, fit place à celle qu'il avoit entendue le jour où une voix harmonieuse et éclatante lui avoit fait éprouver autant de surprise que de ravissement. Ces vêtemens qui ramenoient le souvenir d'une noble fierté et celui d'une vertu sublime immolée par une aversion farouche, disparurent pour jamais. Après avoir ainsi donné une nouvelle teinte aux objets qui pouvoient frapper les regards de mon protégé, je mis en usage les moyens de le réintégrer dans ses droits légitimes. Il ne me fut pas difficile

de constater sa résidence et la cause de son inaction, et bientôt je parvins à lui faire restituer la jouissance et l'administration de sa fortune. Alors je lui proposai d'aller ensemble visiter une terre qu'il n'avoit pas vue depuis long-temps. Elle étoit située dans cette partie de la France, qui fut le théâtre d'une guerre si déplorable, et dont le sol ne fut arrosé que par le sang des Français. En faisant ce voyage, nous remplissions deux objets ; celui de prolonger nos distractions, et celui d'améliorer sa fortune. Je m'apperçus cependant qu'il lui en coûtoit de s'éloigner d'une personne près de laquelle il avoit contracté la douce habitude d'épancher ses sentimens et ses affections, et il me parut que ses regrets étoient partagés. Cette découverte me fit d'autant plus de plaisir, qu'elle se concilioit avec mes projets.

Arrivés à notre destination, de quel déplorable spectacle mes yeux ne furent-ils pas frappés ! Des villages entiers, devenus la proie des flammes, ne comptoient plus que quelques rares et misérables habitans ; des terres incultes ; des forêts dévastées par le fer et le feu ; des chemins coupés par des précipices ; des ponts à demi réparés ; enfin, une nature toute sauvage, substituée à la plus fertile contrée. Ce ne fut qu'après avoir échappé à mille dangers, que nous entrâmes dans un château qui avoit opposé son antique solidité à une dévasta-

tion si générale. Le propriétaire ne put retenir ses larmes, à la vue de tant de ravages. « Séjour de mes pères, s'écria-t-il, à quels ennemis avez-vous donc été livré ? Le temps, lui dis-je, et une sage économie, répareront tous ces dommages, et lorsque le bonheur habitera cette demeure, il se répandra dans ses environs, et y ramènera le travail et la fertilité. La douleur oisive tue celui qui s'y abandonne ; tout tombe, tout se détruit autour d'elle. La vertu laborieuse vivifie les lieux qu'elle habite ; son exemple ranime l'indigence, et accroît ses efforts. »

Nous ne devions rester dans ce château que le temps nécessaire pour renouveller les baux, pour appeler les ouvriers, et donner le plan des réparations que l'état des lieux exigeoit. Nous étions sur le point de monter en voiture, lorsque nous apperçûmes venir à nous une femme âgée, qui se traînoit avec peine, et qui portoit sur son visage l'empreinte d'une tristesse, qu'une joie momentanée sembloit adoucir. Elle tendoit les bras, en disant : « Est-ce bien lui ? Oui, continua-t-elle, c'est mon bienfaiteur ; c'est celui que j'ai nourri ». A ces mots, mon compagnon avança quelques pas, et reconnut cette femme pour sa nourrice. L'excellence de son naturel se manifesta par la bonté avec laquelle il accueillit cette pauvre paysanne. Il l'embrassa, en lui disant : « C'est vous, bonne

Marie ! Dans quel état je vous revois ! Qu'est devenue la maison que je vous ai fait construire? Et cette famille, au sein de laquelle je vous avois laissée, n'existe-t-elle plus? Mon cher maître, répondit-elle, il seroit trop long de vous raconter tous mes malheurs, et je voudrois pouvoir les oublier en vous voyant ». Elle avoit à peine articulé ces paroles, qu'il lui prit le bras pour l'aider à marcher, et la mena à un vestibule où nous l'assîmes afin de l'entretenir plus à son aise. Placée entre nous deux, cette respectable vieille ne se lassoit pas de regarder celui qu'elle avoit allaité, et de répéter : « Le bonheur n'est donc pas tout-à-fait perdu pour moi? Je vous revois encore avant de mourir. » Il fallut laisser un libre cours à ces exclamations attendrissantes, avant de renouveller les questions qu'on lui avoit déjà faites sur sa famille et sur ses moyens d'existence. Enfin, elle nous apprit que ses deux fils, qui faisoient le principal appui de sa vieillesse, avoient été enrôlés sous les étendards de la rebellion, et étoient morts victimes de leur dévouement à une cause malheureuse. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit l'aliénation dans laquelle étoit tombée une fille, qu'elle avoit adoptée depuis que des parens indigens ou dénaturés l'avoient délaissée sans donner la moindre lueur sur son origine. Cette aliénation provenoit de l'horreur et de l'effroi qu'elle avoit éprouvés en

se voyant exposée à la passion effrenée de plusieurs soldats qui l'avoient saisie, et se disposoient à user du droit qu'ils appeloient celui du vainqueur. Cette vertueuse fille frémissoit à l'aspect d'un homme, et ne vouloit plus voir que celle qu'elle nommoit sa mère ; son état convulsif et les larmes qu'elle ne cessoit de répandre, excitoient la pitié de toutes ses compagnes. Elle croyoit le ciel irrité contre elle, et ne désiroit que le tombeau pour y ensevelir sa honte. Cet incident nous engagea à différer de quelques jours notre départ. « J'ai réussi, dis-je à mon compagnon, à vous soulager du malheur de n'avoir qu'une pensée douloureuse ; ne pourriez-vous pas rendre le même service à ce triste fruit de la nature ? Vous seul, peut-être, sous le nom de frère, pourriez approcher d'elle, et la reconcilier avec l'espèce qui lui fait horreur ». Cette idée sembla l'enflammer ; il chercha le moyen de payer à sa nourrice la dette sacrée d'un bon cœur.

Il ne falloit pas s'offrir tout-à-coup aux yeux de cette créature malheureuse ; son état exigeoit des ménagemens. Nous convînmes que la mère iroit prévenir sa fille adoptive de l'arrivée de son frère de lait, et l'aménéroit insensiblement à désirer sa présence.

Après nous être assurés que la vue du bienfaiteur de sa famille n'offusqueroit pas ses regards, il se hasarda d'aller la trouver, et de la disposer à entendre

un

un homme qui ne lui adresseroit que des paroles douces et consolantes, et auroit l'attitude et les gestes de la compassion. Il avoit pour vêtement une robe blanche, et dans ses mains, des étoffes et des rubans qui pouvoient fixer agréablement les yeux de la malade. « Voilà, mon enfant, lui dit-il, ce que vient t'offrir l'amitié d'un frère que tu n'as pas vu depuis long-temps. Mon frère! s'écria-t-elle d'abord; je n'en ai plus..... Mais c'est vous, Monsieur; ah! je vous reconnois..... Vous n'êtes pas de ces hommes..... Oh! les monstres! Pourquoi ne m'ont-ils pas tuée comme mes frères?..... Tu es donc fâchée de me voir, ma Louise, ma bonne Louise, répliqua M. de St.-Ange? Est-ce que tu ne voudrois plus être avec ta mère, et prendre soin de sa vieillesse? Que deviendra-t-elle, si tu l'abandonnes?» A ces paroles, elle pencha la tête, étendit sa main sur le bras de sa mère, en s'écriant: «Je ne suis plus sa fille; je ne suis plus digne de l'être; je fais horreur à toute la nature. Non, non, bonne Louise, tu es toujours honnête et pure. C'est l'auteur de ton chagrin, qui seroit seul horrible à tous les yeux, si le misérable existoit encore; mais crois-moi, il ne vit plus; le ciel l'a puni de son crime. Ne crains pas de le revoir jamais: il est plongé dans un abîme éternel, et toi, mon enfant, tu monteras un jour glorieuse au ciel, si tu veux encore faire quelque bien sur la terre».

Ces paroles, prononcées du ton le plus touchant, étoient comme un baume salutaire versé sur des plaies saignantes. Elle osa regarder celui qui les lui adressoit, et laisser sa main dans la sienne. Ses larmes coulèrent avec plus d'abondance ; mais ce n'étoient point des larmes amères.

Charmé du succès de cette première tentative, il s'éloigna, en lui promettant de revenir la voir bientôt. La nourrice continua de distraire sa fille, en développant les étoffes et les petits présens que son bienfaiteur lui avoit apportés. « Tu vois, disoit-elle, que tous les hommes ne sont pas des méchans. Celui-ci reviendra peut-être avec un autre qui l'égale en bonté, et qui ne veut que notre bonheur ». Cette bonne femme vouloit parler de moi, et la préparoit ainsi à me voir sans aversion.

D'après le rapport que m'avoit fait M. de St.-Ange, je pensai qu'il étoit essentiel à la guérison parfaite de cette infortunée, de l'enlever à un séjour qui devoit trop souvent lui rappeler son malheur. Sa nourrice la détermina à venir remercier son protecteur. Nous ne l'eûmes pas plutôt apperçue, traversant une allée du parc, que M. de St.-Ange alla à sa rencontre, et l'amena au salon, où l'on fit servir un déjeûner qui fut offert à la nourrice et à sa fille. M. de St.-Ange me fit appeler sous le titre de son médecin, pour venir déjeûner avec lui. La pauvre malade jetta d'abord sur moi un œil troublé ;

mais elle fut bientôt rassurée, lorsqu'elle me vit prendre la main de sa nourrice d'un air affectueux. Je m'abstins, pendant quelques minutes, de lui adresser la parole, et je ne parus occupé que du soin de les servir. M. de St.-Ange lui demanda si elle n'auroit pas quelque désir de voir une grande ville telle que Paris, et des campagnes plus riantes que celles que la guerre avoit désolées. « — Si je pouvois voir ces choses-là sans être vue ! Mais comment oser me montrer, lorsque je ne dois plus exciter que le mépris ? — Dites donc la pitié, reprit M. de St.-Ange ; encore faudroit-il connoître la cause de vos chagrins : eh ! qui la devinera, si vous voulez n'y plus penser ? Monsieur et moi, nous nous chargerons de vous la faire oublier. — Je ne veux pas, je ne dois pas abandonner ma mère, qui n'a plus que moi au monde, hélas ! pour son malheur et le mien. — Nous vous emmenerons toutes deux, répondis-je ; nous ne voulons pas séparer ce que la reconnoissance et la vertu ont si bien uni ». Cette réponse la rassura.

Nous nous arrangeâmes alors pour emmener ces deux êtres, que l'infortune rendoit inséparables. Après avoir long-temps médité sur les moyens de réintégrer la malade dans une parfaite raison, nous n'en trouvâmes pas d'autres que de placer la nourrice dans un nouvel hospice, et d'agréger la fille à l'ordre respectable de ces anges tutélaires qui se sont dé-

voués aux pénibles fonctions de la charité envers les malades. L'idée de veiller sur les jours de celle qui lui avoit servi de mère; de s'associer aux vertus de ses compagnes; de se consacrer toute entière à celui qui compte pour tout la virginité du cœur, fut le grand motif de sa détermination. Nous allâmes plusieurs fois visiter ces deux objets des soins de M. de St.-Ange, qui leur prodiguoit toujours les marques de son affection, et j'acquis une nouvelle preuve que l'exercice d'une bienfaisance active est le plus grand remède aux maladies de l'âme.

SEPTIEME ENTRETIEN.

Nous étions de retour dans notre charmante vallée; mais l'objet qui lui donnoit le plus d'intérêt, et qui, aux yeux de mon solitaire, la paroit davantage que toutes les richesses de l'automne, n'y étoit déjà plus. Un médecin, qui n'étoit pas d'accord avec nos désirs, lui avoit conseillé d'aller prendre les eaux de Spa, pour fortifier sa santé. Cette absence, à laquelle nous ne nous étions point attendus, avoit ramené sur mon hôte, cette teinte de mélancolie que je m'étois tant efforcé de dissiper; mais j'avois du moins la certitude qu'elle n'avoit plus la même cause, et c'étoit beaucoup pour lui que d'être absorbé par de nouvelles pen-

sées. Son goût pour la solitude ne m'inquiétoit plus. Lorsque je m'éloignois de lui, j'étois certain que son imagination n'erroit plus parmi des fantômes. Cependant, la débilité de cet être presqu'entièrement moral, exigeoit des ménagemens. Il falloit le préserver d'une trop longue tension d'esprit, et le rafraîchir par les douceurs de l'espérance. Un jour, que je le trouvai plus enseveli dans ses méditations, je lui dis : « Il s'en faut de beaucoup, avouez-le-moi, que l'amitié et la fortune puissent tenir lieu de tout à l'homme sensible. Vous avez, par mes soins, recouvré une des plus heureuses facultés, celle de faire du bien aux indigens; je suis convaincu que vous éprouvez du plaisir à me voir, et que le sentiment de la reconnoissance ne vous est point à charge, comme il l'est aux âmes vulgaires, et néanmoins je m'apperçois qu'il vous manque quelque chose : votre cœur ne repose pas où il voudroit être; il flotte dans le vague, dans l'incertitude, et même dans la crainte. Peut-être celui qui l'attire éprouve-t-il les mêmes ennuis, les mêmes agitations. Je soupçonne qu'on s'est éloigné de vous parce qu'on en étoit trop près, et qu'on reviendra pour n'en être plus séparé. Plût à Dieu, me répondit-il, que vous lussiez aussi bien dans la pensée des autres que dans la mienne ! Ah ! s'il étoit vrai que je fusse encore compté pour quelque chose, et que mon égarement eût fait

naître un autre sentiment que celui de la pitié, combien l'existence que vous m'avez rendue me deviendroit précieuse ! Mais fuit-on celui qui a tant besoin de nous, lorsqu'on n'a pas pour lui de l'aversion, ou au moins de l'indifférence ? De l'aversion ! répliquai-je ; vous savez bien que vous ne pouvez pas en inspirer : de l'indifférence ! je vous réponds qu'on seroit encore ici paisiblement, si l'on n'avoit pour vous que cette affection tranquille, qui est le sommeil du cœur. La raison nous a fait abandonner pour quelque temps ce séjour ; la sagesse en a éloigné celle que vous brûliez d'y revoir. Deux êtres qui ne se sont séparés que par des causes si louables, ne tardent pas à se rapprocher et à s'unir ».

Ces paroles étoient recueillies avec une joie si douce et une oreille si attentive, que je me considérois dans ce moment comme une puissance d'un ordre supérieur, qui verse une rosée abondante sur une plante altérée qui reverdit à l'instant. « J'espère, lui dis-je, en finissant, que j'aurai moins de peine à vous guérir de la maladie qui vous tourmente aujourd'hui, que de celle qui avoit troublé votre tête, et que je rendrai le même service à votre cœur qu'à votre esprit. » Je m'éloignai après ce discours, et je me rendis chez la sœur de la Chanoinesse.

Elle n'ignoroit pas mes intentions et mes projets ;

il avoit bien fallu les lui faire connoître, pour qu'elle consentît à laisser prendre une copie du portrait de sa sœur. Cette bienveillance de sa part servit même de texte au discours que je lui tins. « Avez-vous cru, lui dis-je, que nous nous contenterions d'une froide image, et que lorsque nous l'aurions obtenue de votre générosité, il ne manqueroit plus rien à notre bonheur ? Vous avez laissé partir la réalité ; il ne nous reste plus que l'ombre. Après m'avoir aidé à retirer notre pauvre ami d'un précipice, aurez-vous la cruauté de le laisser retomber dans un autre ? Il a recouvré sa fortune et sa raison, mais votre sœur peut seule lui conserver ces deux conquêtes ; c'est pour elle seule qu'il y attache du prix : ne l'exposons pas à regretter son premier délire. Faut-il, me répliqua cette dame, avec enjouement, pour calmer la tête de votre ami, que je trouble celle de ma sœur ? Savez-vous bien que, par votre imprudence, vous avez failli me brouiller pour jamais avec elle. Une indiscrétion du peintre, lui a appris que vous aviez une copie de son portrait, et l'usage que vous en aviez fait. On a paru se fâcher si sérieusement, que j'ai regretté d'avoir cédé à vos instances. Je ne sais comment une maladie est tout-à-coup survenue, et pourquoi il a fallu profiter des restes de la belle saison, pour aller prendre les eaux. Ce sera votre faute si, pour guérir un

malade imaginaire, nous en avons créé une qui le soit réellement. »

Il étoit difficile de répondre gravement à de pareils reproches, et, tout en m'éclairant, ils ne laissoient pas que de me plonger dans l'embarras. J'avois fait naître des espérances, je ne voulois pas donner des certitudes que je n'avois pas moi-même. Je protestai à la sœur de la Chanoinesse, que mes intentions avoient été aussi pures que les siennes; que je me plaisois à croire qu'elles auroient le succès que nous en attendions, si elle vouloit seconder mes efforts.

Comme je m'apperçus que la campagne n'avoit plus le même attrait pour mon hôte, je crus devoir le ramener à Paris. Je ne voulus pas me refuser le plaisir que me donneroit sa surprise, en voyant les changemens que j'avois ordonnés dans son appartement. Je le vis cependant s'approcher de la tapisserie qui déroboit ce portrait auquel il avoit rendu tant d'hommages mystérieux. » Vous ne trouverez peut-être pas là, lui dis-je, ce que vous cherchez, mais c'est à moi seul que vous devez en faire un crime; voyez si je suis bien coupable. » Enhardi par ces mots, il appliqua une main incertaine sur le ressort, et tout-à-coup s'offrit à sa vue un portrait qui, loin d'être pour lui un sujet de douleur, ramena la sérénité sur son visage. Il lut cette inscription que j'y avois

fait mettre : *Si je régnois véritablement sur votre cœur, vous occuperiez-vous sans cesse d'un Monarque qui n'est plus ?* « Non, non, s'écria-t-il, je n'y veux plus songer. Toutes mes pensées, toutes mes affections, seront pour vous seule. » Je vois, lui dis-je, que vous me pardonnez ces métamorphoses ; j'espère obtenir la même indulgence de celle qui se trouve ici sans le savoir. Cachons son image jusqu'à ce qu'elle approuve le larcin que nous lui avons fait. » A l'instant, je ramenai sur elle le voile qui devoit la dérober à nos regards. « Je savois bien, me dit mon hôte, que mon cœur n'avoit plus de secrets pour vous ; mais je ne comprends pas comment vous avez deviné tous ceux de mon appartement. Comme cela ne feroit rien pour votre bonheur, lui répliquai-je, permettez-moi de ne pas vous en instruire. Puisque le hazard nous a réunis dans la même maison, nous n'aurons plus qu'une habitation commune, et nous continuerons de vivre ensemble. Voilà, me répondit-il, encore une de mes pensées que vous avez devinée ; vous ne me laissez pas le temps de former des désirs. »

Semblable à ce sage, que la fable dit avoir été frappé d'un sommeil léthargique, pendant nombre d'années, mon ami avoit à peine une idée confuse de tous les changemens qui étoient survenus dans le cours de six ans. Je crus devoir occuper

sa pensée, en la dirigeant sur tous les événemens produits par la révolution. « Je n'ai pas, lui dis-je, encore le projet de vous réconcilier avec une catastrophe qui vous a pénétré d'une trop vive douleur; mais comme il faut être, autant qu'il dépend de nous, toujours justes envers les hommes qui le sont si peu, nous devons aussi l'être envers les résultats d'un principe, lors même qu'il nous a déplu. Nous examinerons de sang froid et avec impartialité, si les nouvelles institutions qui sont sorties du sein de la tempête, nous laissent encore à regretter celles qu'elles ont remplacées. Nous porterons d'abord nos regards sur ce qui constitue le Gouvernement; nous verrons, en faisant abstraction des personnages qui y figurent au premier rang, si l'Etat n'a rien perdu de sa stabilité, et puisqu'un chef suprême doit toujours être le régulateur de ses mouvemens, s'il est investi de cette puissance qui permet au génie de développer tous ses moyens, toutes ses conceptions; de comprimer toutes les ambitions, et de soutenir la France au plus haut dégré de splendeur. Pour nous en convaincre, nous approcherons de celui qui tient le gouvernail de la République : si nous reconnoissons qu'il sait user de sa prudence comme de sa force, pour applanir les difficultés et concilier tous les esprits; qu'il a ce coup-d'œil juste et rapide, qui mesure tous les obstacles, et cette

audace qui les franchit; alors, loin de murmurer contre la destinée, qui porte tant de coups imprévus, vous la bénirez d'avoir suspendu ses fureurs, et d'avoir démêlé dans la foule des humains, celui qui pouvoit, plus que tout autre, les consoler de leurs maux, et les ramener à la paix.

« Nous examinerons ensuite les changemens qui se sont opérés dans l'instruction publique, dans les arts, dans les manufactures, dans les grands monumens, dans l'administration de la justice, dans l'ordre des finances, dans la police générale, et après avoir vu ce qui existe déjà, nous pourrons juger de ce que l'avenir doit attendre ».

Je n'aurois pas hasardé de le conduire à cet examen, si je n'avois pas reconnu que son esprit, déjà dégagé des opinions qui l'avoient obscurci, pouvoit, sans en être offusqué, soutenir la lumière de la vérité. La docilité avec laquelle il reçut ma proposition, acheva de me prouver que je n'avois pas trop présumé de ses forces.

HUITIEME ENTRETIEN.

Il n'appartient qu'aux hommes de génie, ou à de grandes puissances, de ramener des sociétés entières à la raison, de les éclairer sur leurs intérêts, de les arracher à leurs passions, de purifier leurs mœurs, de changer leurs habitudes; mais l'individu

qui n'a pour force que le désir d'être utile à ses semblables, pour faculté que le zèle de l'attachement, loin de chercher à étendre et à généraliser le sentiment de sa bienfaisance, doit le restreindre, pour le rendre plus efficace. Si tout homme qui a véritablement l'intention de diminuer le nombre des êtres souffrans, s'étoit attaché à un infortuné digne du bonheur, et lui eût exclusivement consacré tous ses soins, tous ses moyens de prospérité, jusqu'à ce qu'il l'eût amené à une situation douce et tranquille, il existeroit plus de véritables bienfaiteurs et plus d'hommes reconnoissans. Un homme agité par le désespoir, a pris la vie en aversion ; le jour lui est devenu odieux ; dans le délire de sa fureur, il s'élance et se précipite au milieu des flots. Touché de son danger, vous bravez la mort pour l'arracher à une fin prochaine; vous saisissez ce misérable, et le ramenez malgré lui au rivage ; vous lui prodiguez quelques soins ; enfin, vous le rendez à la vie, et vous prétendez ensuite l'avoir sauvé. Mais, si vous le délaissez; si vous ne remontez pas à la source de son désespoir; si vous ne le rattachez pas à l'existence, qu'aurez-vous fait pour lui ? Quelle reconnoissance vous devra-t-il ? Vous aurez seulement contrarié ses desseins ; vous aurez reporté sur sa tête le poids de ses chagrins, ce terrible fardeau dont il alloit être pour jamais délivré. Vous voulez qu'il vous sache gré de la vie que

vous lui avez rendue, et il ne vous doit que le renouvellement de ses souffrances. Aspirez-vous à l'avantage d'avoir enlevé un de vos semblables au malheur ? Approfondissez la cause de ses peines; arrêtez sur lui un regard bon et compatissant; attirez toute sa confiance; ne vous soulevez pas contre son délire, et occupez-vous seulement de le calmer. Pour peu qu'il ait de raison, et vous d'humanité, vous ne tarderez pas à lui faire prendre le change, et à détourner son esprit de l'objet de son désespoir. Il est dans la nature, si peu de sujets d'affliction que le temps n'efface pas; si peu de calamités auxquelles la sagesse ne puisse apporter un remède salutaire ! L'homme est si disposé à s'épouvanter de ses malheurs imprévus, à reculer à leur approche, lorsqu'il auroit dû s'y préparer, pour pouvoir les soutenir avec fermeté, qu'il ne faut pas s'étonner s'il succombe si souvent sous leur poids. Le devoir de la bienfaisance est alors de lui tendre une main secourable; de l'aider à se relever, et de lui présenter un aspect différent de celui qui l'a glacé d'effroi. Voilà la tâche que je m'efforçois de remplir à l'égard de l'individu que j'avois jugé digne de toute mon affection.

Cependant, je ne présumai pas encore assez de ses forces, pour suivre le plan que je lui avois d'abord proposé, et je crus devoir intervertir l'ordre de nos observations. Plus d'une fois j'avois remarqué

en lui un goût dominant pour les beaux arts, et je le menai à une séance publique de l'Institut. « Nous irons, lui dis-je, aujourd'hui, dans le temple que l'on a élevé aux muses, sur les ruines de ceux que l'ignorance avoit abattus. » Nous y fûmes placés assez avantageusement pour pouvoir contempler tous les membres que leurs talens ou leur savoir y avoient admis. Des naturalistes, des géomètres, quelques littérateurs, des artistes de tout genre s'y confondoient. Quelques dissertations, froidement lues, et plus froidement écoutées, se succédèrent, et ne remplirent pas à beaucoup près, l'idée que nous avions conçue de la réunion de tant de connoissances. Je ne le dissimulai pas à un homme de lettres assez distingué, qui nous avoit conduits à cette assemblée. « Il y a long-temps, me dit-il, que je l'ai remarqué; nos séances n'ont pas, il s'en faut de beaucoup, l'agrément et l'éclat qu'eurent autrefois celles des Académies Française, des Sciences et des Belles-Lettres. Les Muses sont sœurs, il est vrai, mais elles ont des goûts si différens, qu'elles doivent rarement se rapprocher. Les méditations d'Uranie, sont nécessairement troublées par les danses de Therpsicore. C'étoit déjà beaucoup que d'avoir placé la douloureuse Melpomène, près de sa sœur toujours vive et enjouée. Enfin, pour parler sans figure, n'est-il pas toujours à craindre, lorsqu'un

poëte récitera une ode, ou le fragment d'un poëme, que des géomètres qui l'écouteront ne se récrient : *Qu'est-ce que cela prouve ?* Des peintres, qui dissertent sur le mérite d'un tableau, sur les règles de leur art, peuvent-ils être entendus par des hommes qui ne s'occupent que de la déclamation ou des accords d'un instrument ? Envain, pour remédier à cette confusion, divisera-t-on les arts en autant de classes. Ils seront toujours trop étrangers les uns aux autres, pour devoir être réunis dans la même enceinte, et avoir les mêmes auditeurs. Ce n'est pas, continua l'homme de lettres, l'égalité qui me choque, ce sont les contrastes; je suis bien éloigné de croire que l'auteur d'une tragédie, quelque bonne qu'elle soit, puisse s'offenser d'être placé sur la même ligne qu'un célèbre astronome, qu'un émule de Raphaël, qu'un rival de Gluck ou de Piccini. Je pense aussi qu'il étoit important à l'art de la tragédie, de ne pas laisser perdre les belles réminiscences d'une noble et juste déclamation, transmises par les grands acteurs qui ont brillé sur la scène française, et j'avouerai de bonne foi qu'il est peu d'auteurs parmi nous, qui aient autant illustré le théâtre par leurs compositions, que l'incomparable Lekain, par la dignité et la pompe de sa déclamation. Ne croyez donc pas qu'il entre dans ma censure, le moindre sentiment de vanité; je voudrois qu'il y eût autant d'académies

qu'il y a d'arts bien distincts l'un de l'autre ; qu'elles fussent toutes également honorées, protégées, récompensées, lorsqu'elles tendroient à la perfection de la science à laquelle chacune d'elles seroit consacrée. Si leurs mémoires étoient bien rédigés ; si leurs discours avoient la clarté, l'élégance qui conviennent à chaque sujet, le public qui viendroit les entendre, seroit occupé de l'objet qu'il se proposeroit de connoître, et ne seroit jamais trompé dans son attente. Il résulteroit, répondis-je, de vos réflexions, qui me paroissent très-justes, que le plan de l'Institut auroit été conçu dans une excellente intention ; mais que ses créateurs, forcés de se plier aux opinions alors dominantes, ont introduit des discordances, sous les apparences trompeuses d'un bel ensemble et de l'uniformité. Le point essentiel étoit de ne pas laisser perdre le trésor des sciences et des arts ; d'en rassembler les richesses éparses ou ensevelies : il sera toujours temps de les placer dans l'ordre qui leur convient ; (*) mais, continuai-je pensez-vous, qu'elles aient souffert une grande altération ? Il en est, me

(*) Ces réflexions paroîtront peut-être superflues depuis que l'Académie française semble renaître de ses cendres, et former une division isolée dans l'Institut ; tant il est vrai que le système d'égalité ne peut pas se soutenir, même dans la République des Lettres. *(Note de l'Éditeur.)*

répondit-il,

répondit-il, qui se sont accrues de valeur; mais il en est d'autres qui me semblent avoir perdu de leur prix; la géométrie, par exemple, s'est au moins soutenue à son même point d'élévation; elle a réparé toutes ses pertes, et s'est même fortifiée dans son vaste domaine; les accès en sont plus faciles, ses chemins moins arides, ses avantages sont plus sentis et mieux appropriés à l'utilité publique. La chymie, la physique, ont fait de grands pas, et semblent s'être assez approchées du vaste laboratoire de la nature, pour surprendre plusieurs de ses secrets, et s'initier aux mystères de ses œuvres; mais je crains qu'elles n'aient été trop vaines de leurs découvertes, et qu'elles n'aient voulu refaire la science, si je puis m'exprimer ainsi, au lieu de perfectionner le savoir. Les physiciens ont cru se rendre supérieurs à leurs maîtres, en changeant les sages classifications qu'un jugement réfléchi avoit établies. Les chymistes n'ont pas même respecté les quatre élémens, et ont pensé pouvoir en faire disparoître un de l'univers. Des découvertes incertaines, des résultats douteux, quelques phénomènes, plus curieux qu'utiles, les ont énivrés d'un enthousiasme superbe, et leur ont inspiré du dédain pour ceux qui les ont précédés dans la même carrière. Des naturalistes, sans égard aux habitudes des animaux, à leur conformation, à l'élément qu'ils habitent, ont interverti un ordre

établi par de prudens observateurs, et ont fait dériver leurs changemens téméraires de quelques remarques minutieuses dans la couleur du sang, ou dans la direction des vertèbres. Ils ont introduit dans leur empire un nouvel idiôme, et bannissent, comme étrangers, tous ceux qui ne parlent pas leur langage. Celui qui n'a que la connoissance des choses, paroît ne rien savoir, s'il n'a pas aussi la connoissance des mots. Malgré ces reproches, que je me crois en droit de leur faire, je suis loin de vouloir déprécier leurs travaux, leur pénétration; mais je crains qu'ils n'aient répandu plus d'éclat que de lumière sur leurs nouvelles découvertes, et qu'ils n'aient multiplié les savans, sans avoir utilisé la science.

« Oserai-je vous parler de nos historiens? Quels sont ceux qui, parmi nous, approchent, je ne dis pas des anciens, mais seulement des écrivains qui ont tenu la plume de l'histoire sous les règnes qui ont précédé le dernier? Si l'on en excepte quelques mémoires écrits avec élégance et rapidité, tels que ceux d'une révolution de Russie et de l'héritier du grand Frédéric, les presses ne nous fournissent, depuis bien des années, que des compilations lourdes, diffuses, et mensongères; des relations sans grâce et sans intérêt. Tous ces écrits, qu'on ne craint pas de décorer du nom d'histoire, s'ils échappoient à l'oubli, seroient un jour placés au-

dessous de nos plus mauvais contes. Cependant, quel champ vaste est réservé à l'historien qui voudra décrire les grands événemens survenus depuis la fin du dernier siècle, dans les principales cours de l'Europe ! Il ne s'est pas même trouvé un seul écrivain qui se soit occupé de transmettre à la postérité, cette grande catastrophe qui a fait disparoître la Pologne du nombre des monarchies. Je le sais, il n'est pas encore temps d'offrir le tableau de cette révolution qui a ébranlé tant de trônes, effacé tant de souverainetés, renversé les limites que la politique avoit assignées à diverses puissances; mais au moins des mémoires rédigés avec soin et exactitude, seroient autant de matériaux qui pourroient un jour servir de base et entrer dans la composition de ce beau monument littéraire qui fera l'étonnement des générations à venir.

« Vous avez, lui dis-je, hésité à nous donner votre opinion sur les parties des sciences que vous n'avez fait qu'effleurer; mais vous pouvez prononcer avec plus d'assurance sur la poésie, que vous avez cultivée avec tant de succès. Pensez-vous que nous soyons devenus inférieurs à ceux dont le génie s'est éteint dans le siècle dernier ? C'est peut-être, répondit-il, parce que j'ai essayé de faire naître quelques fleurs de plus dans ce champ de la littérature, que je devrois m'abstenir de prononcer sur ceux qui le cultivent avec moi. Il existe bien encore parmi

nous quelques favoris des muses ; mais il nous communiquent bien rarement leurs inspirations. L'un d'eux a obtenu quelque célébrité dans le genre de la satyre. Si Boileau n'eût parcouru que cette route épineuse, combien il seroit loin de sa gloire ! Il n'eût recueilli que la haîne de ses contemporains, et seroit à peine connu de la postérité. Un autre, par un poëme consacré à l'éloge des femmes, a mérité d'être couronné de leurs mains, et le goût n'a pas contredit l'expression de la reconnoissance. Ces productions fugitives, pour résister aux orages du temps, auroient besoin d'avoir pour appui des compositions plus robustes. Que vous dirai-je de notre poésie dramatique ? Vous savez mieux que moi dans quel état de langueur elle est tombée. La scène françoise repose toujours glorieusement sur ses anciens chefs-d'œuvre : combien peu de poëtes ajoutent à ses richesses ! C'est peut-être un malheur pour elle, d'avoir été successivement parée des dons de trois génies qui laissent un si grand intervalle entre eux et ceux qui s'efforcent de les atteindre. Une terrible comparaison semble décourager le talent. L'inimitable Racine nous a rendus si difficiles, que nous regrettons toujours de ne plus entendre son langage harmonieux et ses sensibles accens : si ses rivaux nous arrachent quelquefois des larmes, lui seul semble avoir le secret de les faire couler. Voltaire par sa magie, Corneille

par sa sublimité, se sont assuré une existence que le temps ne peut détruire; mais après eux, qui de nous, foible disciple de ces grands maîtres, peut se flatter de se survivre ? Ce que nous regardons comme nos titres à la gloire, a-t-il cette force, cette élévation, cette pureté, ce charme, cette vérité, et cette belle ordonnance qui font le mérite des compositions dramatiques et leur impriment l'immortalité? Il en est de la poésie comme de la peinture : les sujets ne manquent pas au talent; mais le talent manque souvent aux sujets.

Que de travers, que de ridicules, que de vices grossiers, dont un poëte comique auroit pu s'emparer depuis nombre d'années ! Ils ont été presque tous apperçus, saisis, joués, et cependant, si l'on en excepte quelques comédies estimables par la finesse du dialogue, par quelques scènes heureusement amenées, il n'en est pas qu'on puisse comparer, je ne dis pas à celles de Molière, mais même à d'autres qui leur sont inférieures. La Métromanie est encore la comédie qui domine toutes celles qui l'ont suivie. Au surplus, cette remarque juste prouve seulement que la médiocrité est le partage des hommes; qu'il est donné à peu d'entre eux de s'élever, soutenus par les aîles du génie, dans une région supérieure. La Grèce n'a produit qu'un Homère, et ce n'est que bien des siècles après lui, que le poëte de Mantoue a fait entendre

les magnifiques chants de l'épopée. Le Tasse et Milton n'ont illustré leur patrie qu'après un plus long intervalle. Peut-être mille ans s'écouleront-ils avant que la France puisse se glorifier d'avoir un poëme plus parfait que celui de la Henriade. Laissons le héros grandir et s'élever à la hauteur que la nature lui destine; le poëte héroïque s'en saisira, et le présentera à la Nation, qui sera fière d'avoir vu sortir de son sein un nouvel Achille et un nouvel Homère. Je hasarderai encore à ce sujet une réflexion, qui peut-être vous paroîtra suspecte de ma part. La véritable poésie est la fille de l'imagination; je dirois presque du délire : elle ne veut point de chaînes, point d'entraves, point de limites; elle remplit tout l'espace, et le parcourt de son vol rapide et inégal; elle ne reconnoît ni le cercle de la raison, ni les règles de la vérité; c'est déjà beaucoup pour elle de s'astreindre à celles du goût. N'est-il pas à craindre que son essor ne soit contrarié par la direction que paroît prendre l'esprit national, absorbé dans les sciences exactes, dans la politique, et plus encore dans les calculs de l'ambition? Que de poëtes naissans, ont peut-être déjà été étouffés par la géométrie, devenue une étude si universelle! Mais il est si peu d'hommes aux yeux desquels cet anéantissement paroîtroit un malheur, qu'il ne faut pas moins que toute ma confiance en vous, pour vous découvrir le secret de ma pensée. »

Nous témoignâmes à cet ami des Muses, toute notre reconnoissance, et nous nous éloignâmes de lui, avec les sentimens qu'inspirent le talent et la franchise.

NEUVIEME ENTRETIEN.

Lorsque l'homme est né avec une imagination ardente et une âme active, combien il est difficile d'arrêter leurs élans ! Ce ne sont pas de légères distractions qui peuvent en comprimer l'essor; ce n'est qu'après qu'elles ont été rassasiées de peines et de contradictions, qu'elles retombent épuisées dans la langueur et l'indifférence. Mon ami étoit bien loin de cette paisible inertie qui est le calme de l'âme. Je voyois qu'il entroit, dans les observations que nous faisions ensemble, plus de désir de me complaire, qu'un véritable penchant. Cependant je remarquai qu'il ne put se défendre d'un sentiment d'admiration, à la vue de quelques changemens qui s'étoient opérés dans divers établissemens que nous visitâmes. La manufacture des Gobelins, qui n'a point encore eu de rivale et qui est si célèbre dans toutes les cours de l'Europe, par les chefs-d'œuvre qui en sont sortis, lui sembla plus digne de les produire, depuis qu'un directeur général, animé par un zèle trop rare, avoit métamorphosé des ateliers obscurs en

longues galeries éclairées par un beau jour, et substitué à des machines informes et destructives de nos tableaux précieux, des métiers aussi salutaires aux originaux que favorables à leurs riches copies. Il combla de louanges ce véritable ami des arts, qui, avec de foibles moyens, avoit ajouté tant d'éclat à cette source de la magnificence nationale.

Je continuai cependant d'user de mon ascendant pour diriger son esprit sur de nouvelles institutions. « L'éducation publique, lui dis-je un jour, a une si grande influence sur la génération naissante, que nous devrions examiner si ces établissemens qu'on a décorés de noms enlevés à la Grèce, sont véritablement supérieurs à ceux d'où sont sortis les hommes qui ont illustré la France par leur savoir et leur éloquence. » Nous allâmes ensemble au Prytanée. J'avois appris qu'un de mes professeurs, dont le mérite fut depuis décoré du titre de Recteur de l'Université, y achevoit sa carrière laborieuse, et y répandoit encore en s'éteignant, quelques lumières. Je ne me fus pas plutôt rappelé au souvenir de ce bon vieillard, qu'il m'accueillit, moins comme son ancien disciple que comme son enfant. Il me pressa dans ses bras, et je vis des larmes mouiller ses yeux. « Combien, lui dis-je, il est doux pour moi, de voir que le temps et les malheurs publics ont respecté vos jours ! Tout ce qu'il y a de vertueux et d'é-

'clairé sur la terre, n'a donc pas disparu, puisque je vous revois ? Apprenez-moi si vous êtes heureux dans ce nouvel asyle des sciences, et si vous espérez encore faire porter de bons fruits à cet arbre que vous n'avez cessé de cultiver. Hélas ! me répondit-il, il en a produit de bien amers pour moi : l'ingratitude, le délire, la fureur en sont sortis ; mais c'est peut-être ma faute et celle de mes collègues. » Après ces mots, il nous pria de nous asseoir, et reprit ensuite la parole. « Mon cher disciple, les gouvernemens sont souvent bien imprévoyans dans leurs faveurs. L'ignorante docilité consolide tellement leur puissance, qu'ils ne devroient pas faire tant d'efforts pour la dissiper. Le savoir est une arme dangereuse, qu'on ne doit pas placer sans discernement dans les mains de la multitude. Un général fera de plus grandes choses, à la tête d'une armée qui marche sous ses ordres avec une obéissance aveugle, qu'accompagné de soldats qui prétendent prévoir et calculer les événemens, et hésitent avant d'exécuter ce qu'on leur ordonne. Il est néanmoins une science qui est la base de la civilisation, et qu'il faut communiquer à tous les hommes ; c'est celle de la morale. Il n'est pas question, pour le bonheur de la société, de leur rappeler les droits réels ou chimériques qu'ils ont perdus ; mais d'imprimer dans leurs esprits, la connoissance et l'amour de

leurs devoirs. Et qu'importe à la plupart des individus réunis, de connoître l'origine et les mœurs des premiers habitans de la terre ? Est-il nécessaire de surcharger leur mémoire des noms pompeux de l'antiquité, de faits héroïques et fabuleux, de dissensions, de guerres intestines, d'entreprises ambitieuses, de ces grandes luttes populaires contre la tyrannie des rois, et de toutes ces vicissitudes d'autorité, tantôt favorables au despotisme, et plus souvent funestes que glorieuses à la servitude? Plus d'un jeune homme est sorti des colléges, surchargé de couronnes, et qui ignoroit les choses qui l'intéressoient de plus près. Pas un des dieux de la fable ne lui étoit inconnu ; il avoit suivi Ulysse sur toutes les mers qu'il avoit parcourues, dans toutes les îles où il s'étoit arrêté. Il vous auroit nommé tous les héros qui firent trembler Priam sur son trône ; tous ceux qu'Hector avoit épouvantés. Il vous auroit récité les longs discours de Nestor ; les harangues de Démosthènes lui étoient aussi familières que s'il les eût prononcées ; on eût dit que le roi de Macédoine étoit le plus redoutable de ses ennemis. Les poëtes, les orateurs qui avoient brillé avant et sous le règne d'Auguste, sembloient lui avoir transmis le feu et la richesse de leur imagination. Il étoit si enthousiasmé des républiques de Rome et d'Athènes, qu'il n'arrêtoit qu'avec dédain ses regards sur les

monarchies. Cependant, il avoit bien voulu retenir ce qu'avoit dit Cyrus, ce qu'avoit fait Alexandre; mais il n'auroit pas fallu lui parler du règne de Charlemagne, de la renaissance des lettres sous François premier. Il ne connoissoit les fureurs de la ligue que par le poëme qui les a décrites en vers héroïques. Les plus beaux traits de notre histoire lui étoient inconnus. Il savoit bien moins encore quelles étoient les limites de notre Empire; par quelles causes il s'étoit successivement aggrandi; par quelles raisons ses lois ou ses coutumes étoient si variées; quelles étoient celles auxquelles se trouvoient soumises les possessions qui devoient l'enrichir. A peine avoit-il daigné s'instruire de la situation de nos provinces; bien moins encore du caractère de leurs habitans, de la nature de leurs productions, de leurs relations de commerce; tout cela ne méritoit pas d'occuper sa pensée. Vous eussiez paru ravaler son esprit, éteindre son génie, si vous l'eussiez entretenu de ce qui consolidoit une propriété; de ce qui formoit une obligation; de l'étendue de la puissance paternelle; des liens du mariage et de ses devoirs. Vous l'auriez bien plus embarrassé, si vous lui eussiez demandé quelle étoit la forme des divers Gouvernemens d'Europe, et le point auquel s'élevoit leur population; avec quels états nous étions dans un rapport plus intime; quels étoient ceux dont il étoit important de main-

tenir l'alliance ; si le commerce avec les Indes influoit assez sur la prospérité d'une nation agricole, pour échanger son numéraire contre les productions du luxe ; ou s'il ne valoit pas mieux faire tourner au profit de l'agriculture, l'or qui alloit s'ensevelir dans les contrées lointaines ; enfin, par quel moyen un peuple industrieux pouvoit sortir triomphant de cette lutte paisible de nos manufactures contre celles de l'étranger. Vous voyez donc que ce jeune homme savoit précisément tout ce que l'on peut ignorer, et ignoroit tout ce qu'il est essentiel de savoir. Mais pouvoit-on lui en faire un reproche ? N'étoit-ce pas plutôt à nous que la censure devoit s'adresser ? Il existoit sous une monarchie ; nous étions payés par un monarque ; c'étoit de la munificence des rois que nous tenions nos priviléges, nos établissemens, et nous répandions sans cesse des semences de républicanisme, dans ces jeunes têtes qui nous étoient confiées. Nous exaltions la férocité d'un Brutus, qui condamne à mort son fils, parce qu'il a conservé quelques relations avec son roi fugitif ; nous vantions comme sublime, l'ingratitude d'un autre Brutus, qui enfonce le poignard dans le cœur de son bienfaiteur et de son père. Nous excitions l'émulation d'une jeunesse qui devoit se plier à l'obéissance, en peignant sous les couleurs les plus brillantes, cette populace athénienne qui jetoit

dans les fers ses libérateurs; qui empoisonnoit ses sages; qui vouloit asservir toute la Grèce, et concentrer dans ses murs les charmes de la liberté. Enfin, nous donnions une éducation toute républicaine à ceux qui devoient obéir à des rois. C'est en suivant cette route si opposée à notre institution et à nos devoirs, que nous avons allumé tant d'esprits, qui ont depuis porté l'incendie dans toutes les provinces. Je crains bien, lui répondis-je, qu'il n'entre plus de chagrin que de justice dans les reproches que vous vous faites. Je sais qu'il est de la sagesse d'un Gouvernement d'adapter l'éducation publique et privée, à la nature de sa constitution; que les élemens de l'instruction ne doivent pas être les mêmes en Dannemarck, en Russie, qu'en Angleterre ou en France, et que s'il est aujourd'hui permis d'ennoblir parmi nous les grands mouvemens, les pensées généreuses, et la fière indépendance d'un peuple épris de sa liberté, il étoit dangereux de les exalter dans un temps où l'obéissance, le respect et l'amour pour ses maîtres, devoient être les sentimens dominans de la nation. Par la même raison, plus d'une tragédie du grand Corneille et de Voltaire, n'auroient jamais dû être représentées dans une monarchie; et en effet, comment la fierté de Louis XIV pouvoit-elle entendre ce vers adressé à Cinna, par une jeune romaine?

Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose.

» Mais, de combien de beautés, de connoissances précieuses aurions-nous été privés, si l'éducation publique se fut abstenue d'enrichir la jeunesse de toutes les merveilles de l'antiquité ? Il auroit donc fallu plonger dans l'oubli tous les poëtes, tous les historiens anciens, ou les défigurer en dégradant ce qu'ils avoient célébré? Ne se seroit-on pas rendu coupable d'ingratitude envers les nations qui ont été pour nous des sources de lumière et de goût ? Etes-vous bien sûr que tous ces poëtes, ces orateurs, ces grands peintres qui ont répandu tant d'éclat sur le siècle de Louis XIV, l'eussent illustré, si l'on ne leur eût communiqué que ces connoissances graves, qui tiennent à la législation ou à l'économie politique? Vous en eussiez fait des sages, des publicistes, des calculateurs; mais qu'il y auroit eu loin d'eux à ces hommes de génie, tels que Racine, Bossuet, et tant d'autres dont notre patrie peut s'honorer!

« Jeune homme, me répliqua le vénérable Recteur, les flammes qui consument les édifices, jettent au loin une belle lumière: l'observateur qui les voit s'étendre, s'aggrandir, se dessiner dans les airs, peut s'émerveiller de ce spectacle brillant; mais celui dont elles dévorent l'asyle et l'héritage, ne pousse que des cris de douleur, et veut à peine survivre au malheur qui le consterne. Je ne me dissimule pas tous les avantages qui sont résultés

de la culture des lettres, des sciences et de la philosophie : je suis loin de vouloir les calomnier, comme tant d'autres qui ne se sont pas même approchés de leur sanctuaire ; mais il m'est permis de me plaindre d'avoir vu convertir en poison, un breuvage salutaire, qui ne devoit être distribué qu'avec prudence, et à des élèves bien préparés à le recevoir. Il ne s'agit plus de gémir sur le passé, et d'alimenter son esprit d'inutiles regrets ; il faut au contraire, que l'expérience du malheur ne soit pas perdue pour l'avenir. Nous pouvons rectifier les écarts de l'imagination, purifier les études de la jeunesse, et lui faire puiser dans notre histoire moderne, les grandes leçons qu'elle auroit pu trouver dans l'ancienne, et qui ont été perdues pour les peuples et pour les rois. Telle est la tâche que je m'efforce encore de remplir : l'espoir de produire quelque bien, et de réparer le mal que j'ai fait, est le dernier fil qui m'attache à la vie ; le temps ne tardera pas à le trancher, et c'est ce que j'aurois honte de craindre. »

Mon ami et moi, nous fûmes si touchés de la noble résignation et de la vertueuse humilité de ce sage vieillard, que nous ne pûmes nous défendre d'un transport égal qui nous saisit et nous précipita sur ses mains que nous portâmes sur nos cœurs, en le conjurant de se conserver, pour jouir plus long-temps de la reconnoissance que

lui devoient ses anciens et ses nouveaux disciples.

Lorsque nous fûmes éloignés, mon ami, (car je ne dois plus lui donner un autre nom) me dit : « Voilà un homme d'une vertu et d'un mérite bien rares. Combien il est supérieur à ces lourds pédagogues enveloppés d'orgueil, qui ont une idée si fausse de leur savoir ! J'aimerois mieux le voir le maître des maîtres que celui des disciples ; il apprendroit aux premiers ce qu'ils doivent enseigner, et purifieroit la source de l'instruction publique. Le plan qu'il a conçu de l'adapter au Gouvernement actuel, est d'une grande sagesse ; mais qui pourra le faire exécuter ? Où trouver des savans en état de composer de nouveaux traités d'étude ; de présenter le tableau de l'histoire ancienne et moderne, sous des couleurs différentes ; de ramener à de justes proportions, ces personnages que l'enthousiasme et le délire ont si fort rehaussés ? De froides leçons, des réflexions communes, ne contrebalanceront pas l'ascendant de l'éloquence, encore moins l'autorité du génie. Le fanatisme d'un nouvel Omar, ne consumera pas ces immortelles productions répandues sur la surface du globe ; elles renaîtroient de leurs cendres. Il faut donc ne pas plus prétendre en détruire l'influence, quelle qu'elle puisse être, que celle de l'astre lumineux qui anime et fait fleurir des contrées, tandis qu'il en rend d'autres arides et presqu'inhabitables. »

qu'inhabitables. » J'applaudis à cette réflexion, et je m'occupai de porter l'attention de mon ami sur un sujet qui pourroit exciter en lui un nouvel intérêt.

DIXIEME ENTRETIEN.

L'ADMINISTRATION de la justice est d'une grande importance, chez une nation qui n'a plus cette droiture, cette franchise des peuples naissans, et où l'on ne rencontre que trop souvent l'alliance informe de la ruse avec l'ignorance et les dehors de la simplicité. Nous savions qu'il s'étoit fait de grands changemens dans l'existence des tribunaux; qu'on avoit conçu l'idée de rendre la justice plus accessible et moins onéreuse aux plaideurs; d'éclairer de toutes parts les routes obscures de la chicane, et d'abréger ses détours. « Voyons, dis-je un jour à mon ami, si cette belle pensée s'est réalisée, et transportons-nous d'abord dans les tribunaux où l'on n'agite que les questions qui intéressent la fortune des citoyens. »

Il parut d'abord étonné que le vandalisme eût respecté ce vaste édifice qui avoit été si longtemps le sanctuaire des lois; où plusieurs de nos monarques avoient siégé avec la pompe de la souveraineté, et avoient dicté leurs volontés suprêmes; où des rois étrangers étoient venus en-

tendre des orateurs célèbres, invoquer les oracles de la justice ; où les grands vassaux de la couronne, se mêlant à ce que la magistrature avoit de plus auguste, offroient l'image de ces illustres guerriers qui descendoient du char de triomphe, pour aller occuper leur place dans le sénat de Rome. Ces grands souvenirs, ces idées superbes et magiques, s'effaçoient en parcourant la salle immense qui précède les divers tribunaux que nous nous proposions d'observer. Les personnages que nous rencontrâmes, nous étoient inconnus, et je ne savois auquel d'entr'eux je devois m'adresser pour diriger nos pas, lorsque j'apperçus un ancien jurisconsulte, dont j'avois invoqué les lumières dans un procès que la mauvaise foi m'avoit suscité. Je lui fis part du motif qui nous amenoit, et il voulut bien nous servir de guide. « Vous entendrez aujourd'hui, nous dit-il, plaider une cause assez piquante par sa singularité. Il s'agit de prononcer sur l'état d'une jeune personne qui prétend appartenir à une famille jadis noble et opulente, dont elle est méconnue. On lui oppose son extrait de baptême, le nom sous lequel elle a existé jusqu'à présent, le partage de la succession de celui qu'elle nomme son père, enfin la dénégation d'une mère qui affirme ne lui avoir jamais donné le jour. Elle produit, pour appuier sa prétention, des lettres adressées à celui qui a pris soin de son enfance : elles

semblent décéler le mystère de son origine, et font présumer qu'elle est le fruit d'un amour qui usurpa les droits de l'hymen. »

Après nous avoir exposé le sujet de la cause qui alloit se plaider, il nous procura les moyens de l'entendre d'une manière commode. Les juges ne tardèrent pas à venir prendre leurs places. Nous fûmes d'abord surpris de voir que trois magistrats devoient seuls prononcer sur une cause d'une si grande importance. Pour peu que l'un des collègues du président ait de foiblesse ou d'indifférence, celui-ci doit toujours l'entraîner dans son avis et décider à lui seul la question. Quel fut notre étonnement, lorsque nous entendîmes un jeune défenseur exposer sa cause et en développer tous les moyens, avec une facilité et un choix d'expressions qui auroient fait honneur aux plus célèbres orateurs de l'ancien barreau ! Sa logique étoit forte, pressante; ses mouvemens nobles; ses accens pathétiques; ses apostrophes véhémentes; ses raisonnemens bien suivis, bien enchaînés: s'il étoit quelquefois diffus, c'étoit une riche abondance qui couvroit son discours et n'énervoit jamais la force de ses preuves. Il sembloit me rappeler le talent rare et précieux de cet illustre avocat que l'envie respecta long-temps; qui parcourut une carrière orageuse, et descendit dans la tombe, chargé de lauriers que l'erreur et les plaisirs avoient

flétris. (*) Lorsqu'il eût terminé son discours, nous nous promîmes de venir à l'audience prochaine, entendre son adversaire, et de suivre un procès dont le jugement intéressoit toutes les familles.

Nous n'eûmes qu'à nous applaudir de notre résolution. Le défenseur chargé d'écarter l'étrangère, qui réclamoit un nom et la portion d'héritage qu'on lui contestoit, développa les grands principes de l'existence civile; démontra que pour venir prendre place dans une famille qui nous méconnoissoit, il ne suffisoit pas de s'environner d'idées romanesques; d'offrir pour titres à la justice quelques lettres mystérieuses, qui étoient autant de larcins faits à la confiance; qu'il falloit un acte de naissance, une possession d'état, ou au moins la déclaration franche d'une mère qui auroit eu des motifs pour ensevelir dans l'ombre, le fruit d'un amour adultère. Ce discours, moins brillant que le premier, nous parut avoir plus de force, plus de logique. L'orateur avoit dédaigné de recourir à ces figures, à ces mouvemens de sensibilité qui charment l'esprit et lui font quelquefois illusion; mais il terrassoit son antagoniste, par des principes et des raisons puisées dans une législation sage, et une jurisprudence invariable. Nous

(*) Gerbier.

ne doutâmes pas que le jugement ne fût conforme à des idées aussi saines, et nous ne fûmes pas trompés dans notre opinion. La jeune étrangère, qui avoit cru disposer les juges en sa faveur, par sa présence, s'éloigna confuse et humiliée; mais son défenseur paroissoit relever son courage abattu, par l'espoir d'un jugement plus heureux.

Nous proposâmes à celui qui nous avoit servi d'introducteur, de venir dîner avec nous; ce qu'il accepta. « Puisque vous paroissez fréquenter habituellement les tribunaux, vous pourriez, lui demandai-je, nous dire si les orateurs qui ont succédé à ceux qui firent l'ornement du barreau, leur sont bien inférieurs en talens. J'ai renoncé, me répondit-il, à une profession qui exigeoit que j'oubliasse une partie de ce qui m'avoit coûté tant de peine à retenir, et que je classasse dans ma mémoire des lois nouvelles et souvent contradictoires; mais, je vous l'avouerai, soit amour de la justice, soit désœuvrement, soit empire de l'habitude, je ne peux me défendre du désir de suivre tous ces procès qui, pour la plupart, sont nés d'un nouvel ordre de choses. Un ancien préjugé m'inspiroit d'abord beaucoup de défiance de la renommée subite de ces jeunes athlètes, qui se disputoient l'empire de l'éloquence. J'avois peine à croire qu'ils pussent entrer en comparaison avec ces anciens orateurs dont j'avois admiré si long-temps les ressources

et le savoir, et que j'avois pris pour modèles ; mais, je le déclare avec franchise, plusieurs d'entr'eux ont triomphé de ma partialité, et j'avoue qu'à l'exception d'un seul qui n'est plus, et qui auroit peut-être encore, s'il vivoit, la palme de l'éloquence, parce que la nature l'avoit comblé de tous les avantages qui constituent un grand orateur, tous les autres auroient peine à se mesurer avec ceux-ci, et ne devroient leur triomphe qu'à la supériorité de leurs causes. Quelle est donc, me demanderez-vous, la raison de ce phénomène ? Je l'attribue à la révolution, qui, dès l'assemblée constituante, aggrandit les idées, enhardit le talent timide, étendit le domaine de notre langue, multiplia les expressions et les formes oratoires, et transporta chez un peuple modéré par une grande puissance, ces mouvemens brusques et impétueux, cette chaleur véhémente qui caractérisent l'éloquence républicaine. Notre style étoit poli, insinuant ; nos figures étoient fines et ingénieuses ; nos expressions adoucies par la crainte de choquer les préjugés et l'orgueil du pouvoir. L'éloquence du barreau a brisé, pendant quelques temps, ces liens qui comprimoient sa force et sa vigueur. Les hommes d'un vrai mérite ont su mettre à profit cette liberté courageuse ; mais s'il en est résulté cet avantage ; si elle a donné plus d'essor au talent, que de parleurs stériles

elle a fait naître ! Que d'hommes prennent une facilité verbeuse pour de l'éloquence ! Combien de fois la pureté de la langue n'est-elle pas offensée par un néologisme choquant et une ignorance grossière ! Il est aujourd'hui bien reconnu, que si la nature seule a donné l'ascendant de la parole à quelques hommes hardis, entreprenans, le goût et l'étude des grands modèles, peuvent seuls captiver l'attention, et assurer une renommée durable à l'orateur.

« Avez-vous remarqué, lui demandai-je, que le vœu du législateur et le désir de la nation aient été remplis, quant à la célérité de la justice, à la simplicité des formes et à l'économie des frais ? Il y a, me répondit-il, dans notre nouvelle législation, une institution bien sage ; c'est celle qui assujettit tous les plaideurs à faire précéder leur demande d'une tentative de conciliation ; mais pour qu'elle produisît le bien qu'on en attendoit, il auroit fallu que ce premier tribunal fût composé d'hommes intègres, impartiaux, capables d'éclairer les plaideurs sur leurs véritables intérêts, et qui, doués de cet ascendant que donne une bonne renommée, les eussent disposés à la justice et même à l'indulgence pour le malheur. S'il en est autrement, la voie de conciliation n'est qu'une vaine formalité, onéreuse aux parties, puisqu'elle ne fait qu'ajouter aux frais et retarder la décision des tribunaux.

» Si j'en crois les plaideurs, ils obtiennent une justice plus prompte qu'autrefois ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit gratuite. Plus les défenseurs ont perdu de leur ancienne considération, plus ils ont élevé le prix de leurs secours. Ce qu'ils appellent l'honoraire, s'est accru des pertes de l'honneur.

» Une nouvelle classe d'agens de la justice, commence, sous un autre titre, par pomper le plaideur, et le livre exténué, à la cupidité des greffes. C'est ainsi que les promesses les plus séduisantes se changent en illusions, et que toujours le malheur accable, sous de nouvelles formes, la crédule humanité. (*)

« Seroit-ce trop abuser de votre obligeant savoir, répliquai-je, que de vous prier de nous initier dans les mystères de la procédure criminelle, et de nous apprendre si la liberté, l'honneur, et la vie des hommes, ont une plus forte garantie que dans l'ancien ordre de choses ? Je vais, reprit-il, vous parler avec la franchise que méritent des amis de la vérité. On a tout attendu, tout espéré

(*) Cette censure trop austère ne doit pas s'appliquer à des avocats dont la contagion des mœurs nouvelles n'a point altéré la délicatesse, et qui ont entretenu, jusqu'à nos jours, ce feu pur et sacré, transmis à leur honneur, par des gardiens qui n'existent plus.

de l'esprit d'égalité, et il en est résulté plus d'inconvéniens que d'avantages : en s'obstinant à ne plus faire de distinction, on a tout confondu, tout obscurci. Le propriétaire, qui offroit un gage de sa soumission aux lois et de sa droiture, a été rabaissé au même dégré que le journalier à peine domicilié ; la liberté de l'un n'a pas été plus respectée que celle de l'autre ; une dénonciation légère, inconséquente, les a également exposés à l'emprisonnement et aux mêmes peines. On a remplacé ces décrets si bien gradués dans notre ancienne ordonnance criminelle, sur la nature des délits, sur la gravité des preuves et l'existence des accusés, par des mandats d'arrêt, ou, ce qui est pire encore, de dépôt, qui transforment tout-à-coup en captif le citoyen le plus respectable. Il n'est point de père de famille, que le plus léger indice, qu'une défense légitime, qu'une provocation brutale, qu'une calomnie évidente, n'exposent à être arraché de ses foyers, pour être jeté dans l'horreur d'une prison, où il demeure, sous l'empire d'un guichetier, jusqu'à ce qu'il plaise d'admettre sa caution et de le rendre à la liberté. Voilà d'abord la réponse que je devois vous faire sur votre première question. A l'égard de l'honneur, il faut l'avouer, il est aujourd'hui compté pour si peu de chose, qu'il est bien difficile de le flétrir. L'opinion des hommes estimables

étoit autrefois un tribunal auguste, dont tous les citoyens redoutoient la censure : celui qui l'avoit encourue, n'osoit plus s'exposer au grand jour; il évitoit tous les regards; les promenades publiques, les spectacles, les assemblées, sembloient lui être interdits. L'œil baissé, il paroissoit plutôt fuir que marcher dans les rues; plus il avoit eu de fortune et de relations, plus l'obscurité et la solitude lui devenoient nécessaires. Calme et déhonté, l'homme pervers n'a plus rien à craindre de ce grand juge qui dominoit la société entière; partout il retrouve ses égaux; son opulence le met à l'abri de tous les reproches, et semble justifier ses larcins. Il ose dédaigner l'honorable indigence, et passe avec orgueil devant la médiocrité. C'est sur-tout dans la capitale que se fait remarquer cette fâcheuse impunité; aussi tout individu proscrit par l'opinion publique, vient-il y chercher un asyle contre les murmures et le mépris de ses concitoyens. Cette grande cité, si vaine de son immense population, finira par être un abîme fangeux où se verseront tous les vices, tous les crimes, toutes les dissolutions, toutes les flétrissures des départemens les plus éloignés. Quelle que soit la surveillance de sa police, la débauche, la filouterie, y exerceront toujours leurs ravages. Peut-être trouvera-t-on un jour le moyen d'arrêter ces filtrations impures, en assujettissant tous

les individus qui viennent s'y fixer, à offrir une garantie de leur existence.

« Vous m'avez demandé si l'innocence étoit plus à l'abri de ces erreurs, de ces injustices qui l'ont mise quelquefois en péril sous notre ancienne législation. Je déclare que, malgré mon éloignement pour toutes les novations brusques, la création du jury parmi nous, m'avoit paru un des plus beaux fruits de la révolution. L'habitude de condamner rend nécessairement les hommes impitoyables, et les dispose à voir le crime où il n'existe pas. La calomnie se trouble et chancelle en présence de l'accusé et de son défenseur. La publicité de l'audience, la lutte qui s'établit entre les témoins et l'homme que la justice protège, lors même qu'elle doit le frapper de son glaive, la liberté qu'il a de tout dire pour repousser son accusateur, sa vie entière dont il peut offrir l'image, l'intérêt qu'il doit inspirer à des jurés qui ont dans leur cœur plus le désir d'absoudre que celui de condamner; toutes ces circonstances réunies devroient rassurer l'innocent et déconcerter le coupable. Mais après avoir rendu hommage à cette base respectable de notre procédure criminelle, il me sera permis d'en remarquer les défectuosités, qui proviennent toujours de cette malheureuse égalité qu'on a voulu admettre dans nos nouvelles institutions. Toutes les classes de citoyens ne peuvent

pas être appelées aux augustes fonctions de jurés. Pour décider s'il y a lieu de mettre un homme en accusation, il faut être en état d'apprécier une dénonciation, de distinguer de légères présomptions d'avec de fortes probabilités, de comparer des dépositions écrites, d'en démêler la vérité en les rapprochant des réponses de l'accusé. L'opinion de ce premier jury est d'une si grande importance pour le captif qui va être mis en liberté, ou passer sous l'appareil effrayant d'une procédure criminelle; elle est même d'un si grand intérêt pour la république, qui sera forcée de convoquer des jurés de jugement, d'appeler à grands frais des témoins, qu'on ne peut pas trop environner ce premier tribunal de lumières, de sagesse et d'humanité. Pour arriver à ce point salutaire, je voudrois qu'au lieu d'appeler au jury d'accusation, des cultivateurs qui se déplacent à regret de leur commune et n'obéissent qu'à la crainte d'une condamnation sévère, on n'y admît successivement que des citoyens qu'une bonne renommée et des preuves d'intelligence et de probité auroient fait inscrire sur une liste honorable, et de ces différentes listes ainsi formées, dans chaque ville où siège un tribunal civil, se tireroient les jurés qui devroient composer le jury de jugement. Alors l'accusé auroit pour arbitres de sa destinée, les hommes les plus éclairés et les plus recommandables de son département.

» Peut-être faudroit-il encore créer, en faveur de l'indigence, deux défenseurs publics qui auroient pour principal honoraire l'estime des tribunaux, la perspective d'y occuper une place, et enfin une rétribution assignée sur les fonds de chaque département. Mais je m'apperçois que j'en ai dit assez sur un sujet trop grave et trop important pour être développé dans une conversation particulière. Il ne peut y avoir rien de parfait dans toutes nos institutions : quels que soient nos efforts, nous n'élèverons jamais une barrière insurmontable à l'injustice. Ce sera toujours un grand malheur d'être accusé, et si l'innocence est aujourd'hui plus assurée d'échapper au danger d'être condamnée, la gêne, les anxiétés, les humiliations, qui précèdent son jugement, seront longtemps les mêmes. »

ONZIEME ENTRETIEN.

C'étoit beaucoup d'avoir arraché un homme bon et sensible à ce profond sentiment de mélancolie qui absorboit sa pensée, qui aliénoit sa raison ; mais je m'appercevois de jour en jour que son imagination n'avoit fait que changer d'objet, et que son cœur étoit maîtrisé par une passion dominante. Plus d'une fois je l'avois surpris contemplant ce portrait, qu'un attachement indiscret

avoit substitué à celui qui avoit trop long-temps nourri sa douleur ; mais il ne dépendoit pas de moi d'accélérer le retour d'une femme qui luttoit avec orgueil contre le sentiment qu'il lui avoit inspiré. Sa sœur qui avoit approuvé mes intentions et secondé mes désirs, commençoit à craindre une résistance obstinée. Elle m'avoit communiqué plusieurs lettres qui contrarioient mes premières espérances. Je conçus le projet de mettre le cœur de mon ami à de nouvelles épreuves, et de l'entraîner dans un monde où sa sensibilité pourroit recevoir de nouvelles atteintes. Une femme, très-célèbre par les saillies de son esprit, par des compositions fines et agréables, dans lesquelles elle sembloit faire revivre les peintures naïves de Madame Deshoulières, m'avoit engagé plusieurs fois à venir me mêler aux séances littéraires qui se tenoient chez elle. Pour leur donner plus d'attrait, elle avoit l'attention d'y appeler des femmes aimables et des littérateurs investis de quelque renommée. Les louanges, sorties de bouches charmantes, encourageoient l'esprit, et lui donnoient plus d'activité. Aussi ce fut là qu'on entendit, pour la première fois, un joli poëme qui avoit pour principal objet de mériter la reconnoissance de celles dont on relevoit les vertus et les talens, en vers harmonieux. Mon ami se fit quelque violence pour me suivre dans un cercle où il n'espéroit pas ren-

contrer la seule personne qui pouvoit l'y attirer; mais, je l'ai déjà dit, il avoit un goût décidé pour les beaux arts, et c'étoit à eux qu'il devoit l'existence qui lui restoit encore.

Accueilli comme moi par une politesse aimable, il entendit avec quelque plaisir les ouvrages divers qu'une feinte modestie paroissoit soumettre à notre jugement. Les réflexions qui échappèrent à des femmes exagérées dans leurs éloges, attirèrent son attention. « Ce sexe, me dit-il, d'une voix basse, loue sans mesure, parce qu'il veut être aimé de même. Connoissez-vous quelqu'un, lui répondis-je, qui sache calculer ses affections, et leur donner toujours pour règle, la vérité et la raison? »

Je ne m'étois attendu qu'à une séance littéraire; mais la maîtresse de la maison, semblable à une magicienne, convertit tout-à-coup en une salle de danse, le lieu qui nous rassembloit : des instrumens se firent entendre, et provoquèrent une jeunesse toujours ardente pour le plaisir. La foule des auditeurs s'écoula dans un salon bien illuminé, et nous vîmes bientôt diverses danses se former, et nous offrir l'image de l'enjouement et de la légèreté. Mon ami, dont les réflexions avoient toujours la teinte mélancolique de ses anciens souvenirs, me dit : « Par quel hasard tous ces gens là ont-ils échappé aux malheurs de la révolution? Car il faut croire, pour leur honneur, que pas un d'eux n'a un père, un

frère, un ami, qui ait été victime du malheur général; que, semblables à cette famille prédestinée à recréer le genre-humain, ils ont été préservés du courroux du ciel ». Un homme, assis à nos côtés, ayant entendu la question qui m'étoit adressée, crut pouvoir y répondre : « J'ai eu, dit-il, longtemps la même pensée que Monsieur, en voyant tous les jours des personnes, qui ont pris naissance dans une classe si long-temps persécutée, s'abandonner à tous les transports d'une joie immodérée; mais j'ai depuis senti, que le caractère national repousse toute douleur prolongée, et que le Français, lorsque le chagrin ne le tue pas subitement, triomphe de toutes les peines, et se joue de l'infortune. Mais au surplus, ce qu'il doit à son irréflexion, il le tiendroit de la raison, s'il approfondissoit les causes et les résultats de sa destinée ».

Cette pensée, toute obscure qu'elle nous parût d'abord, nous fit naître le désir de connoître plus particulièrement son auteur. Je jugeai à son air grave, à sa mise, à son ton sententieux, que nous pouvions retirer quelque fruit de sa conversation, et je lui dis : « Votre réflexion annonce des connoissances particulières, que vous pourriez communiquer sans indiscrétion, à deux hommes qui attachent le plus grand prix à la vérité. Ce n'est pas ici trop le lieu, me répondit-il, qui convient à un entretien politique; mais, je vous l'avoue, quoique je ne sois point

point l'ennemi des jeux et des plaisirs, rien au monde ne m'intéresse moins que le spectacle de la danse, et si vous consentez à passer dans cette autre pièce, je vous développerai l'idée qui m'est échappée, en entendant les réflexions douloureuses de votre ami ». Satisfaits de cette proposition, nous nous empressâmes de le suivre : nous nous plaçâmes à ses côtés, et il reprit ainsi son discours : « J'ai assez observé les hommes pour distinguer, au premier coup-d'œil, ceux auxquels je puis parler avec franchise. Je ne vous dissimulerai donc point que j'ai été, dans son origine, un des principaux coopérateurs de la révolution. Egaré comme tant d'autres, par les principes de la liberté publique, je voyois avec indignation le triomphe d'un pouvoir absolu, sur les titres de la multitude. Le mépris qu'affectoit une insolente vanité pour les vertus paisibles et le savoir modeste, me faisoit contempler avec transport une époque où chaque individu alloit être remis à sa place, et ne pourroit plus briller que de son mérite personnel. Peut-être entroit-il quelque sentiment d'orgueil dans cette espérance. Hélas ! ce sentiment s'est depuis bien effacé. Les opinions que j'avois exposées m'avoient concilié assez de suffrages pour être porté à cette grande assemblée, sur laquelle les yeux de la France et de l'Europe se sont long-temps arrêtés. J'y figurois comme un membre de la noblesse ; mais je ne tardai pas à devenir l'un des orateurs de la cause popu-

laire. Quelques applaudissemens me séduisirent, et m'entraînèrent bientôt au-delà du terme où je voulois m'arrêter. Ce que j'avois accordé généreusement fut compté pour rien : on exigeoit de jour en jour davantage, et il fallut laisser tout ravir, sans même avoir le mérite de la libéralité, et sans aucun droit à la reconnoissance. Il ne nous restoit plus rien, et on vouloit encore que nous fussions généreux! Réduits à l'impossibilité de faire de nouveaux sacrifices, on voulut faire de nous des victimes. Il falloit donc fuir ou mourir; mais où aller porter ses regrets et sa confusion? Il n'étoit plus pour moi qu'une terre habitable; c'étoit celle où je m'étois nourri des idées qui m'avoient fait illusion. Je m'embarquai pour les Etats-Unis de l'Amérique. J'avois quelques titres à la reconnoissance de leurs habitans, puisque j'avois défendu leur liberté, et repoussé leurs oppresseurs. J'y fus d'abord accueilli avec distinction, par un chef illustre qui achevoit modestement sa glorieuse carrière. Je ne tardai pas cependant à m'apercevoir que l'infortune avoit réfroidi les affections, et que je ne devois compter que sur les fruits de mon industrie. Je rassemblai tous mes moyens pour devenir propriétaire de quelques terrains incultes, sur lesquels j'élevai une habitation, et je me livrai tout entier à la destinée qui m'avoit transformé en cultivateur. Je reconnus alors que l'homme n'étoit vraiment libre et indépendant que lorsqu'il n'a pour

devoir que le travail; pour maître que celui qui fait mûrir les moissons; pour serviteurs que ceux qui accroissent sa richesse; pour animaux que ceux qui fécondent ses terres; pour luxe que ses vergers. Ce fut à l'aide de cette pensée et de mes occupations journalières, que j'échappai aux chagrins dévorants et aux remords qui étoient près de m'assaillir. Plusieurs années se sont ainsi écoulées, sans que je fusse tenté de revenir dans une patrie ensanglantée par les crimes, et qui se couvroit d'un voile d'ignorance, que la barbarie étendoit de jour en jour sur la plus belle contrée. L'apparition successive de mes anciens émules que la terreur avoit poussés dans la région que j'habitois; l'état déplorable dans lequel je les voyois plongés; l'asyle qu'ils me demandoient; les récits qu'ils me faisoient, me pénétroient d'horreur pour cette terre maudite que j'avois abandonnée. Je n'avois ni le désir ni l'espérance de la revoir, lorsque j'appris que son aspect avoit changé, et que la sécurité avoit remplacé l'effroi et la douleur; que ma patrie, qui étoit devenue une marâtre pour ses enfants les plus fidèles, rappeloit dans son sein ceux qui s'en étoient éloignés. Je n'ai pas pu résister alors, à cet attrait qui a tant de pouvoir sur toutes les âmes généreuses. Après avoir participé à la honte du nom françois, j'ai aussi voulu prendre ma part dans la gloire dont il se couvroit. Je me suis hâté d'affermer mes nouvelles propriétés, qui me dédom-

magent de celles que j'ai perdues. Je me crois ramené dans ce moment, sur un vaste théâtre qui m'étoit bien connu; mais si le lieu de la scène est le même, les décorations sont changées, et les nouveaux acteurs remplissent trop bien leurs rôles pour ne pas obtenir de justes applaudissemens.

« Je dois être moins étonné que tout autre de cette métamorphose, parce que j'ai été malheureusement initié dans les projets médités par l'ambition et la vengeance. J'en ai souvent frémi; mais je ne pouvois ni les divulguer ni les arrêter. J'ai su d'abord que, sans renverser le trône, on vouloit en faire descendre celui que sa naissance y avoit placé, et lui substituer un rejetton de sa famille. J'avois été plus d'une fois témoin de l'impatience et du dépit de ceux qui vouloient opérer ce dangereux changement. Je me rappèle encore que l'un d'eux, en voyant l'hésitation lâche d'un grand coupable, s'écria, dans son langage licencieux et virulent : *C'est une catin, grosse de tous les crimes, qui n'a pas la force d'accoucher.* Je me souviens que, sur l'observation que je fis à cet orateur véhément, qu'il étoit trop dangereux de vouloir changer de dynastie, il me répondit du ton le plus assuré : *Qui vous parle de changement de dynastie? Mais qu'importe à la France d'être gouvernée par un Louis ou par un Philippe?* Le malheureux! Il a vu, avant que la mort eût condamné sa

bouche éloquente à un éternel silence, combien il étoit périlleux de vouloir déranger la clef d'une voûte que le temps avoit consolidée, et qu'on s'exposoit, par cette imprudence, à voir crouler l'édifice qui nous servoit d'asyle. Déjà il étoit bien désabusé, lorsqu'il disoit, en parlant de ses complices subalternes qui animoient les fureurs populaires, et brisoient toutes les autorités : *Les insensés ! Ils ne savent ce qu'ils font : ce sont des enfans qui jouent avec des allumettes sur des barils de poudre.* En vain il réunit ses derniers efforts pour arrêter le torrent qui alloit tout dévaster : les conseils qu'il donna dans le secret, pour rendre à l'autorité royale toute son énergie, ne furent point suivis, ou échouèrent par la maladresse de ceux qui voulurent les exécuter. Il n'étoit plus, lorsque les fautes les plus grossières se commirent, et la puissance souveraine qui commençoit à s'appuyer sur lui, fut encore entraînée par sa chûte.

» Je n'ai pas besoin de vous rappeler tous les désastres qui se sont succédé si rapidement : peut-être en avez-vous été les témoins et les victimes innocentes; mais qu'il y a encore loin de ce malheur à celui d'en éprouver les remords ! Cependant celui-là seroit un insensé qui se condamneroit à gémir sans cesse sur les désastres qu'un orage imprévu auroit produits, et qui se refuseroit au

plaisir de voir la main de la justice, réparer successivement les désordres du crime et de l'anarchie. J'imagine voir se réaliser cette grande image du Dieu des mers : frappé du bruit d'une tempête effroyable, il soulève sa tête auguste du sein de l'océan, et touché du péril imminent que court la flotte des Troyens, il fait rentrer les vents déchaînés dans leur antre ; commande aux flots de se calmer ; aux ténèbres de se dissiper ; fait reparoître le jour, et ramène la sécurité et la joie dans toutes les âmes. Ne vous étonnez donc pas que, d'après cette disposition de mon esprit, je ne partage pas le sentiment que vous avez éprouvé à la vue de cette gaieté universelle dont nous étions les témoins. La vie de l'homme seroit trop abrégée par la douleur, si son existence n'étoit bientôt rafraîchie par l'oubli de ses peines, et le charme de l'espérance. »

Ces pensées me plaisoient parce qu'elles étoient justes et propres à raffermir le cœur de mon ami : aussi me paroissoit-il les recueillir avec intérêt. « J'ai plus besoin, reprit notre orateur, de distractions que tout autre, pour échapper à mes affligeans souvenirs, et voilà la raison pour laquelle je saisis toutes les occasions de me réconcilier avec les jeux. Je me complais à voir les Français heureux, par la raison que je suis un de ceux qui les ont exposés aux malheurs dont ils ont ressenti si long-

temps les atteintes. » A peine avoit-il achevé ces mots, que nous entendîmes s'approcher de nous plusieurs dames qui, se disposant à quitter l'assemblée, venoient reprendre les vêtemens destinés à voiler ces charmes dont une mode homicide ne fait plus un mystère. Cette apparition subite nous déconcerta un peu, et nous attira une aimable censure.

Nous partîmes avec le regret de n'avoir pas pu prolonger davantage un entretien qui nous avoit paru préférable à la folie d'un bal.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

Toutes les distractions que je m'efforçois de donner à mon ami, étoient bien foibles pour arrêter le cours de ses nouvelles pensées : je voyois croître de jour en jour sa mélancolie et ses sollicitudes ; les espérances que je lui avois données d'un retour trop désiré sembloient s'évanouir. Je pris le parti d'aborder son cœur avec franchise. « Ne vous affligez pas, lui dis-je, de ce que je vais vous communiquer. Ce qui doit véritablement contrister un homme qui aime, c'est la mort ou l'indifférence de l'objet qu'il chérit. La femme qui domine vos pensées et vers laquelle tendent tous vos vœux, existe et vous aime. Que faudroit-il de plus pour votre bonheur, si votre âme pouvoit s'élever au plus sublime des sentimens?

Mais vous n'êtes pas plus un ange que celle que vous adorez, quoique, dans votre délire, vous vous plaisiez peut-être à la considérer sous cette brillante image. Qu'allez-vous m'apprendre, s'écria-t-il à ces mots? Faut-il renoncer pour jamais au bonheur de la voir, de la posséder? Non, non, lui répondis-je, il faut tout espérer; mais savoir attendre. Vous avez des scrupules à vaincre; un noble orgueil à combattre; des idées chimériques à dissiper: nous triompherons de tout cela avec du calme et de la prudence; mais, pour diriger nos attaques avec sagesse, et en assurer le succès, il faut connoître tous les retranchemens de ce cœur que nous voulons conquérir, et nous l'amenerons à une honorable capitulation. Je ne vous ai pas laissé ignorer jusqu'à présent qu'une sœur bonne, compatissante, étoit dans nos intérêts, et qu'il ne tiendroit pas à elle que vous ne fussiez aussi heureux que vous le désirez. Elle a bien voulu me communiquer les lettres de cette aimable fugitive, qui a cru échapper à sa destinée en s'éloignant de vous. Je vais vous les lire ces lettres que nous ne devrions pas connoître, si celle qui les a reçues ne nourrissoit pas l'espérance de votre félicité. Je déroulai alors le cahier de lettres que je lui avois apporté. Voici dans quels termes étoit conçue la première.

« Qu'avez-vous fait, ma sœur, et quelle a été » votre imprudence? Il n'y a donc personne au

» monde à qui l'on puisse confier les secrets de
» son cœur ? Vous que je regardois comme un
» autre moi-même, vous m'avez trahie ! Vous avez
» laissé soupçonner que je pouvois aimer un homme !
» Eh ! vous l'ai-je jamais dit que je l'aimois ? L'in-
» térêt qu'on prend à un être souffrant et sensible,
» est-il donc toujours de l'amour ? Faut-il fermer
» son âme à toute compassion, pour n'être point
» accusée de ce sentiment qui nous ravale et nous
» asservit à l'empire d'un homme ? Ah ! ma sœur,
» quel mal vous m'avez fait ! Que de bonheur vous
» m'avez ravi tout-à-la-fois ! Je ne le verrai plus ;
» non, je ne dois plus le voir. Je ne voulois, je ne
» croyois point l'aimer : vous deviez m'entretenir
» dans cette heureuse sécurité ; elle faisoit toute ma
» force, et au lieu de la soutenir, vous l'avez dé-
» truite. Il étoit si respectueux et, j'ose dire, si
» timide lorsqu'il m'approchoit ! Si ses yeux me
» parloient, sa bouche restoit muette. Qu'avois-je
» à craindre de lui ? Il auroit fallu que j'eusse été
» au-devant du déshonneur pour devenir crimi-
» nelle. Hélas ! j'étois si paisible ; nos jours s'écou-
» loient dans un calme si parfait ! Pourquoi la vue
» de cet étranger a-t-elle porté le trouble au sein de
» l'amitié ? Vous le savez, je vous l'ai répété tant
» de fois, les hommes n'étoient à mes yeux que
» des êtres vains et superbes, qui prétendent usur-
» per sur nous un empire injuste, et j'étois bien

» déterminée à ne jamais m'y soumettre. J'étois
» encore plus affermie dans cette résolution, depuis
» qu'une force irrésistible avoit abaissé leur orgueil,
» et brisé ces titres glorieux auxquels leur vanité
» vouloit bien nous associer. Cette puissance exter-
» minatrice de toutes les grandeurs, de toutes les
» distinctions, m'avoit aussi rejettée dans la foule
» du vulgaire; mais en m'enlevant le signe appa-
» rent de ma noblesse, elle n'avoit pas porté d'at-
» teinte à la hauteur de mes sentimens, et celle
» qui s'étoit, pour ainsi dire, séparée des hommes
» par son choix, prétendoit bien rester à la même
» distance de leur domination. Quelle seroit donc
» ma honte et ma foiblesse, si une simple émo-
» tion triomphoit de mes résolutions, de ma liberté
» et de mon indépendance!

» Le ciel a permis que mes liens sacrés fussent
» rompus, et je ne rougirois pas d'en contracter de
» profanes! Je n'ai pas eu la puérile vanité de
» me croire l'épouse d'un Dieu: je ne lui ferai pas
» l'offense de devenir celle d'un homme. Mais
» quelle idée viens-je de combattre? M'a-t-il fait
» seulement entrevoir ce désir que je repousse? Il
» lui est étranger: c'est son ami seul qui l'a conçu.
» Qu'avoit-il besoin de me faire intervenir dans
» ses projets? Ne pouvoit-il achever la guérison
» d'une âme ulcérée, sans blesser la mienne? Pour-
» quoi est-il venu placer sous nos yeux, l'image

» d'un touchant délire, d'une affection vénérable?
» N'avions-nous pas aussi des peines à effacer; des
» sacrifices à oublier? Si j'avois pu prévoir que je
» dusse être si sensible à de nobles regrets, je ne
» me serois pas exposée au danger d'en partager
» l'effet contagieux. Je ne sais ce que je vous écris
» dans ce moment. N'allez pas, dans votre imagi-
» nation légère, supposer que ma maladie soit
» feinte; que ce désir d'aller au loin prendre les
» eaux, ne soit qu'un prétexte mal-adroit : ma tête
» est véritablement douloureuse; ma poitrine est
» oppressée; le dégoût et la langueur ont succédé
» à l'appétit et aux mouvemens vifs qui m'agi-
» toient. Je n'ai pas voulu offenser l'amitié par la
» triste image de l'ennui : me ferez-vous un crime
» de cette délicatesse ? Je me trouve portée mal-
» gré moi dans le séjour de la dissipation et des
» jeux. Les étrangers arrivent en foule ici; on ne
» parle que de bals, que de concerts. Ce n'est
» qu'avec peine et à grands frais que j'ai pu trou-
» ver un logement un peu commode pour moi
» et la femme qui m'accompagne. On prétend
» que ce séjour avoit encore plus d'éclat sous la
» domination du Prince, qui ne se faisoit pas
» de scrupule, malgré son caractère auguste, de
» mettre à contribution l'avidité des joueurs, et
» de s'enrichir de leurs dépouilles. Quant à moi,
» je suis bien déterminée à ne pas me confondre

» dans ce monde nouveau, qu'une seule saison
» de l'année semble créer et animer. On y entre-
» voit à peine quelques convalescens qui, pour
» la plupart, auroient plus besoin de se plonger
» dans le fleuve de l'oubli que de boire des eaux
» minérales. »

« Je ne pense pas, dis-je à mon ami, que cette première lettre jette le désespoir dans votre âme. Mais elle ne me donne pas, répondit-il, de grandes espérances. Qui sait si ce cœur qui se montre encore plus fier que sensible, ne s'affermira pas, par l'absence, dans une résolution effrayante pour moi ? Je lui devois tant de reconnoissance du sentiment que je lui avois inspiré ! Elle avoit su si bien me réconcilier avec l'existence et la société ! Pourquoi m'en a-t-elle ravi tout-à-coup le charme, en me dérobant sa présence ? Est-ce par pitié pour moi qu'elle s'est éloignée ? Ah ! combien elle s'est trompée, si elle a cru arrêter les progrès d'une passion naissante, en ne s'offrant plus à mes regards ! Mais non ; ce n'est pas là son motif : elle déclare qu'elle est souffrante ; que sa santé avoit besoin du remède qu'elle a été chercher si loin. J'ai assez de force pour supporter les maux qui ne menacent que moi ; mais les siens ! ils m'accableroient de leur poids. Je vois, répliquai-je, qu'il faut vous lire une autre lettre, pour dissiper des idées si sombres et si

fausses. » Je repris aussi-tôt la lettre suivante.

« Non, méchante sœur, je ne vous le par-
» donnerai jamais. Comment avez-vous pu prendre
» sur vous de disposer, en faveur d'un étranger, de
» mon portrait ? Eh ! que lui importe ma figure ?
» Quel droit a-t-il sur ma triste image ? S'il croyoit
» à présent avoir ma ressemblance, il seroit bien
» dans l'erreur. L'air de ce pays-ci ne m'est pas
» bon ; ces eaux, loin de m'être salutaires, sont
» nuisibles à ma santé. La dissipation qu'on vient
» y chercher est nulle pour moi, puisque je n'y
» vois rien de ce qui peut me plaire. Les bals
» n'ont aucun attrait pour une chanoinesse qui
» doit s'interdire le plaisir de la danse. La vue
» des joueurs ne m'inspire que de l'horreur et de
» la pitié. La musique que j'y entends n'est pas
» celle qui m'a fait éprouver des émotions si
» douces. J'ai beau aller, courir, je ne rencontre
» point les êtres que je voudrois voir. Les hommes
» me paroissent si satisfaits d'eux-mêmes, et d'une
» présomption si offensante, que je rejette leurs
» hommages insolents avec trop de hauteur. Lors-
» que je ne veux leur laisser voir que mon indif-
» férence, je crains de leur montrer du dédain.
» N'abuserez-vous pas encore de ma confiance,
» lorsque je vous dirai qu'ils sont loin, par leurs
» manières et par leur langage, de celui qui m'inté-
» ressoit ? Son silence valoit mieux que toutes

» leurs ridicules adulations. Ses gestes étoient si
» nobles ; sa contenance si décente ! Ses expres-
» sions étoient si mesurées ; sa gaîté si délicate !
» Mais toutes ses grâces ne s'étoient point dé-
» formées, dans un monde dont il s'est tenu si
» long-temps séparé : il a heureusement échappé à
» la contagion de l'exemple, et il est à mes yeux
» celui qu'une femme qui se complaît dans l'hon-
» neur et la vertu, peut aimer. N'allez pas encore
» commettre une erreur, et prendre de la justice
» pour de l'amour. Vous m'apprenez qu'il est parti
» pour sa terre ; que plus heureux que tant d'autres,
» il a recouvré presque toute sa fortune. J'en suis
» satisfaite pour lui, s'il attache tant d'importance
» à la richesse. Plus la sienne sera considérable,
» moins il aura de prix à mes yeux. Depuis quelques
» années, les riches m'ont dégoûtée des richesses.
» L'emploi qu'ils en font, la grossière vanité qu'ils
» en tirent, ressemblent si peu à la générosité qui
» caractérisoit l'opulence de ceux que j'ai connus !

» Je ne sais pas si c'est à la lecture ou à ma
» pauvre imagination que je dois tous les rêves que
» je fais ; mais je ne vois plus de bonheur que
» dans la solitude et la vie champêtre : la société ne
» me paroît plus qu'un mélange informe de per-
» sonnages ridicules ou vicieux ; je ne découvre plus
» que des grands sans grandeur, de petits ambi-
» tieux sans prévoyance, des intrigants qui aspirent

» à tout, sans titres et sans moyens. Je ne par-
» lerai pas des femmes; si nous ne pouvons pas
» les excuser, rougissons en silence de leurs tra-
» vers. Combien elles ont fait de tort à celles qui
» ne leur ressemblent pas! Elles leur ont enlevé
» le respect, les égards qu'on avoit pour elles. S'il
» faut renoncer à être honorée, il vaut mieux cesser
» d'être. A force de nous comparer à des fleurs,
» les hommes se sont habitués à ne plus nous con-
» sidérer que comme des roses répandues dans un
» parterre, que toute main peut cueillir. Nous au-
» rons beau murmurer et nous plaindre de ces ou-
» trages faits à notre sexe, nous ne le replacerons
» jamais à ce point d'élévation d'où nous l'avons vu
» descendre. Eh bien! qu'il demeure humilié, avili,
» puisqu'il n'a pas honte de sa dégradation, et sé-
» parons-nous-en avec l'honneur et l'innocence ».
A ces mots, mon ami s'écria, en m'interrompant avec la plus vive émotion : « Quelle femme incomparable! C'est celle-là seule que je posséderai, et jamais d'autre. Voilà, lui répondis-je, l'espoir qui renaît en vous, et je craindrois de le dissiper si je vous lisois une autre lettre ». Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que l'inquiétude succéda à la sérénité. Il insista d'une manière si pressante, pour que je m'expliquasse plus clairement, que je consentis à lui communiquer une troisième lettre, quoiqu'elle pût lui donner quelques allarmes.

« Je pourrois bien, ma chère sœur, disposer de » moi, si je m'appartenois toute entière; mais ne » suis-je pas aussi à vous? L'amitié ne vous a-t-elle » pas donné des droits sur mon être? Dites-le moi » avec franchise, consentez-vous à ce que je vous » abandonne pour jamais? J'ai déjà presque fait ce » grand sacrifice: on a une promesse, peut-être » surprise à ma foiblesse; mais j'y ai mis pour con- » dition, qu'elle seroit ratifiée par vous, qui avez » un esprit fort, trop fort peut-être, puisque vous » abusez de l'ascendant qu'il a sur le mien. Voici, » ma chère amie, l'explication de cette énigme.

» L'abbesse d'un célèbre chapitre est venue, » d'après l'avis de ses médecins, à nos eaux. Peu » de jours après son arrivée, elle a su que, près » de la maison qu'elle habite, logeoit une chanoi- » nesse qui vivoit très-retirée, et s'étoit abstenue » de faire aucune visite. Ce goût pour la retraite et » la solitude, l'a fait passer par-dessus la dignité » de son titre, et elle s'est fait annoncer chez moi, » en me disant avec politesse, qu'étant venue la » dernière, c'étoit à elle à me rendre la première » visite. Après les questions d'usage, sur l'état de » ma santé, elle m'a demandé si la cause de la » langueur et de la tristesse dont je paroissois affec- » tée, ne provenoit pas de la destruction de mon » chapitre. Je ne lui ai pas dissimulé que je m'étois » vue avec peine forcée de renoncer à un état que

» j'avois

» j'avois embrassé, plus encore par goût que par
» raison. Elle a conclu, vraisemblablement de cet
» aveu, qu'elle ne pourroit rien faire de plus
» avantageux pour moi, que de me procurer l'hon-
» neur d'être reçue dans le chapitre qui étoit sous
» sa domination. Je sais, m'a-t-elle dit, combien on
» étoit rigide sur l'admission de vos compagnes :
» les titres qu'elles devoient produire prouvoient
» une origine aussi ancienne que pure, et je ne
» doute pas que les vôtres ne paroissent suffisans pour
» vous associer à nous. Je me charge d'aplanir tous
» les autres obstacles, si vous me donnez votre
» aveu. Il étoit difficile de ne pas paroître sensible
» à une pareille offre ; aussi m'en suis-je montrée
» reconnoissante et honorée. Cette vénérable ab-
» besse s'est retirée, bien persuadée que j'attachois
» le plus grand prix à sa bienveillance. Le jour
» suivant j'ai été lui rendre sa visite : quoique
» j'affectasse de lui parler de choses bien étrangères
» à ses offres, elle a toujours ramené le sujet de sa
» conversation sur ce point délicat, et comme elle
» a autant de force et de solidité dans le jugement
» que de grâces dans l'esprit, elle est parvenue à
» me convaincre que je n'avois pas de parti plus
» honorable à suivre devant Dieu et devant les
» hommes, que de reprendre l'état auquel je m'étois
» consacrée. Ne me sentant pas assez de force
» pour lutter seule contre ses raisons, je vous ai

» appelée à mon secours, et je lui ai dit que je » vous étois unie par des liens si doux et si puis- » sans, que je ne pouvois prendre un engagement » irrévocable sans votre adhésion. J'ai ajouté que, si » j'obtenois votre consentement, je n'hésiterois pas » à profiter de ses généreuses dispositions. Vous » voyez, ma chère amie, que ma destinée est dans » vos mains; que vous pouvez ordonner de mon » sort; que je me soumettrai, avec résignation, à » votre volonté, comme à celle d'une mère ».

« Ah ciel! s'écria mon ami, après m'être flatté de posséder cet ange de sagesse et de pureté, me seroit-il ravi pour jamais? Sa sœur auroit-elle été assez foible, assez cruelle, pour consentir à cet horrible sacrifice? Celle qui est née pour embellir et charmer la société, se seroit-elle éclipsée, en s'enfonçant dans l'obscurité d'un cloître? Ah! je vous en conjure, ne me laissez pas plus long-temps dans cette affreuse incertitude. Avant de connoître, lui répondis-je, la décision suprême de sa sœur, il faut que vous entendiez encore une lettre où se peint cette âme sublime, plus digne de vos respects que de votre amour ».

« J'ignore ce que vous répondrez à ma dernière » lettre, ma bonne et sensible amie; mais plus je » réfléchis sur la proposition qui m'est faite, plus » j'en veux à mon cœur de la combattre. Eh! dites- » moi, que puis-je faire de mieux pour ma félicité,

» que d'entrer dans le port qui m'est ouvert, et qui
» me mettroit pour jamais à l'abri des orages d'un
» monde que je ne dois plus aimer? Puisque toutes
» les contradictions, toutes les craintes et tous les
» malheurs que j'ai éprouvés, n'ont pu éteindre
» ma sensibilité, pourquoi ne la dirigerois-je pas
» toute entière vers cet être sublime, qui seul a
» des droits à nos hommages et à nos adorations?
» Si ma destinée est d'aimer, quel amant plus
» parfait puis-je choisir? Qui me consolera mieux
» dans mes afflictions? Qui sera plus touché de mes
» vœux et de mes prières? Qui aura plus pitié de
» mes foiblesses? S'il a tant fait pour effacer une
» tache originelle, que ne dois-je pas espérer de sa
» bonté, pour les fautes dont l'humanité porte le
» germe? Oui, plus je m'attache à cette pensée,
» plus je sens qu'elle me fortifie : appuyée sur elle,
» il me semble que je défie le sort et tous les coups
» de la fortune; je n'ai plus rien à craindre, ni de
» mon cœur, ni de mes sens; mes idées s'élèvent
» et se purifient; ce que j'ai regretté ne me pa-
» roît plus digne de moi; il n'est pas jusqu'à la vie,
» à laquelle j'attachois quelque prix, qui ne me
» paroisse un lien misérable, puisqu'elle nous fixe
» sur un séjour d'humiliation et de souffrances.
» Quelques années qui me resteroient à passer sur
» la terre, dans les plaisirs du monde, peuvent-
» elles se comparer à cette éternité de bonheur que

» la religion nous promet ? O ma sœur ! s'il dé-
» pendoit de moi de vous entraîner dans cette re-
» traite dont on m'ouvre l'accès, soyez-en bien
» sûre, je n'hésiterois pas à m'y enfoncer. Eh ! qu'im-
» porte au reste des humains que je disparoisse
» pour jamais ? Suis-je assurée que la félicité d'un
» seul d'entr'eux soit attachée à ma présence ? Vous
» me le dites, vous me le répétez ; mais pensez-
» vous que le temps et les distractions ne triomphe-
» ront pas d'une affection qu'une rencontre fortuite
» a fait naître ? Cependant, s'il devoit être malheu-
» reux ; si ses idées mélancoliques alloient encore
» l'environner ; si son esprit devoit toujours être
» aliéné, lorsque son cœur ne sera plus occupé, n'au-
» rois-je pas à me reprocher de n'avoir songé qu'à
» moi ? N'emporterai-je pas dans ma solitude l'idée
» de sa tristesse ? Le ciel ne me fera-t-il pas un crime
» d'avoir laissé dans l'abattement, celui qu'une main
» charitable auroit pu relever ? Ne mérite-t-il même
» à mes yeux que ce sentiment de pitié ? Non, non,
» je crois que j'en impose à mon cœur ; ce n'est pas
» là le sentiment qu'il m'a inspiré. O ma sœur ! ou-
» vrez-moi votre sein, pour que j'y cache et ma
» honte et ma foiblesse. Pourquoi ne s'est-il pas
» offert à mes regards sous les traits du bonheur ?
» Je n'aurois redouté ni les grâces de sa personne ;
» ni la séduction de ses talens ; ni le charme de ses
» expressions. C'est sa douleur et sa respectable

» cause qui m'ont disposée à l'émotion, et m'ont
» livrée sans défense à son amour. Je l'ai voulu fuir,
» et son image m'a suivie. Ne me poursuivra-t-elle
» pas encore jusques dans cet asyle sacré où je
» voudrois me réfugier? Si je dois y être assaillie
» par de profanes souvenirs, pourquoi m'expose-
» rois-je à d'inutiles regrets? Voilà les raisons avec
» lesquelles je pourrois combattre ces offres géné-
» reuses, dont ma foiblesse rougit. Secourez-moi;
» soutenez votre pauvre sœur dans ses bonnes réso-
» lutions, et, puisque j'ai tant de fois juré de résis-
» ter aux attraits d'un sentiment vulgaire, aidez-
» moi à tenir mes sermens ».

Je n'avois pas achevé cette lettre, lorsque je m'apperçus que des larmes s'échappoient des yeux de mon ami; sa poitrine étoit oppressée; ses mains étoient agitées d'un mouvement convulsif: j'en saisis une dans les miennes. « Eh bien! croyez-vous, lui dis-je, n'avoir pas plus à espérer qu'à craindre? Faut-il, pour vous rassurer, vous montrer encore une réponse, qui est moins un ordre qu'un conseil » ? Il parut désirer de la connoître, et j'usai de la liberté que j'avois de la lui communiquer.

« Quelle est donc, ma sœur, cette nouvelle
» maladie qui est venue affliger votre esprit? Pen-
» sez-vous que l'amitié pourra jamais vous pardon-
» ner votre hésitation? Quoi! vous avez pu balancer
» entre les insinuations d'une étrangère, et la pure

» affection d'une sœur, dont vous n'auriez dû jamais
» vous séparer ! Je respecte vos sentimens d'amour
» et de confiance pour le sublime auteur de la na-
» ture ; mais voulez-vous aussi le défigurer et altérer
» sa grandeur, en le transformant en un être jaloux
» de toutes vos affections ? Pensez-vous qu'il ne
» vous ait douée d'une sensibilité exquise, que
» pour en être l'unique objet ? N'a-t-il pas
» voulu, au contraire, que vous la répandissiez
» sur tout ce qui est digne de l'animer ? Gardez-
» vous, ma chère amie, de tomber dans l'erreur
» de ces âmes froidement pieuses, qui prennent
» pour une vertu ce funeste isolement qui les dé-
» tache de toutes les affections humaines. Ces mo-
» nastères, ces cloîtres, et tous ces édifices, que la
» superstition appelle religieux, est-ce la main de
» Dieu qui les a construits ? A-t-il jamais manifesté
» le désir que les enfants des hommes allassent s'y
» ensevelir et s'y éteindre ? Ses premiers comman-
» demens ne sont-ils pas même contraires à cette
» résolution dénaturée ? Ne confondons pas les
» œuvres de l'erreur et de l'orgueil, avec les décrets
» immuables de la Divinité. Unissez-vous ; aimez-
» vous ; secourez-vous : voilà les grands préceptes
» de l'éternelle sagesse.

» S'il est nécessaire qu'il existe encore dans la
» société quelques-uns de ces asyles où l'on vou-
» droit vous ramener, abandonnez-en le séjour à

» la pénitence et au repentir. Que celles d'entre nous
» qui ne peuvent plus se montrer avec honneur
» dans le monde, aillent y cacher leur honte. Que
» celles encore qui ne peuvent plus faire de bien
» à leurs semblables, aillent y ensevelir leur sté-
» rile existence ou leur difformité. Elles ne font
» point de larcin à la société : leur retraite est
» une sagesse. Mais vous, ma chère amie, que
» la nature a comblée de ses dons; qu'elle a ren-
» due si aimable ; pourriez-vous sans crime, en-
» fouir toutes les qualités précieuses que vous avez
» reçues ? Vous voyez que, jusqu'à présent, je
» vous ai à peine parlé de moi. Vous demandez
» mon consentement. Eh ! comment pourrois-je
» consentir à perdre ce que j'ai de plus cher au
» monde ? Non, non, je vous le défends par
» tous les titres que j'ai sur votre cœur; ne pensez
» jamais à vous soustraire à l'empire de mon
» amitié. Je veux que vous me restiez toujours
» soumise. Vous le savez bien, je n'abuserai ja-
» mais de ce pouvoir dont je suis si jalouse. Notre
» mère, en mourant, m'a recommandé avec une
» tendresse si vive, de veiller sur la jeunesse de
» sa chère Henriette, et d'assurer son bonheur !
» Je ne tromperai point ses vœux et son espé-
» rance. Oui, j'assurerai votre bonheur; c'est là
» ma pensée de tous les jours : confiez-vous à
» mon amitié. J'avois lu dans votre cœur et j'y

» avois découvert ce sentiment que vous avez
» voulu long-temps cacher. Soyez en sûre, je ne
» l'aurois pas laissé croître, si l'homme qui l'a
» inspiré n'en eût pas été digne. Eh ! quel nom
» donner à ce sentiment qui vous fait rougir de céder
» à la plus douce des inspirations ? Vous ne préten-
» dez pas, dites-vous, que votre existence soit
» dominée par celle d'un homme ; vous craignez
» d'asservir votre volonté à celle d'un maître. Ah !
» je craindrois plutôt que, dans une union si com-
» patible avec la liberté, lui-même ne vous don-
» nât un esclave ; mais il est si doux d'obéir à
» celui qu'on aime, que je ne vous plaindrois
» pas encore quand votre caractère indépendant
» seroit quelquefois forcé de plier sous une volonté
» tendre et généreuse. Vous parlez de l'avenir !
» Voyez-vous celui qui attend une fille qui s'est
» affranchie de la loi commune à tout son sexe,
» et s'est refusée aux invitations de l'amour, pour
» se maintenir indépendante ? Des soupçons fâ-
» cheux obscurcissent la maturité de son âge : elle
» est trop heureuse si on ne l'accuse que d'avoir
» inspiré ou ressenti des froideurs. Comme elle
» n'a voulu tenir à personne, personne ne tient
» à elle. La mort, en la frappant, la préci-
» pite comme une plante stérile qui ne va plus
» se reproduire. Ce triste sort m'est aussi réservé,
» à moi qui ai rempli le devoir que la nature

» m'avoit imposé. Depuis que j'ai perdu ma fille, » cette créature si touchante, je vous ai regardée » comme mon enfant : je me suis complue dans » l'idée d'adopter ceux qui naîtroient de vous, et d'en » être aimée comme leur mère. Voulez-vous me » ravir l'unique pensée qui m'attache à la vie ? Non, » non, aimable sœur, vous ne contristerez point mon » âme ; vous ne la flétrirez point par un refus injuste ; » vous vous laisserez conduire par la main de l'ami- » tié. Revenez au plus vîte, et songez que nous » comptons les jours qui vont suivre l'ordre qui vous » rappelle. Hésiter encore seroit un crime que mon » cœur ne pourroit plus vous pardonner. »

« Y a-t-il long-temps, me demanda mon ami, que cette lettre est partie ? Je vois, lui répondis-je, que vous voulez aussi compter les jours. Eh bien ! si je ne me suis pas trompé dans le calcul que j'ai fait pour vous, j'espère qu'avant un mois, nous reverrons celle dont je vous ai dévoilé l'âme aussi pure que sensible, et qui sera pour vous une source inépuisable de bonheur. »

TREIZIEME ENTRETIEN.

Il faudroit être dénué de tout sentiment d'humanité pour ne pas éprouver un charme véritable à voir revivre, par ses soins, même un être vulgaire, qui touchoit au moment de s'anéantir dans

l'affliction et le délire ; mais combien il est doux de rendre à l'existence un jeune homme qui porte le germe de toutes les vertus, et qui doit les rendre utiles et florissantes, à mesure qu'il reprend de la vigueur ! voilà le sentiment que j'éprouvois en ramenant à la sécurité l'objet de mes attentions. Plus je l'observois, plus je découvrois en lui des qualités rares et précieuses. Je me complaisois dans toutes les actions bonnes et généreuses que je lui voyois faire. Un jour, comme j'entrois dans sa chambre : « Voilà, me dit-il, une lettre qui m'afflige et m'humilie tout-à-la-fois : elle est d'un homme d'affaires qui m'apprend la mort d'un oncle dont je ne veux pas offenser la mémoire. Il laisse un grand héritage ; mais il est couvert d'une tache si horrible, que je rougirois de le recueillir. Comment le frère de la plus vertueuse des femmes, a-t-il pu se dégrader au point de spéculer sur le malheur et sur le patrimoine du pauvre ? Vous verrez qu'on m'annonce avec emphase que je suis devenu le possesseur d'une magnifique terre, que l'émigration d'un chef de famille a fait passer dans les mains d'un nouvel acquéreur ; que je dois aussi compter au nombre de mes richesses une abbaye, qui fut l'asyle de plusieurs vierges, qu'une impérieuse loi en a bannies. Que ceux qui placent leur bonheur dans l'opulence, se réjouissent, en se voyant tout-à-coup investi de possessions sem-

blables : quant à moi, je n'y attache aucun prix. J'admire, lui répondis-je, ce beau mouvement de votre cœur; mais, mon ami, cet abandon, ce sacrifice que vous voulez faire, quel bien produiront-ils? La vertu sans chaleur et inactive ressemble au vice. Vous aspirez au plus grand bonheur; commencez par vous en rendre digne. C'est un beau spectacle dans la société que celui de la prospérité enveloppant l'homme bienfaisant. Il n'est personne qui puisse voir avec l'œil de l'envie sa félicité : elle paroît à tous une juste récompense de la vertu. Depuis trop long-temps, vous avez rapporté à vous toutes vos affections et tous vos vœux. Maintenant que vous avez reconquis la sagesse et la raison, il faut vivre pour vos semblables. Au lieu donc de rejeter avec un dédain stérile la fortune qui vous est offerte, érigez-vous en juge de ce qui vous appartient, et de ce que l'honneur a le droit de réclamer de vous. Voyons d'abord s'il existe encore des héritiers de ce chef de famille, que le préjugé et l'empire de l'exemple ont entraîné loin de ses foyers, et, puisque son patrimoine se trouve dans vos mains, par un titre que les lois ont confirmé, rendez-vous en le libre dispensateur, avec plus de justice et de discernement que la fortune n'en met dans ses dons. (*)

Je vois, par ce mémoire qui vous est adressé, que

(*) L'auteur est bien loin de prescrire ici comme un devoir, ce qui n'est qu'un acte de générosité.

l'abbaye dont votre oncle s'est rendu l'acquéreur, n'a pas éprouvé le sort de ces édifices religieux que les mains de la cupidité se sont hâtées de renverser. Peut-être avoit-il l'intention de la préserver de la destruction : honorons sa mémoire de cette pensée, et réalisons ses projets. Rappelons dans cet ancien asyle de l'innocence, celles qui ont survécu à la douleur d'en être arrachées, et n'exigeons d'elles, pour toute reconnoissance, qu'un dévouement gratuit à l'instruction de la jeunesse et au soulagement de l'infirmité. Tout le bien qui découlera de cette nouvelle institution, vous en serez la source pure. Le repentir et la stérile superstition n'habiteront plus ce séjour: vous rectifierez les idées fausses des anciens fondateurs, et vous aurez véritablement des droits à l'estime de vos concitoyens ».

Ces idées, que je présentois dans leur simplicité, furent accueillies avec la joie la plus vive, et purifièrent, aux yeux de mon jeune ami, cet héritage qu'il avoit envisagé sous un aspect si hideux.

Nous ne tardâmes pas à découvrir les débris de cette famille qui avoit été précipitée dans la misère, par une émigration qu'un faux honneur avoit commandée. Une mère et deux filles avoient survécu à un ancien militaire, fier et courageux, qui avoit conduit son fils sous les drapeaux d'une noblesse irritée. Cet imprudent vieillard, voyant l'espoir de son nom enveloppé par un parti victorieux, s'étoit

précipité avec rage sur l'ennemi, et avoit reçu une blessure mortelle. Le jeune homme, plus malheureux encore, subit la peine qu'une loi sévère infligeoit aux émigrés pris les armes à la main. La mère et ses deux filles, après avoir erré douloureusement sur une terre étrangère, hasardèrent de rentrer dans leur patrie, sous la seule protection de la misère et de la foiblesse. Pendant leur absence, leur domaine étoit devenu la proie de la révolution. Elles existoient à Mantes, des foibles secours qu'elles recevoient d'une parente, qui avoit aussi éprouvé de grands ravages dans sa fortune. Cette généreuse amie avoit un fils qui cherchoit en vain, depuis quelques années, dans la capitale, des moyens de n'être plus à charge à sa respectable mère. Quoique son éducation eût été très-soignée, et qu'il eût acquis plus de connoissances qu'il n'en falloit pour remplir des emplois importants, il s'étoit toujours vu devancé par des hommes qui lui étoient bien inférieurs en talents. Il avoit été réduit à tirer son existence du travail de traducteur, qu'il faisoit en sous-ordre. C'étoit après avoir cultivé, dans l'obscurité, ce triste champ de la littérature, qu'on lui en abandonnoit quelques épis, pour échapper à la faim. Qui le croiroit ? Au milieu de ces entraves humiliantes, croissoit un sentiment pur et tendre, que la raison s'efforçoit inutilement d'étouffer. Ce jeune homme si laborieux avoit conçu, pour l'aînée des deux sœurs,

une passion vive et respecteuse qu'il osoit à peine laisser entrevoir. Lorsqu'il étoit parvenu, par une application sans relâche et des privations pénibles, à faire des économies, il s'éloignoit de la capitale pour quelques jours, et goûtoit le plaisir d'aller embrasser sa mère, et de contempler sa belle cousine; mais bientôt il falloit se séparer de ces objets chers à son cœur, pour revenir à cet attelier, où le plus foible rayon de gloire ne luisoit jamais pour lui. Le regret qu'on ne lui dissimuloit pas toujours, en le voyant partir, étoit sa plus douce récompense.

Telles étoient les lumières que nous avions pu recueillir, dans le séjour que nous fîmes à Mantes, avant de nous présenter à cette famille, dont nous préparions la félicité.

« A présent, dis-je à mon ami, que vous connoissez ces détails si touchants, n'entrevoyez-vous pas tout le bien que vous pouvez faire? Une parente généreuse à récompenser; un amant délicat dont vous comblerez les vœux; une veuve et une mère affligée dont vous essuyerez les larmes; deux jeunes personnes que le sort alloit condamner à l'indigence, que vous replacerez au sein de la fortune: voilà la perspective heureuse qui est devant vos yeux. Votre oncle pouvoit-il vous laisser un trésor comparable à celui-là? Et cependant, vous vouliez le rejetter. Non, non, me répondit-il; j'y tiens plus qu'à ma propre fortune, et c'est encore là un de vos bienfaits. »

Un des principaux administrateurs, auquel nous avions été adressés et qui nous avoit donné les renseignemens que nous désirions, nous introduisit chez la parente où logeoient la veuve et ses deux filles, qui avoient été les objets de nos premières recherches. Mon ami s'empressa de leur découvrir ses intentions bienfaisantes. « Vous voyez en moi, leur dit-il, le propriétaire de votre ancien domaine. Je ne l'ai point acquis; mais il m'a été transmis par un oncle qui ne m'a pas imposé la loi de vous le restituer. Je suis donc le maître d'en disposer et de mettre au don que j'en ferai les conditions que je croirai devoir prescrire. Voyons si celles que je vais dicter, ne déplairont pas aux personnes qu'elles intéressent. » A ce préambule, je remarquai sur toutes les physionomies une joie vive et inquiète. L'aînée des deux sœurs avoit les yeux baissés; son teint qui étoit auparavant animé, se décoloroit; la plus jeune laissoit entrevoir une impatiente curiosité; la mère avoit la contenance d'une noble résignation; la vieille parente exprimoit par ses gestes la reconnoissance et l'attendrissement.

Après un moment de silence, mon ami reprit la parole et dit: » Je ne prétends pas usurper les droits de la maternité, ni faire violence à vos affections; mais qu'il me soit permis de m'occuper du bonheur d'un étranger qui attacheroit un

grand prix à recevoir la main de l'aînée de ces demoiselles. » A ces mots, celle-ci leva les yeux sur nous et nous considéra d'un air embarrassé. Les deux mères parurent s'attrister, et la plus jeune des deux sœurs promenoit sur nous tous des regards incertains. « Je vois, poursuivit mon ami, que ma proposition vous allarme. Peut-être sera-t-elle d'accord avec vos désirs, lorsque vous connoîtrez celui pour lequel je sollicite vos bontés. Le jeune homme que je veux associer à votre fortune a des talens, des vertus, et des agrémens personnels. » Ce portrait ne paroissoit pas toucher celle à qui il étoit présenté. Elle sembloit dire par sa contenance froide : Puisque ce n'est pas lui, que m'importent toutes les qualités d'un autre ?

« Au surplus, ajouta mon ami, tout en paroissant disposer de l'étranger dont je viens de vous parler, je dois déclarer que je n'ai aucun droit sur sa personne, et je soumettrai ma volonté à celle de Madame. » En disant ces derniers mots, il jetta les yeux sur la vieille parente. « Moi ! Monsieur, reprit-elle; je ne sais pas de qui vous voulez parler. Je n'ai qu'un fils qui vous est inconnu : par quel hazard vous intéresseriez-vous à son bonheur ? Peut-être, répliqua mon ami, cet intérêt seroit-il encore plus vif si je le connoissois autrement que par l'eloge que j'ai entendu faire de sa conduite

et

et de ses sentimens. C'est à lui, c'est à Mademoiselle que je remets moitié de la terre qui fait partie de l'héritage de mon oncle: l'autre moitié sera pour Madame et sa fille. » Il eut à peine achevé ces mots que les deux dames se levèrent avec transport, et elles se disposoient à l'embrasser, lorsqu'elles furent tout-à-coup arrêtées par les cris de la plus jeune des demoiselles qui reçut dans ses bras sa sœur défaillante. Nous nous précipitâmes tous vers elle pour la soutenir. Des larmes ne tardèrent pas à s'échapper de ses paupières baissées, et se répandirent sur de belles joues qui se ranimoient. « Je crains bien, dit la mère, en embrassant sa fille, que ces larmes indiscrètes n'aient révélé le secret de ton cœur. » La jeune personne n'eut pas la force de répondre; mais elle jetta un regard si expressif sur mon ami, qu'il n'étoit pas possible de douter qu'elle ne le considérât comme l'auteur d'un bonheur inespéré.

Depuis long-temps je n'avois éprouvé une impression comparable à celle que je ressentis en voyant tant de personnes heureuses. Il ne manquoit, à la joie commune, que la présence du jeune homme qui devoit recueillir le plus doux fruit de cette entrevue.

Afin de ne pas laisser subsister la plus légère incertitude, dans ces esprits si heureusement agités, mon ami demanda du papier pour y fixer ses in-

tentions libérales et en laisser un gage assuré. Ce ne fut qu'avec peine que nous nous éloignâmes d'une maison où la reconnoissance vouloit nous retenir. Nous revînmes à Paris le même jour, après nous être dit : En voilà un qui n'est pas perdu.

Le surlendemain, comme nous nous occupions des moyens de réaliser ce bienfait, nous entendîmes tout-à-coup une voix qui prononçoit ces mots : « Je ne veux que le voir et embrasser ses genoux. » Mon ami étonné se leva, courut à son antichambre, et vit un jeune homme qu'un domestique s'efforçoit d'arrêter. « Que voulez-vous, Monsieur, lui demanda-t-il ? Que désirez-vous ? N'êtes-vous pas, répliqua-t-il vivement, l'homme généreux auquel je dois plus que la vie, puisqu'elle n'étoit rien à mes yeux, sans le bonheur de posséder celle qui m'y attache ? Calmez-vous, répliqua mon ami, et ne donnez pas trop d'importance à un acte qui n'est que de justice. » Après ces mots, il l'introduisit dans la chambre où j'étois, en me disant : « Voilà un jeune homme plus heureux que moi. Puisse son bonheur appeler sur ma tête celui auquel j'aspire ! » Nous le pressâmes de s'asseoir, et de se remettre de son trouble. Il nous apprit qu'un courrier qui nous avoit suivis, lui avoit apporté la nouvelle qui l'enivroit de plaisir, et qu'ayant su de lui notre demeure, il s'étoit hâté de venir exprimer à son bienfaiteur le sen-

timent qui l'agitoit. Le ton décent et la grâce qu'il mettoit dans ses expressions, confirmèrent l'idée que nous en avions conçue.

« Votre délicatesse souffriroit peut-être, lui dit mon ami, de devoir toute votre fortune à la femme qui ne recevroit de vous que les affections de votre cœur : je veux aussi vous voir contribuer à sa nouvelle opulence » ; et il lui remit sur-le-champ un mandat de 12,000 francs, pour subvenir aux frais qu'entraînoit sa noble restitution. Le jeune homme étoit tellement absorbé par la reconnoissance et le sentiment de son bonheur, qu'il reçut cette nouvelle marque de générosité avec une satisfaction plus touchante, qu'une résistance simulée.

Déjà il se disposoit à prendre congé de nous lorsque je l'arrêtai en lui disant : « Le travail auquel un sentiment d'honneur vous a livré, va peut-être vous devenir étranger. Vous l'avez regardé longtemps comme une tâche pénible, et elle l'étoit en effet, parce que vous traduisiez pour satisfaire la cupidité de quelques éditeurs avides ; mais lorsque vous reprendrez la plume, avec le goût des beaux arts et le sentiment de l'indépendance, vous éprouverez que la lutte d'un traducteur, qui triomphe des difficultés de son original, produit de véritables jouissances, et que le succès ennoblit son travail. J'en ai connu un, dont le souvenir est encore cher à mon cœur : il a mérité la reconnoissance de la nation,

pour avoir naturalisé en France un ouvrage presque dédaigné de l'Angleterre. C'est à lui que nous devons cette production d'une longue et constante mélancolie, que l'auteur a intitulée *Les Nuits*. Mais aussi, savez-vous comment cette traduction est arrivée au point de perfection où nous la voyons ? Le traducteur a commencé par se pénétrer du sentiment qui avoit absorbé son auteur. C'est dans la nuit, c'est à la lueur d'une lampe funèbre, qu'il suivoit Young dans sa marche ténébreuse, et descendoit dans la profondeur de ses pensées : le papier sur lequel il transportoit ses idées douloureuses, étoit déjà trempé de larmes. Un goût pur adoucissoit des métaphores exagérées, et rejettoit des réflexions vulgaires. S'appropriant l'ouvrage entier, il le disposoit dans un ordre plus clair et plus méthodique. Plein de respect pour le génie de l'auteur, il en conservoit les sublimes idées, toutes les images pompeuses. Les plus riches expressions de notre langue rivalisoient d'éclat et de beauté avec celle de l'original. C'étoit après avoir long-temps fait résonner à son oreille l'harmonie de ses phrases, qu'il en demeuroit satisfait. Plusieurs années se sont écoulées avant qu'il osât exposer au grand jour cette traduction qui étonna la France et même l'Angleterre, et qui obtint l'honneur d'être traduite en Anglois.

« Quel dommage que cet écrivain estimable ait permis à l'intérêt de dominer son talent, et qu'il

ait sacrifié la gloire de son nom aux séductions de la fortune » !

Je remarquai que ce discours fit une vive impression sur son esprit, et qu'il n'avoit pas l'intention d'abandonner sa jeunesse à l'oisiveté, qui est un des écueils de l'opulence.

QUATORZIEME ENTRETIEN.

Que les jours paroissent longs à l'impatience de l'amour! Mon pauvre ami les comptoit, et le lendemain ne lui apportoit pas la nouvelle du retour pour lequel il soupiroit. « Rendons-nous dignes, lui disois-je, du bonheur auquel nous aspirons. Je m'exprime ainsi, parce que je sens que le mien est inséparable du vôtre. Vous avez déjà donné tant d'années à une douleur stérile, qu'il faut faire fructifier l'espérance d'un avenir plus heureux.

« Vous savez que parmi les diverses propriétés que votre oncle vous a laissées, est une abbaye située à Vernon. C'est dans cette ville qu'un prince bienfaisant, et que sa fille compatissante, ont laissé de précieux souvenirs. On pleure encore la mort du premier ; on gémit sur l'exil de la seconde. Il n'est pas dans votre pouvoir de dédommager ses habitans de la perte immense que les fureurs de la révolution leur ont fait éprouver ; mais il ne vous est pas impossible de l'adoucir. J'ai connu la respectable

abbesse, qu'une impitoyable malveillance arracha du séjour de l'innocence et de la vertu. Je l'ai vue, peu de temps avant que l'orage qui devoit fondre sur sa maison, dispersât les compagnes de sa vieillesse. Déjà la prudence la contraignoit de cacher les marques distinctives de sa dignité. Toutes ses sollicitudes se portoient sur ces jeunes vierges, qu'une brutalité sauvage alloit écarter au loin. Je n'imagine pas qu'elle ait long-temps survécu à sa douleur ; mais nous parviendrons peut-être à y ramener quelques-unes de celles dont elle dirigeoit la bienfaisance. Hâtons-nous de partir et de manifester vos intentions généreuses ». Je ne lui disois pas, qu'en lui proposant ce voyage, j'avois le projet de charmer ses ennuis : et en effet, est-il un moyen plus sûr d'échapper à l'apathie de la tristesse, que de se livrer à l'activité d'une vie charitable ? Oui, le riche seul est sans excuse, lorsqu'il laisse peser sur lui le poids d'une existence languissante. Qu'il le veuille, et les plus douces jouissances viendront ranimer son cœur. C'est à lui seul que la plainte est interdite : ses peines vengent l'humanité qu'il a dédaigné de soulager.

Je n'eus pas plutôt fait luire à mon ami l'idée de réaliser le projet que nous avions déjà conçu, qu'il donna les ordres pour notre départ. Arrivés à la maison, qui étoit devenue sa propriété, nous en parcourûmes toutes les divisions, et nous remar-

quâmes avec plaisir, qu'elle avoit été soigneusement entretenue, et que, pour être rendue à sa première destination, il ne falloit plus que quelques légères avances. Quatre religieuses, exilées de leur habitation, sembloient avoir été retenues dans les environs, par l'espoir d'y rentrer. Elles vivoient réunies, suivant, autant qu'il dépendoit d'elles, leurs pieuses habitudes. De quelle émotion ne tressaillirent-elles pas, lorsque mon ami leur déclara qu'elles pouvoient revenir dans cette enceinte sur laquelle elles avoient tant de fois arrêté des regards de douleur! Il leur permit d'inviter celles de leurs compagnes qui auroient résisté aux attraits d'une vie mondaine, à venir partager leur sort, et il leur assura un revenu suffisant pour subvenir à tous leurs besoins.

Quel plaisir j'éprouvois, en voyant mon ami absorbé tout entier dans le bien qui sembloit découler de son âme! Rien n'échappoit à sa prévoyance : il paroissoit se complaire dans le plaisir de faire refluer vers sa nouvelle création, la source des richesses qui venoit de s'ouvrir devant lui.

Cependant, je ne laissois point ignorer à la sœur de la Chanoinesse, le sujet de notre éloignement. Je mettois journellement sous ses yeux l'objet de nos occupations. Je ne prévoyois pas, qu'en exaltant la vertu de celui dont je me proposois de combler les vœux, je ferois naître des sentimens qui leur seroient bien opposés; qu'une sagesse trop exaltée

viendroit réfroidir des affections brûlantes ; qu'une main plus puissante que la mienne étendroit un voile sacré sur la perspective qui charmoit nos pensées.

J'étois dans une douce sécurité sur l'avenir, lorsque je reçus un billet qui ne renfermoit que ce peu de mots.

« Elle vient d'arriver, notre fugitive : c'est moi » seule qui ai volé au-devant d'elle, qui l'ai reçue » défaillante de joie, dans mes bras. Où étiez-vous » donc tous deux, pour la soutenir et l'aider à » gagner son appartement ? Vous vous occupez de » religieuses : valent-elles, toutes ensemble, notre » belle et sensible Chanoinesse ? Quelque bien que » vous vouliez faire, votre présence en auroit pro- » duit davantage sur ma pauvre sœur, que je vois » rire et pleurer tout-à-la-fois, lorsque je l'entre- » tiens de tout ce qui vous occupe. Je ne sais à » quelle cause je dois attribuer certains frémisse- » mens et des mouvemens convulsifs dont elle » n'étoit point atteinte avant son départ. Revenez » bien vîte, si vous ne voulez encore avoir une » autre malade à guérir. C'est à vous seul que je » confie et ma joie et mes craintes ».

Quoique la lecture de ce billet ne me donnât que de légères inquiétudes, elle ne laissa pas que de m'agiter, et j'attendis le moment où je serois devenu parfaitement calme, pour annoncer à mon ami une

nouvelle qui devoit changer la direction de ses pensées. « Je vais, lui dis-je, mon ami, mettre votre vertu à une nouvelle épreuve. Nous allons voir qui l'emportera dans votre cœur, ou du sentiment de l'amour, ou de celui de l'humanité. Il ne tient qu'à vous d'accélérer le moment que vous avez tant désiré: cet aimable objet de toutes vos affections est de retour; mais pour jouir plutôt du bonheur de le revoir, abandonnerons-nous à des mains étrangères, deux êtres qu'une reconnoissance charitable doit protéger? Vous savez que nous avons engagé cette malheureuse fille qui a puisé au même sein que vous sa première subsistance, à venir fixer ses jours dans cette demeure. Demain, peut-être se présentera-t-elle ici avec cette bonne nourrice qui vous a servi de mère: elles se sont flattées d'être accueillies à leur arrivée par leur bienfaiteur; tromperons-nous leur espérance? Vous avez raison, me dit-il; il faut les attendre; mais qu'il en coûte quelquefois pour n'être pas impitoyable! Je devois vous devancer dans la pensée qui vous occupe. Hélas! pouvoit-elle s'offrir à mon cœur, lorsqu'elle le brise de tristesse? Attendons, attendons, répéta-t-il, encore un jour: qu'il me paroîtra s'écouler lentement! » Je lui proposai de l'abréger en multipliant nos soins, pour rendre commode et salubre l'habitation destinée aux deux personnes qui suspendoient notre départ. Je donnai secrètement des ordres pour accélérer leur arrivée,

et le lendemain, avant le milieu du jour, nous entendîmes la voiture qui les amenoit. Mon ami courut au-devant d'elles, donna le bras à sa bonne nourrice, et moi je soutins cette fille touchante, qui conservoit toujours l'impression de mélancolie que le temps ne pouvoit point effacer. Nous les présentâmes, moins comme des protégées que comme des amies, aux religieuses, qui nous promirent pour elles la bienveillance la plus attentive. Avant de me séparer de cette infortunée, je tentai de la relever de l'abattement dans lequel ses pénibles souvenirs la retenoient plongée. « Voulez-vous donc, lui demandai-je, conserver une opinion injuste et des hommes et de vous-mêmes? Je connois le sujet de votre affliction. Comment pouvez-vous penser qu'il soit au pouvoir des brigands de flétrir l'innocence et de dégrader la vertu? Non, non, mon enfant; vous n'avez point cessé d'être pure et vierge aux yeux des hommes bien nés. Tant que la sagesse sera dans votre cœur, vous aurez le même droit à leur estime et à leur respect ». Je m'apperçus que mes paroles faisoient une douce impression sur son esprit. Elle leva sur moi ses regards, et les arrêta avec plus d'assurance. « Oui, repris-je, je ne peux pas trop vous le répéter; votre longue douleur vous rend plus respectable à mes yeux, que si le crime n'eût jamais osé répandre sur vous son souffle empoisonné; mais ce souffle, semblable à celui qui ternit pour un ins-

tant la glace qui répète notre image, s'est retiré de lui-même, et vous a laissé votre premier éclat ». A ces mots, je sentis sa main presser la mienne, et sa bouche timide laissa échapper le nom d'ange consolateur. « C'est vous, c'est vous, lui répliquai-je, qui êtes véritablement un ange, et dont la place est déjà marquée au milieu d'eux; mais restez encore sur la terre, pour y faire du bien, et non pas pour y gémir. Vous trouverez ici l'occasion d'exercer vos vertus: je ne vous parle pas de votre mère, que vous désolez de votre injuste douleur, et dont vous pourriez charmer la vieillesse par une affection caressante; mais des indigens qui réclameront votre assistance dans cet asyle qui vient d'être rendu à la pitié et à la bienfaisance. Si vous avez à vous plaindre des hommes, qu'ils n'aient qu'à se louer de vous: rendez-leur compassion pour offense, et vous n'en aurez que plus de mérite devant le Dieu de charité, dont vous serez un des ministres ». J'avois à peine achevé ces mots, que je la vis se lever, et j'eus le plaisir de l'entendre dire d'une voix ferme: « Vous me rendez l'espoir et le courage. Oui, je pardonne aux méchans: ils m'ont fait bien du mal; je me dévoue toute entière à leur soulagement, et si j'ai encore des larmes à répandre, ce ne sera plus sur moi, mais sur eux que je les verserai ». Je fus tellement ému de l'accent de sa voix, du geste expressif qui l'accompagnoit, que si je n'eusse

craint d'allarmer sa pudeur, je l'aurois serrée dans mes bras. « Femme trop respectable, lui dis-je, je vais apprendre à celui qui doit s'honorer du titre de votre frère, que vous êtes rendue à la raison, et que vous y demeurerez attachée autant qu'à la vertu ». Je m'éloignai aussitôt pour faire part à mon ami de l'heureux changement qui venoit de s'opérer dans l'esprit de son intéressante protégée. Il se hâta de l'en féliciter, et de la confirmer dans les sentimens qu'il avoit pour elle.

Ce ne fut qu'après avoir pourvu à tous les besoins de ces deux créatures, rendues à une existence nouvelle, que nous nous en éloignâmes. « Je me trompe beaucoup, dis-je à mon ami, si loin de nous faire un crime de notre retard, on ne nous en estime pas davantage, lorsqu'on en saura la cause. Ce sentiment, qui fait le charme de la vie, et qui est le germe des plus grandes vertus, dégraderoit l'humanité, s'il nous rendoit étrangers à toute autre affection, et isoloit ceux qui en éprouvent les atteintes. Celui qui n'a jamais à offrir que de l'amour à l'objet dont il veut être aimé, ne tarde pas à voir naître l'indifférence et le dégoût. C'est une flamme qui, semblable à toutes les autres, a besoin d'alimens. L'enthousiasme de l'admiration est ce qui lui donne le plus de chaleur et d'activité. Si donc, mon ami, vous voulez être long-temps aimé, que celle à qui vous offrez votre hommage ait toujours

lieu de se glorifier de sa conquête. Peut-on imaginer rien de plus à charge à la société, que deux êtres qui semblent se retirer de son sein, pour ne s'occuper que d'eux; qui se voyent seuls dans la nature? Pourquoi les hommes daigneroient-ils s'intéresser à leur sort, puisqu'ils ne veulent rien faire pour les autres? L'amant qui a placé tout son bonheur dans l'idée de ne plaire qu'à une seule femme et d'en être aimé, doit fuir dans la solitude avec son trésor, le dérober aux regards de tous les humains, pour le contempler à son aise, et jouir de toute sa richesse. L'insensé! peut-il se flatter que son enchantement sera de longue durée? S'il ne meurt pas bientôt de l'excès de son amour, il périra d'ennui? » Ces réflexions paroissoient bien graves à mon ami, et je pense qu'au fond de son cœur, il m'accusoit de ne pas connoître toute l'énergie du sentiment qui l'occupoit.

En nous entretenant ainsi, le chemin disparoissoit sous la vîtesse de nos chevaux, et nous arrivâmes le même jour à Paris. Il étoit trop tard pour nous rendre dans cette vallée que la présence d'une femme adorée embellissoit encore plus que la riche nature. Nous remîmes au lendemain ce rapprochement si désiré. A peine avions-nous traversé cette petite ville, où venoit autrefois se perdre et s'ensevelir la magnificence royale, et où une longue suite de tombeaux offroit à l'œil attristé le néant des grandeurs

humaines, que nous vîmes passer près de nous une voiture, à laquelle je fis peu d'attention ; mais je me sentis tout-à-coup frapper aux bras, et j'entendis mon ami faire une exclamation. « Ah ! c'est elle. Oui, je l'ai reconnue, continua-t-il ; nous ne la verrons pas ; il est inutile d'aller plus loin. Peut-être, répliquai-je, vous êtes-vous trompé ; mais, en admettant que ce soit elle, comptez-vous pour rien le plaisir de voir celle qui vous a servi d'interprète, et de lui exprimer toute votre reconnoissance ? Quelle autre nous apprendra tout ce que nous voulons savoir ; ce que nous avons à craindre ou à espérer ? Vous avez raison, me répondit-il ; mais lorsqu'on ne prend conseil que de son cœur, on est toujours près de commettre quelque faute. Cependant, plus nous avançons, plus nous nous éloignons d'elle ; c'est là une pensée bien affligeante. Nous n'avons rien à nous reprocher, lui répondis-je, et c'est pour la raison une pensée consolante ». Nous achevâmes assez tristement la route qui nous restoit à faire, et après nous être arrêtés quelques instans dans ma maison, pour y donner des ordres nécessaires, nous nous rendîmes chez madame de B..... Introduits dans son appartement, elle ne m'eut pas plutôt apperçu que, par son air affable et l'expression de son amitié, elle m'enhardit à l'embrasser. Mon ami, plus respectueux, se permit de lui baiser la main. « C'est vous seule, lui dis-je, que

nous venons voir; car nous savons que votre sœur n'est point ici : elle a passé comme un éclair devant nos yeux. Par quelle fatalité a-t-elle donc trompé notre espérance ? Je ne peux pas encore, me répondit-elle, vous satisfaire sur ce point : elle ne tardera pas, je l'espère, à revenir, et nous saurons alors si nous devons nous livrer à la douleur ou à la joie. Pauvres créatures que nous sommes, continua-t-elle, combien notre imagination ajoute de peines à celles dont la nature nous afflige ! Mais reposez-vous sur mon attachement, et croyez que mon bonheur est inséparable du vôtre ». Un second baiser imprimé sur la main de celle qui nous parloit, fut la seule réponse de mon ami. Nous prîmes congé de cette femme aimable, et nous retournâmes à ma maison, où nous donnâmes un plus libre cours au vague et à l'incertitude de nos réflexions. Le repas que nous fîmes fut bien silencieux. Lorsque l'âme est suspendue entre la crainte et l'espoir, elle semble se dégager de son enveloppe périssable : elle reprend tout son empire, et dédaigne de s'occuper de son esclave.

QUINZIEME ENTRETIEN.

Douces émotions de l'amour, sublime enthousiasme de la vertu, à quels tourmens vous livrez un cœur dont vous vous êtes partagé l'empire ! C'est ce combat si pénible qui repoussoit loin de nous le

bonheur auquel nous croyons toucher. Comment décrire la surprise et l'abattement dans lesquels fut jetté mon ami, lorsqu'après avoir été nous informer si la Chanoinesse étoit de retour, sa sœur nous conduisit silencieusement sous un berceau de son jardin ? Nous entendîmes sortir de sa bouche ces terribles paroles. « Je n'ai commis que des imprudences. Je n'ai fait luire à vos esprits qu'un espoir trompeur. Mais qui pouvoit s'attendre à un changement si étonnant ? Je connoissois bien à ma sœur un caractère noble et prononcé : j'avois plus d'une fois remarqué qu'elle étoit susceptible d'affections fortes ; mais j'étois loin de penser que son âme fière et indépendante, se laisseroit dominer par de vains scrupules et des idées superstitieuses ; car je ne peux pas leur donner un autre nom. Une lettre que j'ai reçue ce matin, vous fera mieux connoître que tout ce que je pourrois dire, la disposition actuelle de son esprit ». Elle me la présenta, et au risque de déchirer le cœur de mon pauvre ami, je lui en fis la lecture.

« Pourquoi faut-il ma sœur, qu'un devoir sacré » me mette en opposition avec le plus doux senti- » ment de mon cœur ? Il m'en coûte tant pour triom- » pher de son penchant, que je devrois être plus » humiliée que glorieuse de ma victoire. J'ai pris » pour juge, entre vous et moi, ce prélat vertueux » qui a rapporté de chez l'étranger une si haute

» estime

» estime et une si grande renommée de sagesse ;
» enfin celui qui est descendu du plus beau siége
» épiscopal avec une résignation si vertueuse. Je lui
» ai exposé vos désirs : hélas ! ils étoient aussi les
» miens ; je ne le lui ai pas dissimulé. Vous pou-
» vez, m'a-t-il dit, contracter une nouvelle union :
» elle sera légitime devant les hommes ; mais à
» qui vous attachent ces liens que vous voudriez
» rompre ? Ne les avez-vous pas formés librement ?
» Celle qui divorce avec Dieu, pour s'unir à un
» homme, ne se dégrade-t-elle pas même à ses
» propres regards ? Je ne révoque point en doute
» les qualités estimables de celui qui a su vous
» toucher : que sont-elles en comparaison de la
» perfection de l'Être sublime qui a reçu vos pre-
» miers sermens d'amour et de fidélité ? N'avez-
» vous pas à craindre d'être un jour rejettée de
» cet esprit de sagesse que vous aurez offensé par
» une indigne préférence ? Êtes-vous même bien
» assurée que des remords ne viendront point
» empoisonner pendant votre vie une possession à
» laquelle vous paroissez attacher un grand prix ?
» Ah ! Madame, pour le bonheur de cette vie qui
» s'écoule si rapidement, et encore plus pour le
» bonheur de celle qui n'a plus de limites, abs-
» tenez-vous d'un parjure qui détruira toutes vos
» espérances, et ne doit enfanter que la honte
» et le malheur. Si l'homme qui sollicite une faveur

» qu'il n'est plus en votre pouvoir d'accorder vous
» aime véritablement, il ne voudra pas d'une féli-
» cité qui vous coûteroit la vôtre. Il respectera
» votre auguste alliance, et votre constance reli-
» gieuse vous rendra plus admirable à ses yeux.

» Voilà, ma chère sœur, à peu-près le discours
» que m'a tenu le vénérable prélat que j'ai pris
» pour arbitre de ma destinée. Serois-je assez vile
» pour mépriser les oracles de la sagesse, et, parce
» que mon lâche cœur en murmure, faudra-t-il
» que je brave le mépris des hommes et la colère
» du ciel ? Vous m'avez confié tout ce qu'a fait de
» louable et de généreux l'être estimable auquel vous
» vouliez m'unir: pourrois-je associer le parjure à
» tant de vertus, et ne m'exposerois-je pas à être
» bientôt dédaignée d'un homme qui se montre
» si supérieur à ma foiblesse ? Accueillez, ma chère
» sœur, avec quelque bonté, la pensée qui m'oc-
» cupe dans ce moment. Puisque je me sens af-
» fermie dans la résolution que j'ai prise de renon-
» cer aux plus douces illusions, et de sacrifier
» pour jamais à mon devoir ce que je regardois
» comme le délice de ma vie, ne pourrois-je pas
» aller ensevelir tous mes regrets dans cette ha-
» bitation où cet être excellent vient de ressus-
» citer la vertu active et charitable ? C'est là, je
» le sens; que je me plairois à me rappeler son
» existence; à jouir de sa vertu; à remplir ses

» vues bienfaisantes. Là mon cœur croiroit ha-
» biter avec le sien, et je serois fidèle à son image
» sans violer mes sermens.

» Je ne m'exposerai point à le revoir avant
» d'être assurée que sa volonté s'accordera avec
» mon unique désir. L'homme qui se propose de
» faire tant de bien à des êtres qu'il ne connoît
» point, me refuseroit-il sans pitié la faveur que
» je sollicite de sa générosité ? S'il savoit ce qu'il
» m'en coûte pour me séparer ainsi de ce que
» j'ai de plus cher au monde, il adouciroit mon
» sacrifice ; il m'épargneroit la vue de sa dou-
» leur ; il soutiendroit ma foiblesse. En marchant
» avec lui dans le sentier de la pureté, je me
» regarderois comme sa compagne, sans avoir à
» rougir d'être son épouse. »

Pendant que je lisois cette lettre, une pâleur mortelle se répandoit sur le visage de mon ami. A son immobilité, on eût cru que le sentiment de la vie se retiroit de tous ses membres. Je n'osois lui parler, parce que je voyois qu'il étoit hors d'état de me répondre, et ce ne fut qu'après un long silence que je me hasardai à prendre sa main glacée. « Vous vous croyez bien malheureux, lui dis-je, et cependant, combien d'amans véritables envieroient votre sort ! Vous êtes aimé, et l'objet de votre affection vit encore. Puisqu'elle ne vivra pas pour moi, me répondit-il, je n'ai plus

qu'à mourir. Hélas ! elle étoit le seul lien qui pouvoit m'attacher à la vie. Vous voyez, répliquai-je, qu'elle attend de vous une réponse : récompenserez-vous tant d'amour par le silence et le refus ? Non, non répondit-il ; sa volonté dominera toujours la mienne, et puisqu'elle veut me sacrifier à ce qu'elle croit être son bonheur, j'y consens ; je serai sa victime. » En achevant ces mots, il se leva pour nous dérober ses larmes. Je le laissai s'éloigner, et je restai près de Madame B..... Elle étoit dans la plus vive émotion. « Croyez-vous, lui demandai-je, que votre sœur persiste dans une résolution aussi cruelle ? N'est-il pas au pouvoir de votre amitié de la ramener à la raison ? Non, me répondit-elle, je ne l'espère pas. Plus le parti qu'elle veut prendre est violent, plus son âme y demeurera fixée. Le sacrifice qu'elle fit dans sa jeunesse, a peut-être été inspiré par l'orgueil ; celui-ci l'est par la religion. J'ai vainement voulu combattre le premier motif ; je respecterai le second : peut-être le temps l'affoiblira-t-il ; mais je n'ose pas l'espérer. Permettez-moi, lui dis-je alors, d'emporter cette lettre, et d'emmener avec moi mon malheureux ami qui s'abîme dans une inutile douleur. » J'allai aussi-tôt le rejoindre, et nous retournâmes à pas lents dans ma demeure.

Lorsque nous fûmes arrivés : « La voilà, lui dis-je, cette lettre désolante ; relisez-la, si vous en avez

le courage, et consultez plus votre raison que votre cœur pour y répondre ». Aussitôt je m'éloignai. Il y avoit à peine une heure que j'étois retiré dans ma chambre, lorsque je l'y vis entrer, tenant d'une main la réponse, qu'il voulut bien me soumettre.

« Unique arbitre de mon sort, vous pouviez » faire la félicité de ma vie; par quelle fatalité » faut-il que vous préfériez d'en être la désolation? » Non, non, je n'ai jamais obtenu le sentiment » que je voulois vous inspirer. Vous n'avez eu pour » moi qu'une pitié passagère. C'est dans ce mo- » ment-ci pourtant, que j'en aurois plus besoin » que jamais. Vous avez un instant relevé mon » âme abattue, et vous la laissez retomber dans » le néant. C'est lorsque je m'attachois à vous, » comme l'infortuné saisit la planche qui va le sau- » ver du naufrage, que vous vous séparez de moi, » pour me laisser le jouet des orages. Vous le vou- » lez, eh bien! je périrai; mais croyez-vous, dans » l'exaltation de vos idées, que le ciel vous saura » gré de votre impitoyable abandon? Ce Dieu de » bonté, auquel vous vous êtes dévouée toute » entière, vous auroit-il fait un crime d'avoir eu » compassion de ma foiblesse et de mon amour, et » de m'avoir préservé du désespoir? C'est à l'ins- » tant où je croyois toucher au bonheur, que vous » me plongez dans un abîme d'amertume et d'ennui. » Mais pourquoi oser vous faire des reproches?

» Quels droits avois-je sur cette personne qui se dé-
» robe à mes vœux ? Insensé que je suis ! Parce que
» j'étois le plus malheureux des hommes, étoit-ce
» un titre pour avoir une possession digne des anges ?
» Ah ! vous vous êtes rendu justice, en ne voulant
» avoir qu'un Dieu pour époux. Eh ! cependant, c'est
» vous, femme sublime, qui daignez vous abaisser
» jusqu'à me demander une grâce ! Dépend-il donc
» de moi de vous refuser quelque chose ? N'êtes-
» vous pas la maîtresse de tout ce que je possède ?
» Aurois-je jamais rien voulu avoir qui ne fût à
» vous ? Puisque vous comptez mon bonheur et
» mon existence pour rien ; puisque la tendresse
» d'une sœur ne peut vous retenir près d'elle ;
» puisque les doux liens d'amitié sont des fils que
» vous rompez si facilement, prenez possession de
» ce séjour, qui recevra tant d'éclat de votre présence.
» Les misérables auxquels vous prodiguerez vos
» soins, le seront bien moins que moi. Ils vous
» nommeront leur bienfaitrice, et moi, quel nom
» pourrai-je vous donner, à vous qui me ravissez
» l'existence ? Vous m'interdisez jusqu'au senti-
» ment de la douleur ; vous ne consentez à me
» revoir qu'à la condition que je ne vous offrirai
» pas sa triste image. Quoi ! il faudra sourire à
» celle qui me déchire le cœur ! Que n'exige-t-elle
» aussi que je lui exprime de la reconnoissance,
» lorsqu'elle m'arrache la vie ? Hélas ! la plainte dé-

» coule malgré moi de mon âme ulcérée : je crains » qu'elle ne vous offense. Effacez vous-même de » cette lettre, tout ce qui pourra vous déplaire : je » ne veux vous exprimer que ce qui doit s'accorder » avec vos pensées. Je l'ai dit à votre sœur, je vous » le répète; je suis une victime que vous pouvez » immoler à votre gré. Vous voyez que je n'essaie » pas de combattre la funeste opinion qui vous » subjugue; cependant il me semble que, si j'avois » plaidé ma cause devant l'homme vénérable qui » me condamne à d'éternels regrets, je n'aurois pas » eu de peine à adoucir la sévérité de son jugement. » Vous avez opposé une si foible résistance; vous » lui avez montré une âme si timorée, qu'il ne lui » a pas été difficile de dominer votre esprit et de » vous faire fléchir sous sa terrible loi. C'est à » votre cœur que j'en appelle. Si vous n'eussiez pris » conseil que de ses sages inspirations, il vous eût » dit que la première des lois vous défend de vous » isoler, et de ravir à la société les fruits qui pou- » voient naître d'une union pure et légitime.

» Doux vœux de mon cœur! pensées délicieuses! » vous vous évanouissez devant moi. Il ne me reste » plus que la certitude du malheur. Pour vous, soyez » heureuse, si vous pouvez l'être avec le souvenir » d'avoir enlevé à celui qui vous chérira toute sa » vie, le bonheur et l'existence ».

Je lui remis cette lettre, que je ne pus pas lire

sans y laisser tomber quelques larmes. « Envoyez-la sur-le-champ, lui dis-je, et si elle ne rencontre pas une âme glacée par les terreurs religieuses, elle pourra rallumer un feu qui s'est éteint si rapidement ».

Qu'il est pénible de donner, à l'amitié souffrante, des espérances qu'on ne partage pas! Loin de me flatter que cette lettre détruisît une résolution si contraire à nos vœux, je craignois qu'elle n'écartât de nous pour toujours, l'objet qu'il est encore doux de voir, lors même qu'il faut renoncer à le posséder. Heureusement je m'étois trompé : le jour suivant, sa sœur, en nous annonçant son retour, nous invita à venir la voir. Comme elle me parut changée! Ce n'étoit plus cette figure ouverte, ce regard expressif, cette bouche riante, ce visage animé par de vives couleurs : sa démarche étoit grave; ses mouvemens, si souples et si gracieux, paroissoient appesantis par un morne chagrin. Mon ami s'avança vers elle, lui prit la main et, fléchissant un genou devant celle qu'il adoroit, il lui dit : « Je le lis dans vos yeux; mon arrêt est irrévocable. C'est le ciel, lui répondit-elle, qui l'a rendu : il nous condamne tous les deux. Puisqu'il ne nous reste plus que le mérite de nous y soumettre, résignons-nous à notre sort, et n'ajoutons pas à notre malheur ». Puis, prenant un air plus doux : « Serez-vous assez aimable, lui demanda-t-elle, pour me présenter à la supérieure de cette

maison dans laquelle je désire trouver un asyle? Ai-je rien à refuser, reprit-il, à celle qui est la maîtresse de ma vie, et qui pouvoit la rendre si fortunée? Puisque j'ai votre parole, répliqua-t elle, ne pensons plus à ce douloureux sacrifice, et jouissons du peu d'instans que nous avons à nous voir». Tout-à-coup une douce sérénité se répandit sur son visage; sa beauté paroissoit renaître, et se faire jour à travers un nuage de langueur. Sa sœur et moi, nous observions en silence ce contraste affligeant, et qui éloignoit toute espérance. Nous saisîmes néanmoins le moment où l'on paroissoit vouloir se distraire d'idées pénibles, pour proposer une promenade dans cette campagne qu'on diroit, à voir son aspect florissant, être une propriété commune à tous les habitans, ou plutôt un jardin sans limites. Pendant que nous nous avancions dans cette riche contrée, mon ami et la Chanoinesse nous précédoient et s'éloignèrent insensiblement de nous. Je jugeai que leur conversation s'animoit, à l'expression de quelques gestes, et à l'effort qu'on faisoit pour retirer un bras, qu'on avoit d'abord abandonné avec confiance. Le soleil, qui dardoit dans toute sa force ses rayons sur nous, ne tarda pas à rendre la promenade incommode. Nous gagnâmes la forêt, pour avoir de l'ombrage. Nous avions à peine pénétré sous les voûtes de ses arbres que mon ami, appercevant ce vénérable vieillard avec lequel je

l'avois mis en rapport peu de jours après notre premier voyage, s'approcha de lui, lui saisit la main, en lui disant : « Homme de vérité, permettez-moi d'invoquer dans ce moment votre haute sagesse : lorsqu'elle s'est fait entendre à moi, il s'agissoit de ma raison ; aujourd'hui il est question de mon bonheur. Vous voyez celle qui peut le réaliser, l'affermir pour jamais : elle se refuse à cette généreuse action, dans la crainte d'irriter le ciel ; comme s'il pouvoit jamais être jaloux de la félicité d'un mortel. Daignez être l'arbitre de ma destinée : si vous prononcez que je doive renoncer au charme de ma vie, je le jure, je n'appellerai pas de votre jugement. Mais, répondit le vieillard, avec le sourire de la bonté, qu'importera mon opinion, si je n'ai pas la confiance des deux parties ». Et en même temps, il tourna ses regards sur la Chanoinesse. « Vous avez, lui répliqua-t-elle, dans ce canton une si haute renommée de vertu, que je ne craindrai pas de la prendre pour arbitre, et de me soumettre à sa décision. Je vais alors, reprit le vieillard, à l'exemple de Saint-Louis, m'asseoir au pied de ce chêne antique : je vous écouterai tous deux en silence, et ma conscience dictera mon jugement ». Il nous invita à nous placer près de lui : la Chanoinesse alors s'exprima ainsi.

« Comme je n'ai dans ce moment pour témoins que les amis de mon cœur, je ne craindrai point

d'en révéler les foiblesses. Ce ne fut pas un sentiment religieux qui dirigea ma pensée, lorsque je me vouai à un célibat éternel, et contractai l'engagement qui devoit, pour jamais, me séparer du monde.

« Issue d'ayeux illustres, et trop vaine de mon origine, j'appris, en frémissant d'indignation, qu'une loi inspirée par l'envie, nous ravaloit au niveau des familles les plus obscures. Je conçus dès lors le projet de quitter un pays où l'on ternissoit le lustre de ses plus nobles enfans et, pour me soustraire à cette dégradation générale, j'allai, mes titres à la main, me réfugier dans un chapitre où je trouvai protection. Mon âme impatiente n'y soupira qu'après le moment où mon origine brilleroit, d'une manière ineffaçable, sur mon front et sur mes vêtemens. Je les ai prononcés librement, ces vœux sévères qui m'ont séparée du reste des hommes, et devoient fermer pour moi tout retour à des idées mondaines. J'ai juré, à la face des autels, de n'appartenir qu'à Dieu ; de lui être fidèle jusqu'à mon dernier soupir. Puis-je, au mépris de ce serment solemnel, devenir la possession d'un homme, quelque pur, quelque vertueux qu'il soit ? Parce que l'irréligion s'est avancée jusqu'aux portes de notre auguste asyle, et nous a forcées de rentrer dans un monde qui nous étoit devenu étranger, mes vœux sont-ils effacés, et mes engagemens ne sont-ils pas toujours les mêmes ? Reportée, par les flots de la tempête, dans ce

monde que j'avois abandonné, j'accourus chercher des consolations et du courage près d'une sœur qui devoit me tenir lieu de tout. Mes jours s'écouloient paisiblement dans sa demeure, lorsque le calme que je goûtois fut interrompu par l'apparition subited'un jeune homme, qui nous fut présenté comme une victime de la douleur la plus attachante. Je ne le dissimulerai pas, j'eus trop de confiance dans mes forces et dans la sainteté de mes premiers engagemens : je m'abandonnai sans retenue aux mouvemens de ma sensibilité, et je m'apperçus trop tard que l'intérêt que je prenois à sa tristesse étoit plus tendre, plus actif que celui de la pitié. Honteuse de ma foiblesse, j'ai pris conseil de la prudence, et je me suis éloignée. Je ne l'ai que trop reconnu, l'absence est un remède impuissant contre un attachement qui a pris naissance dans l'estime, et qui s'exalte par l'admiration. Oui, Monsieur, je dois vous le dire, les actions nobles et généreuses dont on m'a entretenue, ont tellement aggrandi à mes yeux l'être que j'aimois déjà, que j'ai rougi de demeurer à une si grande distance de lui, et de me laisser entraîner à un sentiment vulgaire. J'ai pensé que ce ne seroit qu'en rivalisant de vertu que je me montrerois digne de lui. Pourrez-vous me condamner, parce que je refuse de me dégrader à mes yeux ; à ceux de mes anciennes compagnes ? Ne mépriseroit-il pas lui-même bientôt celle qui ne

commenceroit à s'unir à lui que par un parjure » ? A ces mots la Chanoinesse s'arrêta baissa les yeux et serra la main du vieillard. Mon ami prit alors la parole. « Comment me soupçonner de pouvoir mépriser un jour ce que j'estime le plus au monde ? Que sont à mes yeux de frivoles sermens, que le dépit a fait prononcer et que le ciel a sans doute rejettés? S'il eût voulu qu'ils fussent maintenus, ces sermens indiscrets, auroit-il permis que la main des hommes eût brisé les nœuds qui attachoient tant de vierges consacrées à son culte ? S'il eût été jaloux de les conserver, auroit-il souffert qu'elles lui fussent ravies ? N'auroit-il pas foudroyé le crime qui les a dispersées ?

» Avant la création des monastères et des chapitres, Dieu n'avoit-il pas dicté aux hommes cette première loi, qui nous a été transmise de génération en génération ? Sa volonté est que la terre se couvre d'habitans. La fécondité est une de ses récompenses : la stérilité fut, chez son peuple chéri, un châtiment et un opprobre. Comment peut-on donc craindre de l'offenser en suivant ses préceptes, et ne s'expose-t-on pas plutôt à sa colère, en violant sa première loi, qu'en revenant à une soumission aussi pure que religieuse » ?

Ce discours, prononcé avec véhémence, nous avoit tous émus, et je commençois à en espérer quelque succès. Nous attendions en silence ce que

l'arbitre suprême alloit prononcer, lorsqu'après s'être recueilli quelques instans, nous l'entendîmes parler ainsi.

« Je crains bien de m'être imposé une tâche au-dessus de mes forces. Vous êtes tous deux si dignes du bonheur, qu'il m'en coûtera beaucoup de rendre un jugement qui contrarieroit vos désirs. Mais que dis-je? Si vos âmes sont aussi généreuses que j'aime à le penser, loin de nuire à votre félicité, je l'affermirai; je la rendrai aussi durable que votre existence. O mes enfans! permettez à un vieillard de vous donner ce nom; que vous connoissez peu l'amour et ses plus douces jouissances, si vous croyez que la possession de l'objet aimé et le nœud du mariage en perpétuent le charme! Pour être aussi heureux que l'homme puisse le désirer, restez, restez à jamais dans la situation où je vous vois. Vous vous êtes communiqué vos pensées; vous vous êtes confié l'un à l'autre que vous vous aimiez; vous êtes tous les deux bien assurés que nulle créature au monde ne détournera le cours de l'affection que vous vous portez: que faut-il de plus à des âmes assez pures pour dédaigner ces voluptés passagères qui ravalent l'espèce humaine? Oui, je le répète avec assurance; vous êtes arrivés au dernier terme du bonheur, et il ne peut plus que décroître, si vous ne le soutenez pas à sa hauteur, par la sublimité de vos pensées. Combien vous, Monsieur, vous serez plus grand

que ce lâche Abeilard, qui ne se proposa que de faire partager son néant à celle qui l'adoroit ! Il ne se réfugia dans la religion que lorsque le vice lui manqua. Son incomparable amante fut traînée aux autels comme une victime qu'un impitoyable sacrificateur veut immoler, pour qu'elle ne survive pas à sa fureur jalouse. Celle que vous aimez de toute la puissance de votre âme, se trouve unie par ses sermens au grand principe de toutes les vertus : oserez-vous rompre un lien aussi sacré et attenter à une propriété si respectable ? Il est trop glorieux pour l'homme de n'avoir dans le cœur d'une femme qu'un Dieu pour rival, et trop imprudent de vouloir lui enlever sa conquête, pour que je ne vous exhorte pas l'un et l'autre à lui complaire, par le sacrifice de tous les désirs dont sa pureté pourroit s'offenser. Quoique jeunes encore tous les deux, que sont les années que vous avez à passer sur la terre ? Tremblez de les empoisonner par le repentir et le remords. Qu'il s'établisse entre vous une généreuse lutte de vertu, et que l'admiration réciproque qui naîtra de vos belles actions, soit le continuel aliment de la flamme dont vous brûlez. Vous arriverez ensemble au terme de la vie, sans avoir éprouvé ces langueurs, ces réfroidissemens qui finissent toujours par éteindre les plus grandes passions. Celui d'entre vous qui aura le malheur de survivre à l'autre, ne formera plus que le vœu de lui être bientôt réuni, et de re-

cevoir le dédommagement de ses privations et le prix de sa sagesse ».

A peine le veillard eut-il ainsi parlé, que les deux amans qu'il venoit d'élever à la condition des anges, prirent ses mains et lui jurèrent de souscrire à sa décision. « Oui, je m'y soumets, toute sévère qu'elle soit, s'écria mon ami, en jetant un regard de douleur sur celle dont la possession lui échappoit. »

Nous nous éloignâmes du solitaire, pour retourner à la maison, où la sœur de la Chanoinesse nous pressa d'accepter le repas champêtre qu'elle nous avoit fait préparer.

Ainsi s'évanouirent les projets de l'amitié et les espérances de l'amour.

SEIZIEME ENTRETIEN.

Qui pourra définir cette puissance morale, cet attribut de l'âme qui réfléchit nos premières pensées, perpétue nos souvenirs, aggrandit les images, et nous environne successivement de craintes et d'espérances qu'elle enfante à son gré ? Eh ! qui peut se vanter de n'être pas subjugué par ses prestiges, lorsque des hommes tels que Pascal et Newton n'ont pas pu s'en défendre ? Ceux qui ne sont doués ni de sensibilité ni d'imagination, et dont les facultés pensantes sont absorbées par l'intérêt, ou qui, par un travail actif, se sont rendus

étrangers

étrangers à la méditation, sont sans doute moins exposés à recevoir ces impressions vives qui ébranlent nos esprits et les enveloppent d'une idée dominante.

J'avois vu mon ami s'occuper des préparatifs d'un voyage : je savois qu'il se disposoit à accompagner la Chanoinesse dans le séjour qu'elle avoit adopté; mais j'avois peine à concevoir ce qui avoit pu faire naître en elle une aussi étrange résolution, et je me plaisois encore à croire qu'il seroit possible de l'en détourner. J'allai, dans ce dessein, trouver sa sœur. « Il ne s'agit plus, lui dis-je, de combattre des scrupules, de lutter contre la force d'un préjugé invincible; mais ce sentiment d'honneur et de fidélité à ses sermens, qui enchaîne votre sœur dans l'isolement du célibat, lui commande-t-il donc de vous délaisser, et d'aller ensevelir toutes ses qualités aimables dans un hospice où elle ne verra que l'affliction et la misère ? Pensez-vous que nous ne pourrions pas la détourner d'un projet aussi bisarre que funeste à ses amis ? Pourquoi, me répondit-elle, me forcez vous de vous révéler ce que je voudrois pouvoir me cacher à moi-même ? Mais mon cœur est si oppressé du secret qui lui a été confié, qu'il se sentira soulagé en le partageant avec vous. Pauvre fille, continua-t-elle en soupirant ! Devois-tu être victime de ta sensibilité ? Parce que tu as été vivement pénétrée de

la douleur d'un homme en délire, devois-tu recevoir les atteintes d'une maladie semblable ? Si je ne m'efforçois de réprimer les injustes mouvemens de mon âme ulcérée, je vous reprocherois sans doute de nous avoir amené cet étranger dont la fatale présence a jeté le trouble et le désordre dans l'esprit d'une créature bonne et compatissante, et qui a été affoiblie par des combats auxquels sa candeur et son innocence n'avoient point encore été exposées. Assaillie par le désir d'être unie à l'homme dont les sentimens l'avoient touchée, arrêtée par la crainte de se rendre coupable en violant ses engagemens téméraires, elle m'a confié qu'elle s'étoit réfugiée quelques temps dans la solitude et le silence ; que par d'ardentes prières et des jeûnes prolongés, elle avoit sollicité l'assistance du ciel et ses clartés divines ; qu'un jour, au milieu de ses plus sombres méditations, elle avoit cru voir apparoître devant elle l'image de sa vénérable abbesse, de celle qui avoit reçu ses sermens, et que son esprit avoit été frappé de ces terribles paroles : Ma fille, arrêtez : la route vers laquelle vous précipitez vos pas cache, sous des fleurs, un abîme profond. Voulez-vous par le parjure donner le jour aux enfans du crime ? Destinés à un malheur éternel, comme leur mère, ils ne cesseront de la maudire. Voilà, s'écria cette sœur aliénée, l'horrible prédiction qui a retenti au fond de mon cœur. Exigerez-

vous qu'elle s'accomplisse ? Être maudite par mes enfans, répétoit-elle ! A cette idée, ses yeux se troubloient ; ses traits si doux s'altéroient ; tout son être sembloit se décomposer. Je sentis que je ne réussirois pas à écarter ses craintes insensées ; je feignis de les partager. Obéis, lui dis-je, ma tendre amie, à cette voix qui t'a parlé : je serai ton appui, je te fortifierai dans tous les combats que tu auras à soutenir. Je n'eus pas plutôt prononcé ces douces paroles, que je me sentis envelopper de ses bras. Sa tête s'appuya sur mon sein, et des larmes versées en abondance, l'inondèrent. O ma trop bonne sœur, s'écria-t-elle, combien j'ai besoin de votre amitié et de votre assistance ! Pourquoi faut il que je ne puisse m'unir à un être si parfait sans offenser le ciel ? Mais murmurer contre cette volonté qui s'est fait entendre, seroit un crime ; je m'y soumets : oui, je le jure, une créature humaine ne l'emportera pas dans mon cœur, sur un Dieu. C'est à lui seul que je veux consacrer tous mes jours, toutes mes pensées. Je le servirai dans mes semblables ; mais loin de me détacher de l'homme qui a surpris mon affection, n'ai-je pas un moyen de m'unir à lui ? Vous m'avez appris qu'il avoit recréé un hospice en faveur de l'humanité souffrante : pourquoi ne me seroit-il pas permis de concourir à cette belle action, de mettre mon zèle, ma charité en communauté avec sa vertueuse intention ? Ce champ de bienfai-

sance que nous cultiverons d'un même accord, produira des fruits que nous recueillerons ensemble, et notre affection n'aura été ni criminelle ni stérile. Pendant qu'elle parloit ainsi, ses yeux rayonnoient de joie; elle me pressoit plus tendrement; l'expression de sa figure me sembloit angélique, et je ne pus me défendre d'un sentiment d'admiration pour des idées si belles et si pures. Vous voyez, reprit-on, qu'il ne faut pas se flatter de détruire une résolution à laquelle on attache tout son bonheur. Je l'avoue, répliquai-je, je suis la première cause des chagrins que vous éprouvez. Pourquoi faut-il que le repentir suive trop souvent les meilleures actions? Doit-on, pour s'éviter des regrets, se condamner à une stupide insensibilité? Non, non, vous ne serez pas assez injuste pour me faire un crime d'avoir sauvé du délire et préservé du néant un homme si digne de revenir à la vie. Nous ne sommes comptables envers le grand ordonnateur de toutes choses, que de la pureté de nos intentions. Si ce qui résulte de nos démarches nous paroît mal, peut-être nous trompons-nous dans nos jugemens : quant à moi, je suis déterminé à ne plus contrarier des volontés qui peuvent devenir une source de bonheur pour l'humanité ».

Je retournai aussi-tôt près de mon ami, qui avoit déjà tout disposé pour notre départ. « Mais je ne comptois pas, lui dis-je, être de ce voyage. J'ai,

me répondit-il, tellement contracté l'habitude de ne point me séparer de vous, que je me suis flatté que vous ne m'abandonneriez pas dans un moment où j'ai tant de besoin de m'appuyer sur l'amitié. » Des chevaux de poste arrivèrent, et nous allâmes prendre la Chanoinesse qui, pour se dérober à une séparation pénible, monta à l'insçu de sa sœur, dans la voiture qui l'attendoit. Nous nous éloignâmes avec rapidité d'un séjour qui ne pouvoit laisser que des regrets dans nos esprits. Des amans qui se voient, qui peuvent se parler, ne sont point encore à plaindre; aussi notre voyage n'étoit ni triste ni silencieux, et je saisissois toutes les occasions qui se rencontroient pour nous préserver de la mélancolie; mais il s'en présenta une le même jour, à laquelle je ne m'attendois pas. En passant par Mantes, notre voiture fut arrêtée par trois autres qui marchoient à la file. Tout-à-coup des voix s'écrièrent : « C'est lui; c'est notre bienfaiteur. » J'avançai la tête pour voir d'où partoient ces exclamations, et je reconnus que c'étoit la famille à laquelle mon ami avoit rendu sa propriété et le bonheur. Au même instant un jeune homme se précipite de son carrosse, arrive à notre portière, et s'écrie : « Quoi ! Messieurs, le ciel vous a-t-il amenés pour être les témoins de ma félicité ? C'est aujourd'hui que le plus doux des nœuds va m'unir à celle que je tiens de la générosité. Nous refuserez-vous la

faveur d'assister à une cérémonie si précieuse à mon cœur ? »

Dans quel moment, dans quelle circonstance, cette proposition nous étoit-elle faite ? Eh ! cependant, pouvions-nous nous refuser aux instances les plus pressantes ? Je pris sur-le-champ la parole. « Comment voulez-vous que des voyageurs s'exposent à déparer par leur présence, la pompe d'une noce ? Notre simplicité contrasteroit trop avec la parure d'une mariée. » Je prévoyois bien qu'une pareille excuse paroîtroit insuffisante et, quoique la Chanoinesse ne fût pas d'avis de s'arrêter pour une noce qui lui étoit étrangère, je ne fus pas fâché de lui faire éprouver une petite contradiction que je me permis d'assaisonner de quelques plaisanteries qu'elle reçut d'assez bonne grâce. Nous suivîmes donc les voitures à l'église, et nous nous vîmes placés avec quelque distinction au sein d'une famille qui nous adoptoit par estime et par reconnoissance. La jeune mariée conservoit, à travers l'embarras et l'effroi de l'innocence, la grâce de la beauté : elle paroissoit encore moins obéir à la volonté de sa mère que céder aux mouvemens de son cœur. Ses yeux, en s'arrêtant sur mon ami, sembloient lui dire : C'est à vous que je dois une possession si chère. L'auguste cérémonie qui s'accomplit dans ce moment ; la touchante exhortation du prêtre ; les sermens qui se prononcèrent ; l'émo-

tion qui se manifestoit sur la physionomie de tous les assistans, nous pénétrèrent d'un sentiment très-différent, et je remarquai bien que les larmes qui s'échappèrent des yeux de la Chanoinesse, découloient d'une source amère. Il fallut, en dépit d'elle, continuer de prendre part à la joie qui devoit succéder à la célébration du mariage, et nous nous rendîmes à une maison située hors de la ville, où le plaisir et la danse devoient animer tous les convives. La Chanoinesse jouissoit cependant de la satisfaction d'entendre louer et bénir celui qu'elle chérissoit. Tous les regards, tous les empressemens étoient pour lui; sa présence faisoit diversion aux expressions de la tendresse: on eût dit que c'étoit encore plus le jour de la reconnoissance que celui de l'amour. Il avoit besoin de toute la force de son esprit pour dissimuler ses peines secrètes et figurer agréablement dans une fête qui ne devoit jamais briller pour lui. Cependant on mit ce jour-là sa politesse à plus d'une épreuve. On exigea qu'il dansât avec la mariée, et la Chanoinesse se vit bientôt contrainte de céder aux instances réitérées qui lui furent faites de prendre part à cet amusement auquel elle voulut en vain se refuser. C'étoit là encore une épreuve pour le cœur de mon pauvre ami; car, quoiqu'il ne dût pas douter de la grâce qu'elle déployoit dans tous ses exercices, il ne s'attendoit pas à voir tant de légereté, tant de pré-

cision, tant de souplesse. Toute la société, surprise du charme de cette belle étrangère, dont on étoit bien éloigné de soupçonner la destinée, accusoit intérieurement ses refus prolongés, d'un motif de coquetterie qui étoit loin de son esprit.

Cet incident, que nous n'avions pas pu prévoir, retarda notre arrivée d'un jour, et ce ne fut même qu'avec peine que nous nous dérobâmes le lendemain aux instances qui nous furent faites, et que nous continuâmes notre route. Nous ne tardâmes pas à découvrir la ville qui alloit nous offrir une scène bien différente de celle de la veille, et je sentois, malgré mes efforts, la tristesse s'étendre sur mon esprit, et obscurcir mes pensées. En entrant dans cette maison, où la charité administroit en silence ses secours religieux, j'imaginai voir descendre dans un tombeau le charme et la grâce de la vie. Mon ami présenta à sa petite communauté, la Chanoinesse comme une personne distinguée, que sa vertu aggrégeoit à leurs respectables fonctions, et dès le jour suivant, ces bonnes religieuses, qui connoissoient son titre, lui déférèrent celui de supérieure de la maison. Nous lui demandâmes une attention particulière pour cette fille que nous avions réconciliée avec l'existence et l'honneur.

Je me permis de proposer quelques réformes au plan qu'on avoit adopté. Je préférois d'améliorer le sort de celles qui étoient admises dans cette maison

hospitalière, au triste avantage d'en accroître le nombre. Vingt-quatre femmes infirmes et indigentes, seulement, devoient y être reçues, sur l'attestation d'une conduite irréprochable et d'une pauvreté qui avoit surmonté le travail et l'économie. On assignoit aux douze plus anciennes une chambre à deux lits, avec la liberté de choisir pour leur compagne, celle dont le caractère et les habitudes sympathiseroient le mieux avec les leurs. Elles n'étoient assujéties à aucune gêne; mais seulement invitées au travail qui pouvoit convenir à leurs facultés. Des vêtemens propres et uniformes leur étoient distribués; des alimens sains et variés provoquoient leur appétit; leurs désirs, toutes les fois qu'ils s'accordoient avec la raison, étoient satisfaits; les soins les plus attentifs devoient leur être prodigués dans leurs maladies; enfin, cette institution avoit pour premier objet, de consoler la vieillesse, en amenant sur elle des jours dégagés de sollicitude et d'ennui. Mais un objet plus important étoit encore à remplir; c'étoit d'accueillir, comme dans un port, un pareil nombre d'orphelines, que l'infortune ou le délaissement auroient livrées à tous les écueils de la misère et du vice. C'étoit autant de jeunes plantes qu'il falloit cultiver avec intelligence, pour leur faire prendre une direction convenable; pour les fortifier contre les orages et contre le danger de dépérir, lorsquelles seroient transplantées sur un sol nouveau.

Rien n'est peut-être plus difficile que de concilier l'éducation que l'on doit donner aux enfans de l'indigence, avec les devoirs qu'ils auront un jour à remplir, lorsqu'ils seront reportés dans le sein de la société. L'instruction qu'ils reçoivent, les préceptes qu'on leur donne, les idées de morale qu'on leur inculque, loin de contribuer à leur bonheur, leur sont souvent funestes, parce qu'ils les mettent dans la suite en opposition avec des mœurs et des habitudes auxquelles ils sont forcés de se soumettre. C'est peut-être une des raisons pour laquelle on regrettera long-temps ces établissemens, qui laissoient une alternative à l'indigence éclairée, entre la retraite des cloîtres, ou l'association laborieuse du mariage.

C'étoit une belle création, et bien digne d'un Monarque grand et magnifique, que celle de l'établissement de Saint-Cyr; mais il manquoit à sa perfection le moyen d'assurer aux demoiselles qui en sortoient, une existence proportionnée aux sentimens élevés qu'on leur avoit inspirés, et plus d'une d'entr'elles se condamnèrent par orgueil à l'humilité et à l'obéissance du cloître, pour ne pas ramper dans une condition obscure et se voir exposées au dédain de l'opulence.

Il faut l'avouer, tant que les hommes regarderont comme une dot stérile, la sagesse, l'économie, l'instruction et l'amabilité, la femme qui n'offrira

pour richesse que ces qualités précieuses, courra le risque de languir dans la nullité du célibat, ou d'être associée à la grossièreté de l'artisan. Alors le goût délicat dont l'éducation l'aura douée, loin d'être pour elle une source d'agrémens, fera son supplice, en altérant toutes les jouissances de sa vie. Ce fut dans le dessein de prévenir ce danger, que je crus devoir borner l'éducation de ces jeunes orphelines à un travail assidu, à de bonnes maximes de morale, et à l'habitude des privations que l'avenir leur feroit infailliblement éprouver.

Après avoir été édifié pendant quelques jours, du zèle, de l'intelligence et de l'esprit de justice de la nouvelle supérieure, je sentis que la présence habituelle de deux étrangers, dans un hospice consacré à des femmes, pourroit, si elle se prolongeoit davantage, faire naître des soupçons nuisibles. Je proposai à mon ami de nous éloigner. Ce ne fut qu'avec peine qu'il céda à mes raisons; mais je fus bien étonné de le voir disposé à retourner dans la terre que nous avions visitée ensemble, sans qu'il me pressât de l'y accompagner. Alors je crus sa raison assez fortifiée pour n'avoir plus besoin de mes conseils et de mon assistance, et je me séparai de lui, après lui avoir fait réitérer la promesse de venir passer l'hyver dans cette capitale qui devoit avoir encore pour lui quelques attraits; mais on verra bientôt que je me flattois d'une vaine espérance, et que cette maladie,

dont je le croyois guéri, devoit obscurcir encore son cerveau, et reparoître sous des symptômes peut-être plus affligeans que les premiers.

DIX-SEPTIEME ENTRETIEN.

L'HABITUDE que j'avois contractée de diriger vers le bien et la raison, un être dont les facultés avoient été si long-temps paralysées, m'avoit communiqué une activité salutaire. Je me sentis heureux tant que je m'occupai du bonheur d'un autre : en portant toutes mes pensées sur lui, j'étois devenu comme étranger à moi même; mais je me trouvai tout-à-coup isolé et solitaire, et j'éprouvai pour la première fois, le désir et le besoin de ne plus marcher seul dans la route de la vie. Je souris à l'idée de doubler mon existence, en m'associant à un être dont je serois le soutien et qui seroit mon appui. La sœur de la Chanoinesse étoit veuve, et quoique la fleur de la jeunesse eût déjà passé loin d'elle, elle en avoit encore la fraîcheur : son esprit avoit de l'agrément, et son jugement de la solidité. J'avois remarqué que ma conversation lui étoit agréable, et que, si je ne lui avois pas inspiré d'amour, elle avoit pour moi de l'attachement. J'ignorois quelle étoit sa fortune; mais j'avois lieu de présumer que la mienne étoit au moins égale à la sienne, et que, sous ce rapport auquel on attache trop d'im-

portance, la proposition de les réunir ne blesseroit ni son intérêt, ni sa délicatesse. Ce motif accéléra la visite que je devois lui faire, pour lui rendre compte de l'issue de notre voyage. « Eh bien! lui dis-je, vous avez perdu une compagne, et moi je crains d'avoir perdu un ami. Celui qui ne vouloit plus s'éloigner de moi, s'en est froidement détaché, pour aller jouir de ses possessions. On diroit que ces deux âmes, qui se cherchoient avec tant d'ardeur, n'ayant pu se reposer l'une sur l'autre, sont retombées dans les glaces de l'indifférence : à peine même, en se séparant, ont-elles donné quelques signes d'émotion. Une douleur muette, quelques regards vers le ciel, ont été les seules expressions de leurs regrets. Si c'est là de la vertu, je sens que mon cœur en est bien loin, et pour peu que je fusse aimé d'une femme dont je ne me permettrai pas de faire l'éloge, je ne m'en détacherois pas avec cette résignation plusqu'humaine. Oui, continuai-je, si j'avois été assez heureux pour obtenir de vous les sentimens qui ont animé votre sœur, je n'aurois pas abandonné une aussi précieuse conquête à l'erreur et au fanatisme. Que vous est-il donc survenu de nouveau, me répondit cette dame? Jamais vous ne m'avez parlé sur ce ton. Nous avons, répliquai-je, été tous les deux trop long-temps attachés à un projet qui nous étoit étranger, et qui s'est évanoui; pourquoi ne songerois-je pas à en réaliser un qui me seroit

personnel? Combien je m'estimerois heureux, si je pouvois vous faire renoncer à ces idées d'indépendance qui paroissent avoir tant de charme pour vous, et vous réconcilier avec un lien qui auroit tant de douceur pour moi, s'il m'unissoit à vous! Votre déclaration, me répondit-elle, est si franche, que je rougirois d'user de dissimulation à votre égard. Non, Monsieur, je n'ai point d'aversion pour les nœuds dont vous me parlez, et il s'en faut de beaucoup que je sois aussi indépendante que vous l'imaginez. Asseyez-vous, et recueillez avec attention ce que l'estime va vous confier.

« Je crois vous avoir dit que, mariée très-jeune à un lieutenant de vaisseau qui avoit servi sous les ordres de mon père, j'avois à peine passé trois années avec lui, dans une union douce et agréable, lorsque la dernière guerre d'Amérique l'appela à ce qu'il nommoit la gloire. Il fallut s'en séparer, et reposer dans la tristesse et l'abattement, tandis qu'il se précipitoit au milieu des dangers. Il eut le malheur de se trouver à cet horrible combat où un chef inhabile revint imprudemment sur un ennemi qu'il devoit éviter. Séparé de la plus forte partie de son escadre, il soutint avec quelque valeur un combat inégal, et fut forcé de se rendre. Mon mari, pour ne pas partager sa honte, courut au-devant de la mort, et en fut atteint. Un de ses amis, qui reçut ses derniers soupirs, fut chargé par lui de me

remettre une bague où nos cheveux entrelacés, offroient une foible image des liens qui nous unissoient. Cet homme vint quelques mois après, s'acquitter du devoir que l'amitié lui avoit imposé; mais la nouvelle de mon malheur avoit devancé son retour, et j'étois déjà dans les vêtemens du deuil, lorsqu'il parut devant moi. Le titre d'ami de mon mari; la marque de confiance qu'il lui avoit donnée, et plus encore l'expression d'intérêt et de sensibilité qu'il manifesta, me disposèrent à le recevoir : je me plaisois, dans les entretiens que j'avois avec lui, à l'entendre parler de la bravoure de mon mari, et des qualités rares qui le distinguoient. Les éloges qu'il donnoit à sa mémoire flattoient mon cœur. Long-temps je crus ne trouver de la satisfaction à le voir, que parce qu'il me parloit d'un être qui m'avoit été si cher : s'il eût osé me faire entrevoir d'autres sentimens que ceux du regret, je lui aurois interdit ma présence; mais, soit art, soit délicatesse, il ne se montra, pendant plus de six mois, que comme un ami affligé qui trouvoit quelque consolation à mêler sa douleur à la mienne. Plus d'une fois je lui vis répandre des larmes, et j'éprouvois souvent une sorte de dépit de me voir surpassée en amertume par un étranger. Le temps consacré à l'apparence d'une lugubre affliction, s'écoula sans qu'il se fût permis de me proposer d'autres distractions que celles de quelques promenades so-

litaires, ou de quelques lectures aussi graves que nos pensées.

» Tant de retenue, une conduite si décente et si pure, m'inspirèrent pour lui beaucoup d'estime, et je me serois fait assez d'illusion pour croire que je n'éprouvois pas un sentiment plus vif, si un voyage qu'il fut obligé de faire, ne m'eût rendu son absence pénible. J'eus d'abord honte de l'idée inquiète qui me tourmentoit : je la combattis, je la repoussai avec indignation ; mais elle devint si impérieuse, si dominante, qu'il fallut bien se l'avouer. Des lettres écrites sous les dehors d'un simple attachement et de l'habitude de me voir, me furent adressées, et je m'efforçai d'y répondre avec une politesse presqu'indifférente. Son retour mit fin à cette correspondance, que la contrainte rendoit de jour en jour plus embarrassante.

» Il semble qu'un homme dont on a reçu les lettres et qui a obtenu quelques réponses, ait acquis plus de droits de s'exprimer avec liberté, et je ne tardai pas à m'appercevoir que ce jeune consolateur en usoit. De jour en jour nos entretiens de venoient moins graves, et ses visites plus fréquentes. La solitude dans laquelle je m'étois plongée pendant l'année de mon deuil, avoit rompu toutes mes relations, et je me trouvois comme dans une île déserte, avec un individu qui me tenoit lieu de tous mes parens et de tous mes amis. Je le sais, j'avois grand

grand tort de ne me pas défier de l'empire que prend l'assiduité sur l'isolement et la tristesse : il fut bientôt tel, que je croyois être séparée de moi-même, lorsque je ne voyois plus celui qui s'étoit rendu si nécessaire à ma foiblesse. L'avouerai-je ? Mon désir devança peut-être le sien, et quoique je l'eusse souvent remarqué dans ses regards et même dans son silence, je murmurai de ne pas le trouver assez expressif. Sa timidité me faisoit honte, et lorsque d'une voix tremblante il me demanda, pour prix de sa constance et de son amour, d'accorder quelque retour à ses affections, sa prière me parut plus tardive que téméraire, et je n'eus pas la force de me montrer sévère envers un homme qui me supplioit avec autant de grâce que de chaleur. Les espérances que je lui permis de concevoir le rendirent si heureux, l'énivrèrent d'une joie si vive, que je m'applaudissois de n'avoir pas retardé son bonheur. Quelque temps après, toute la France fut mise en émotion par l'espoir d'une convocation prochaine d'états-généraux. A cette époque, les ambitions s'agitèrent dans tous les sens et dans toutes les classes. L'homme à qui j'avois permis de se dire mon ami, fut jaloux de figurer parmi les représentans de son ordre, et pour se rendre, disoit-il, plus digne de moi, il vouloit courir la carrière de gloire qui s'ouvroit devant lui. Je ne voulus point combattre son désir et je le laissai partir pour sa province,

où il se flattoit de recueillir les suffrages qui devoient le conduire au but où son ambition tendoit. Malheureusement ses vœux ne furent que trop accomplis. Avec quelle noble allégresse il se présenta devant moi, décoré du titre qu'il avoit tant désiré ! Combien nous étions tous deux loin de prévoir que les orages, qu'il avoit plus d'une fois affrontés sur les mers, avoient été moins périlleux que ceux auxquels il alloit être exposé, et que cette assemblée, qui se formoit d'abord avec calme, seroit bientôt agitée par des passions qui se déchaîneroient de toutes parts, soulèveroient tous les esprits, et exciteroient la plus violente des tempêtes. Je le vis flottant incertain sur cette mer orageuse et semée d'écueils. Il fut, à mon grand regret, attiré dans un parti que la renommée d'un jeune héros fortifioit. Les rapports qu'il avoit eus avec lui chez un peuple qui venoit de conquérir son indépendance, déterminèrent cette fatale réunion. Le plus grand accord régna dans leurs démarches; dans leurs opinions. Je n'entrevis plus alors que des dangers, que des remords, que de honteuses disgrâces, pour l'objet qui m'étoit si cher. En vain il s'efforçoit de me rassurer; son éloquence étouffoit mes paroles, et la crainte demeuroit au fond de mon cœur. Si je lui faisois quelques reproches sur la témérité et les inconséquences du parti qu'il suivoit, il se justifioit d'un air si enjoué, que je n'avois pas le courage de pro-

longer mon courroux. Mais bientôt les dangers devinrent si grands; les abîmes si profonds; les secousses si multipliées, qu'à moins d'être pervers ou insensé, il étoit impossible de se défendre de la crainte d'un horrible avenir. Comment, au milieu de cette sollicitude générale, oser s'arrêter au projet que nous avions formé, d'unir nos destinées par un nouveau nœud? Comment penser à placer le lit de l'hymenée sur un sol ébranlé par tant de volcans? Toutes les idées douces étoient absorbées par les allarmes et les regrets. La pensée la plus cruelle pour moi, étoit de voir l'objet de mes affections victime de ses erreurs et poursuivi par la haine publique. Désabusé de toutes ses illusions, il étoit abattu, humilié, et sembloit implorer son pardon et ma pitié. Je ne fus pas assez cruelle pour abuser du triomphe de mon opinion; je cherchois, au contraire, à relever son âme et, lorsque je le vis disposé à fuir désespéré, une terre sur laquelle ses compagnons avoient répandu tant de germes de malheur et de discorde, je lui promis d'aller me réunir à lui, quand il auroit choisi une habitation stable et à l'abri de toutes les persécutions qu'il redoutoit. Comme il exigeoit de moi un engagement plus assuré, plus formel que de simples paroles, je voulus bien condescendre à son pressant désir. Dans la nuit même qui précéda son départ, je brodai un dessin qui présentoit l'image de deux colombes poursuivies

par un vautour, avec cette devise : *Le danger, loin de les désunir, ne les rendra que plus fidèles.* Je traçai, avec mon aiguille, cette promesse : *L'ami délicat qui a respecté la mémoire de mon mari, le remplacera seul dans mon cœur.* Je ne l'oublierai jamais, ce jour où il vint me faire ses derniers adieux. Avec quel charme il sut m'exprimer sa tendresse et ses regrets ! Comme ses résolutions sembloient varier ! Pour éviter la prison et la mort, disoit-il, faut-il me condamner à me séparer de tout ce qui m'attache à la vie ? Que mes ennemis viennent ici me l'arracher : je mourrai du moins près de ce que j'ai de plus cher au monde ; mais aller au-devant de l'exil et des ennuis, n'est-ce pas servir la haine de mes persécuteurs ? Plus je m'efforçois de calmer sa douleur, plus je la voyois s'accroître. Je parvins cependant à convertir son désespoir en attendrissement, et de douces larmes succédèrent à la sécheresse de la fureur. Dans le moment où il serroit une de mes mains, avec l'expression du plus vif amour, et me conjuroit de réaliser la promesse que je lui avois faite, je lui présentai le mouchoir que j'avois brodé pour lui. Le voilà, lui dis-je, le serment que vous m'avez demandé : la main qui l'a tracé ne sera point celle d'une parjure. Il développa aussitôt cette œuvre du plus pur amour et, après l'avoir parcourue avec enchantement, il la replia et la plaça sur son cœur, en s'écriant : Voilà toute ma richesse ; j'abandonne

le reste à l'ingratitude et au crime. Il s'éloigna avec un courageux effort, monta dans sa voiture et disparut. Je n'eus pas la force de le suivre, même des yeux, et je tombai anéantie, comme si un coup imprévu m'eût ravi l'existence. J'eus à peine recouvré mes esprits que je fus partagée entre la crainte de savoir que la mer l'emportoit loin de moi, et celle d'apprendre qu'il étoit saisi et ramené par la haine qui s'attachoit à ses pas. Une lettre, écrite à bord de son vaisseau, ne me laissa plus que l'idée moins effrayante d'une absence prolongée.

» J'étois dans cet isolement si pénible, lorsque ma malheureuse sœur, bannie de son chapitre, vint se réfugier près de moi, et réclamer l'hospitalité que je devois à son triste sort. Les sentimens dont nous étions l'une et l'autre affectées, étoient d'une nature si différente que, loin de pouvoir épancher ma douleur devant elle, j'étois obligée de la concentrer et, tandis que j'étois dévorée de chagrins personnels, j'ai toujours paru m'occuper des siens. Cependant combien mes tourmens se sont accrus ! L'homme qui en est l'unique cause, garde depuis six ans le silence le plus offensant. Si la mort a respecté ses jours, je ne dois que du mépris à son insensibilité; mais s'il n'existe plus, ma pensée ne doit s'arrêter que sur le néant : voilà la triste certitude que je n'ose chercher.

» Après vous avoir confié le secret de mon cœur,

j'espère que votre amitié sera assez généreuse pour respecter ma servitude. Si l'homme envers lequel j'ai engagé ma foi n'est pas le plus lâche des amans, je me dois toute entière à lui. S'il a succombé à la douleur d'être séparé de moi, je n'offenserai pas sa mémoire et son amour, en manquant au serment qu'il a emporté avec lui ».

Un pareil discours ne me laissa point de réponse; aussi gardai-je long-temps le silence, et je ne le rompis que pour lui dire: « Ah! combien il est cruel, ce secret que vous venez de me révéler! Mais s'il me pénètre de douleur, il accroît encore mon estime et mon intérêt pour vous. Pardonnez ma curiosité, et daignez m'apprendre le nom de ce fugitif qui, en s'enfonçant dans l'obscurité, pouvoit trouver près de vous la sécurité qu'il a été chercher au-delà des mers ». Elle ne me l'eût pas plutôt nommé, que je m'écriai: « Ah! c'est lui! Quoi! me demanda-t-elle en m'arrêtant, le connoîtriez-vous? Où est-il? Existe-t-il encore? Oui, répliquai-je, il vit. Je le sens, j'ai eu tort de le plaindre: puisqu'il est aimé de vous, il est plus heureux que moi. Il vit, reprit-elle; il vit! Je n'en veux pas savoir davantage. Je ne suis plus rien pour lui; il n'est pas digne de mes regrets. Puissances du ciel, donnez-moi la force de l'oublier »! A ces mots, je vis les larmes couler de ses yeux; ses mains, qu'elle appliqua sur son front, me dérobèrent son visage altéré

par la plus vive douleur. « O ma tendre amie, lui dis-je, ne soyez pas assez injuste pour le condamner sans l'avoir entendu. Je ne l'ai vu que deux fois, et il m'a paru si triste, si affligé, qu'il mérite plus votre pitié que vos mépris. Ma pitié! répondit-elle; eh! pourquoi aurois-je pitié d'un homme qui a été impitoyable à mon égard; qui n'a pas même daigné s'informer si je vivois encore, ni m'apprendre son retour? Il a jugé mon cœur d'après le sien. Obtenez de lui qu'il vous rende ce dernier gage de mon amour; que je le détruise sous vos yeux, comme un lien importun. Mais peut-être y a-t-il attaché trop peu de prix pour le conserver. Cette nouvelle preuve d'indifférence, achèvera de me guérir ».

Pendant qu'elle parloit ainsi, je ne pus m'empêcher de faire un retour sur moi-même, et de penser à la fatalité de ma destinée qui me jetoit au milieu des affections humaines pour n'en être que le témoin. En vain elle insistoit pour me retenir et arrêter mes démarches. « Puisque je dois, lui dis-je, renoncer à l'espoir de mon bonheur, laissez-moi au-moins pour consolation la douceur de m'occuper du vôtre ». Au même instant je la quittai pour retourner dans cette ville, où tant de passions diverses se heurtent et se confondent; où les vices sont resplendissans, tandis que les vertus se voilent et se dérobent dans l'obscurité.

DIX-HUITIEME ENTRETIEN.

ON se rappelle que je rencontrai, chez une femme qui nous avoit invités à un concert, un étranger qui, sur une exclamation douloureuse de mon ami, entra en conversation avec nous, et justifia les jeunes personnes qui se livroient avec transport au plaisir de la danse. La sagesse et la profondeur de ses discours avoient piqué ma curiosité. J'étois allé le voir le lendemain, et il m'avoit rendu une visite peu de jours après. Nous nous étions mutuellement engagés à former une liaison plus étroite et plus suivie, lorsque l'hyver me fixeroit à Paris. Les divers voyages et les affaires qui avoient absorbé tous mes momens, me firent perdre de vue cet engagement, et il étoit déjà loin de ma pensée, lorsqu'il y fut ramené par le secret qui venoit de m'être révélé. La mission dont je me trouvois chargé donnoit une bien grande importance à la visite que j'allois faire. Il falloit pénétrer dans le cœur d'un homme que je connoissois à peine. Quel droit avois-je de l'interroger sur un point aussi délicat? Eh! ne pouvoit-il pas s'offenser de mes questions? Devois-je compromettre, par une confidence précipitée, l'honneur d'une femme que j'estimois? Telles étoient les réflexions qui se présentoient à moi, lorsque je l'abordai. Les premières paroles

que je lui adressai furent très-étrangères au véritable objet de ma démarche. Elles n'étoient que l'expression de la politesse et d'une amitié naissante, et ce ne fut qu'après l'avoir entretenu long-temps de choses assez indifférentes, que je hasardai de lui demander si la cause du chagrin qui paroissoit le dominer, ne provenoit pas de quelque liaison que ses voyages l'avoient forcé de rompre. « Vous êtes, me répondit-il, plus pénétrant que je ne le voudrois. Eh ! comment vous aurois-je donc laissé deviner ce que je désirerois pouvoir me cacher à moi-même ? J'ai été tant de fois, répliquai-je, le dépositaire des secrets du cœur, que je suis toujours porté à croire que les grandes afflictions prennent toutes leur source dans un attachement contrarié par le malheur ». Un long soupir fut toute sa réponse. « Mes doutes, continuai-je, se changent maintenant en certitude, et vous seriez bien plus étonné si je vous apprenois que je n'ai pas même le mérite de vous avoir deviné. « Eh ! par quel hasard, me demanda-t-il, seriez-vous instruit de la véritable cause de mes peines les plus secrètes ? Promettez-moi, lui répliquai-je, d'avoir autant de confiance en mon honneur, que j'en ai dans votre probité, et je ne vous dissimulerai rien ». Il se retourna tout-à-coup vers moi et, me serrant la main, il me jura de ne me rien cacher de ses sentimens, si je voulois lui parler avec la franchise qu'il attendoit de moi.

« Avant d'aller plus loin, souffrez que je vous fasse une question. Connoissez-vous parmi nous une loi qui retienne une femme dans la dépendance d'un homme qui en est indépendant ? Non, me répliqua-t-il : le lien doit être réciproque pour avoir de la force. Eh bien ! repris-je, c'est cette vérité constante que je viens faire valoir au tribunal de votre conscience et de votre honneur. Peut-être l'avez-vous oublié, il existe une femme qui se croit liée par un serment qu'elle vous a fait ; par un engagement dont elle vous a rendu le dépositaire : croyez-vous encore avoir quelques droits sur sa personne, et, si vous n'en avez pas, vous refuserez-vous à briser ce nœud imparfait qui l'attache à vous, et à lui restituer le gage d'un amour que vous avez dédaigné ? Pourquoi, me répliqua-t-il, après un moment de silence et de réflexion, faut-il que ce soit la main d'un homme que j'estime qui vienne tout-à-coup rouvrir mes blessures ? Non, je ne dois être rien aux yeux de celle dont vous avez eu la confiance ; mais elle est encore tout pour moi. Qu'elle me haïsse ; qu'elle me méprise : je ne dois pas me plaindre de ses sentimens ; je les ai mérités. Quant à elle, elle sera toujours chère à mon cœur, et il n'est pas en son pouvoir de m'empêcher de l'adorer toute ma vie. Je le vois, elle ne vous a rien dissimulé : j'aurai à votre égard la même franchise. Vous me jugerez ; vous me condamnerez ; mais vous ne

serez pas plus sévère envers moi que je ne le suis moi-même. Je n'ai pas besoin, continua-t-il, de vous répéter ce qui a précédé mon départ pour la nouvelle Angleterre : vous savez que j'allois chercher, dans cette vaste contrée, ma sécurité et les moyens de réparer les désastres dont ma fortune étoit menacée. Je dirigeai ma marche vers l'habitation d'un ancien colon qui attachoit une grande importance aux services que je lui avois rendus dans la dernière guerre. J'avois, à la tête de quelques soldats que je commandois, dissipé, exterminé une troupe de sauvages qui s'étoient introduits dans sa maison, avoient enlevé la chevelure de ses esclaves, et se préparoient à emmener avec eux sa femme et une fille dont il avoit été forcé de s'éloigner. En allant trouver cet estimable cultivateur, je ne prétendois pas mettre sa reconnoissance à contribution; je voulois seulement obtenir quelques conseils utiles de son expérience.

» Il me seroit impossible de vous exprimer les transports de joie que ma présence fit éprouver à cette famille, qui me considéroit comme son libérateur. Il ne me fut pas permis de penser à m'établir ailleurs que dans leur domaine. Tout ce que l'hospitalité peut offrir de plus délicat, me fut prodigué : j'étois le véritable enfant de la famille. Le père et la mère me regardoient comme leur fils; la fille me considéroit comme son frère. Ah ! pour-

quoi, pourquoi ne m'a-t-elle pas toujours envisagé sous ce titre ? Elle étoit si douce, si naïve, si ingénue ! Je voulus m'acquitter en quelque manière des obligations que je contractois tous les jours dans cette maison hospitalière. Je me chargeai de communiquer à cette jeune personne, quelques talens que j'avois cultivés dans ma jeunesse. Je lui montrois le dessin et la musique, et je l'avançois dans la connoissance de la langue françoise qu'elle parloit à peine. Les progrès qu'elle faisoit de jour en jour, charmoient ses parens, et ils attachoient un si grand prix à mes leçons, que je me plaisois à les varier et à les prolonger.

» Cependant, toujours pénétré des sentimens qui m'avoient suivi dans un autre hémisphère, j'étois bien loin d'abuser de l'innocente familiarité de ma jeune écolière, et si l'honneur ne m'eût prescrit une affection aussi chaste que pure, l'amour m'en eût fait un devoir. J'étois à cet égard si sûr de mon cœur, que je ne prenois pas même la peine de me défendre de toutes les impressions que pouvoient faire sur moi la grâce et la fraîcheur de la jeunesse. Ce fut cette sécurité qui commença mon malheur; je ne repoussai point d'innocentes caresses, et je m'aveuglai long-temps sur le plaisir que j'éprouvois à me voir l'objet des soins les plus attentifs. Une légère indisposition, qui affecta cette jeune personne, et parut allarmer sa mère, me fit

appercevoir que je prenois à elle un intérêt plus vif que je ne l'avois pensé. Lorsqu'elle fut rétablie, je remarquai plus de gravité dans ses manières ; plus de mesure dans ses discours ; plus de retenue dans sa gaîté. Ce changement fut pénible pour moi, et lorsque j'en fis quelques reproches, on me répondit avec une dignité à laquelle je n'étois pas accoutumé. Je ne doutai pas que ce ne fût l'effet de quelques réprimandes secrètes faites par la mère, et pour calmer les craintes d'une famille à laquelle je devois autant d'attachement qu'elle croyoit me devoir de reconnoissance, je prétextai le besoin d'aller à Boston, qui étoit éloigné de plus de trente lieues de notre habitation.

Quel fut mon étonnement, en arrivant dans cette ville, que je n'avois pas vue depuis quelques années, de trouver une révolution subite dans les mœurs et les habitudes de ce peuple, que j'avois laissé si simple et si économe ! Un luxe Européen se faisoit remarquer chez les plus modestes négocians. Le faste des voitures, le goût des spectacles, les superfluités de la table, l'élégance des vêtemens, la richesse des meubles, frappoient mes regards d'étonnement et de regret. Qu'est donc devenue, me disois-je, cette nation si sage, qui paroissoit ne vouloir d'autre gloire que sa liberté ; d'autres richesses que le fruit de son industrie ; d'autre parure que ses vertus ? Je ne tardai pas à

m'appercevoir que le souvenir des services rendus par les François, étoit importun à ses habitans, et que nous n'étions plus à leurs yeux que des étrangers incommodes qu'on vouloit rejetter dans leur patrie. Un contraste si choquant avec les manières et les affections de mes estimables hôtes, me faisoit repentir de m'en être si légèrement séparé, et ce n'étoit pas sans essuyer de pénibles combats, que je prolongeois un séjour plus dispendieux que ne me le permettoit l'état de ma fortune. Je m'occupois déjà sérieusement des moyens de retourner à la campagne de mes amis, lorsque je reçus une lettre qui précipita ma résolution. Elle étoit conçue en ces termes.

« Avons-nous donc eu des torts envers vous, ou » le mouvement d'une grande ville vous plaît-il » plus que la simplicité de nos campagnes? Si » l'amitié à laquelle vous nous aviez fait croire étoit » bien réelle, vous ne délaisseriez pas si long-temps » une famille qui vous est si attachée, et qui désiroit vous être encore plus unie. Je ne vous parle » point de votre jeune écolière : depuis qu'elle est » abandonnée de son instituteur, elle néglige les » talens et les études dont vous lui aviez inspiré le » goût. Hélas ! la pauvre enfant ! Elle chérissoit tant » son maître; elle craignoit tant de lui déplaire, que » son application au travail a allumé son sang et » altéré sa santé. Peut-être la trouveriez-vous bien » changée, si vous reveniez vers nous. Qui plus

» que sa mère doit gémir sur la véritable cause de
» son ennui et de son dépérissement ? Je dois vous
» la laisser ignorer ; mais votre cœur la devinera.
» Son père est bien loin de la soupçonner, et il n'y
» a que la tendresse d'une mère allarmée qui puisse
» vous la faire entrevoir. Je n'ai, Monsieur, plus
» rien à ajouter. Si vous revenez, nous vous rece-
» vrons comme un ami ; comme un ancien bienfai-
» teur : si vous persistez dans le dessein de demeurer
» éloigné de nous, vous m'aurez peut-être fait plus
» de mal que je n'en aurois éprouvé en devenant
» l'esclave et la proie des sauvages ».

« Une pareille lettre ne demandoit pas d'autre réponse que celle du retour le plus prompt. Je ne la fis point attendre, et j'allai me précipiter dans les bras d'une mère qui me reçut avec l'expression de la reconnoissance et de l'attendrissement. Bientôt on fit avertir la jeune personne, de l'arrivée de son maître. Dans un temps plus éloigné, elle fût accourue avec les signes de l'allégresse ; je la vis s'avançer languissamment ; un sourire mêlé de tristesse indiquoit l'affection de son cœur ; ses yeux se baissèrent et son visage décoloré se détourna, lorsque je m'avançai pour l'embrasser. J'étois si affligé de découvrir un sentiment auquel je ne devois pas répondre, que je cherchois plus à l'éteindre qu'à l'animer, et j'affectois plus d'indifférence à sa vue, que je n'en éprouvois réellement. Le père n'eût pas

plutôt appris mon retour, qu'il se hâta de venir me témoigner le plaisir qu'il éprouvoit en me revoyant; mais toujours avec ce calme et cette franchise froide qui caractérisent les habitans de cette contrée.

» En reprenant, avec mon écolière, nos anciennes occupations, j'avois le soin d'apporter dans mes leçons et dans nos lectures, plus de sérieux et de gravité que par le passé : je m'interdisois le plus léger badinage, comme si cette froideur apparente eût dû produire la guérison que je désirois. Son effet fut bien contraire : le feu concentré devint plus actif, et amena une fièvre interne et dévorante, qui mit en péril les jours de cette fille chérie. Le mère m'en avoit trop dit pour avoir encore quelque chose à m'apprendre, et je voyois bien clairement qu'elle m'accusoit d'une insensibilité homicide.

» Je ne dois pas oublier de vous dire que, pendant mon séjour à Boston, j'avois reçu les plus horribles nouvelles de la France. On m'avoit annoncé l'épouvantable conjuration formée contre tout ce qui portoit le titre de noble. Je ne pouvois douter que la femme à laquelle j'étois si tendrement attaché n'y fût enveloppée : le moins qui pouvoit lui être arrivé, c'étoit d'avoir été plongée dans l'horreur d'une prison, pour y attendre son arrêt de mort. Je n'avois reçu aucune réponse à des lettres que j'avois eu l'imprudence d'écrire, et qui, dans mon imagination, avoient peut être accéléré le moment de sa destruction.

destruction. Jugez de ma perplexité; j'étois entre la crainte d'avoir perdu ce que je chérissois le plus, et celle de perdre bientôt ce qui me chérissoit davantage. Falloit-il sacrifier sans pitié le bonheur et l'existence d'une famille qui m'adoptoit avec tant de générosité, à l'idée de demeurer fidèle à un être qui n'étoit déjà plus? J'avois continuellement sous les yeux le spectacle le plus déchirant; celui de cette jeune fleur qui dépérissoit de jour en jour; celui d'une mère qui n'osoit plus lever ses regards sur moi, parce qu'ils avoient trop inutilement sollicité ma pitié; enfin celui d'un père qui, sans soupçonner la passion dont sa fille mouroit victime, versoit ses sollicitudes dans mon sein, et me déclaroit qu'il ne survivroit jamais au malheur qui le menaçoit. Je ne prétends pas excuser ma faute; je suis sans doute coupable aux yeux de celle dont j'ai trahi les sermens et la foi; mais je crois que je l'eusse été bien davantage aux yeux de l'humanité, si j'eusse résisté plus long-temps aux touchantes sollicitations de la nature et de l'innocence. J'ose le dire, je me détachai de mes premières affections, comme un homme qui se dévoue à une mort presque certaine, pour sauver un objet chéri, menacé d'être englouti par les flots, ou dévoré par les flammes. Je ne fus point trompé dans mon espérance: la parole que je donnai solemnellement d'épouser cette jeune personne, aussitôt qu'elle seroit rétablie et pourroit marcher à

l'autel, ranima son existence; la réconcilia avec la vie. Sa langueur ne tarda pas à faire place à la sérénité de la joie et la florissante jeunesse reparut avec ses vives couleurs et son premier éclat. Je dois l'avouer, cette résurrection miraculeuse produisit quelques changemens dans mes affections, et je me livrai tout entier à la douceur d'être aimé d'un être aussi sensible que touchant. Ma promesse ne fut point vaine, et je devins l'époux de celle à qui j'avois deux fois sauvé la vie. Il n'auroit rien manqué à mon bonheur si j'avois pu me détacher de mes souvenirs, et si ma pensée ne m'eût jamais ramené sur une terre que l'Océan séparoit de celle que j'habitois. Une fille née de cette union si pure, et qui cependant sera regardée comme un crime, auroit dû achever d'effacer mes regrets, et me rendre tout entier aux sentimens de père et d'époux; cependant, mon premier amour en triomphoit encore, et il me sembloit toujours qu'il manquoit quelque chose à ma félicité, lorsque je me laissois aller à la solitude et à la réflexion.

» Combien l'œil d'une femme aimante est pénétrant, et qu'il est difficile de lui dérober ses pensées les plus cachées! De légers soupçons s'élevèrent d'abord dans l'âme de mon épouse; mais la fatale découverte qu'elle fit de ce gage ingénieux, qui demeuroit attaché à mon sein, lorsque mes regards ne s'arrêtoient pas douloureusement sur lui, la con-

firma dans l'idée que son amour avoit été précédé par celui d'une rivale, qui occupoit encore une place dans mon cœur. Cette funeste conviction pénétra son âme délicate d'un dépit mortel, qui la fit bientôt retomber dans cette douleur lente qui mine la vie et en détruit insensiblement tous les ressorts. Le danger qui menaçoit ses jours me donna de nouvelles allarmes. Inutilement je redoublois de soins, d'attentions délicates, de protestations d'attachement; le sentiment qui oppressoit son cœur surmonta sa timidité, et elle osa me dire, d'une voix presqu'éteinte: Vous étiez ce que j'aimois le plus au monde. Si je vous eusse perdu, rien ne m'eût consolé sur la terre: en mourant, je ne ferai que rompre une chaîne importune; vous pourrez encore renouer des nœuds que vous regrettez. Mes efforts, pour dissiper d'aussi tristes pensées, furent infructueux, et j'eus le malheur de voir cette victime de la tendresse et de la sensibilité, s'échapper de mes bras, et retomber dans le néant, qui engloutit également et l'amour et l'indifférence. Deux années se sont écoulées depuis cette perte déplorable. Je ne le dissimule pas, je lui ai donné bien des larmes, et l'enfant qui est sorti de son sein en a été plus d'une fois arrosé. Quelle est donc la puissance d'une passion créée par la vertu et appuyée sur l'honneur! Rien ne peut l'éteindre, puisqu'elle résiste à l'absence, aux ravages du temps, à la loi du devoir, au

cri de la nature. En vain je luttai contre de vaines illusions : en vain je voulus m'affermir dans la résolution de ne vivre que pour mon enfant, que pour consoler ses aïeux ; j'ai eu la cruauté de les abandonner, pour venir me consumer sur une terre qui ne m'offre que des sujets de regret et de désespoir. Je n'ose aborder celle que je suis venu chercher de si loin. Eh ! comment m'offrir à ses yeux ? Sous quels traits m'envisageroit-elle ? Je ne voudrois rien lui cacher : elle me regardera donc comme un parjure ? Après avoir perdu les terres que je possédois ; la considération que je m'étois acquise ; le lustre d'un nom auquel l'histoire avoit donné quelqu'éclat, m'exposerai-je à ses justes dédains ? Solliciterai-je ses bontés pour une innocente créature qui lui est étrangère et qui seroit peut-être l'objet de sa haine, si je pouvois encore être celui de son amour ? Voilà, Monsieur, les tristes réflexions qui m'enchaînent dans la retraite, m'ont interdit toutes recherches, et fixé dans le vide du silence et de l'ennui. Je ne vous ai rien dissimulé : si la personne dont vous paroissez avoir la confiance, met son honneur et sa tranquillité à ressaisir le dernier gage de sa bonté, celui qui sacrifiera sa vie pour elle, le lui remettra ; mais j'ose exiger, pour prix de ce généreux abandon, et pour dernière faveur, la permission de le déposer à ses pieds ».

Je n'entendis pas ce long récit sans une vive

émotion, et je n'essayai pas même de me défendre de l'intérêt que m'inspiroit un rival qui avoit tant de titres pour l'emporter sur moi. « Cette faveur que vous réclamez, lui dis-je, je crains bien que vous ne l'obteniez pas; mais vous en recevrez une plus douce : on aura pitié de vos malheurs; on vous pardonnera une infidélité qui eut une si belle cause, et il n'y auroit bientôt plus que moi qui serois à plaindre, si je n'étois pas habitué à me consoler de toutes mes peines, par le bonheur des autres ».

DIX-NEUVIEME ENTRETIEN.

Combien celui qui replie ses affections sur lui-même; dirige toutes ses pensées, toutes ses démarches vers un bonheur qui lui est personnel, s'égare dans ses projets ! A peine aura-t-il atteint l'objet de ses vœux, que la satiété, l'ennui, les dégoûts l'assailliront et remplaceront les jouissances qu'il se promettoit. Ce qui constitue peut-être la félicité de l'homme religieux, c'est l'éloignement du but auquel il aspire, et encore son bonheur seroit-il bien aride, si une bienfaisance charitable ne répandoit pas quelques fleurs sur la longue route qu'il parcourt.

Vers la fin du siècle qui a précédé celui qui vient de s'écouler, on vit sortir du sein de l'obscurité un de ces êtres privilégiés, que l'on peut appeler la gloire de l'humanité. Deux orateurs célèbres ont rivalisé de

talens pour signaler ses vertus et rappeler sa mémoire à notre reconnoissance : je veux parler de Vincent de Paul, qui fit, avec le zèle de la charité, plus de bien aux hommes que la magnificence des monarques, avec toutes leurs richesses. Qu'on mette à la place de ce prêtre inimitable un homme doué de la plus haute intelligence dans les spéculations de commerce ou de finances, et qui, par le succès de ses entreprises, ait eu la faculté de se faire construire des palais magnifiques; d'acquérir de superbes domaines; d'attacher à son nom le plus grand lustre; de se décorer de dignités, d'emplois importans; enfin, de s'élever au plus haut dégré de faveur; peut-on penser qu'au milieu de son opulence et de sa splendeur inattendue, il goûte des jouissances comparables à celle qu'éprouva l'homme religieux, lorsqu'il fut parvenu à faire élever l'édifice qui reçut dans son sein l'enfance délaissée, et que le vice ou la misère exposoit dans les carrefours, à l'impitoyable indifférence du citadin, et à la voracité des animaux? Et quand bien même il n'auroit pas espéré que ses infatigables travaux seroient payés par la main libérale d'un Dieu, peut-on douter qu'il n'en eût déjà reçu la récompense sur la terre, lorsqu'il mesuroit de ses regards et dénombroit les précieuses institutions, les établissemens salutaires dont il étoit le créateur?

O hommes, qui voulez être heureux, semez les germes de votre félicité dans le cœur des autres, et

vous recueillerez des fruits que les maladies, que les persécutions, que l'ingratitude même ne pourront empoisonner : vous jouirez du bien que vous avez fait, et même de celui que vous aurez tenté de faire aux autres, tandis que vous serez peut-être frustrés de celui que vous aurez concentré en vous seul.

Ce fut donc par un intérêt bien entendu que j'écartai de ma pensée le vœu que j'aurois pu former, de posséder une femme qui avoit tant d'attraits pour moi. En supposant, me disois-je, que je vinsse à lui persuader qu'elle est oubliée de mon rival, et à obtenir de son dépit une main qui m'est si chère, qu'en résultera-t-il pour moi ? Je posséderai sa personne, et son cœur sera toujours pour un autre : sa vertu me la rendra fidèle ; mais ne ranimera pas pour moi une flamme qu'elle doit laisser éteindre. Je ne pourrois prétendre qu'à un sentiment froid et languissant qui seroit mêlé de remords. Que sera ce bonheur passager des sens, en comparaison du délice que je goûterai en réunissant deux êtres qui s'aiment, qui arrêteront toujours sur moi les regards de la reconnoissance, qui m'envisageront comme la source de leur félicité ? Je n'hésitai donc pas à aller répandre la joie et la sérénité dans une âme que j'avois laissée flottante dans le tourment de l'incertitude. « Abandonnez-vous, lui dis-je, toute entière à la joie. Oui, c'est bien lui que j'ai vu : il vit, et il n'a cessé de vous aimer ».

A ces mots je vis sa bouche s'entr'ouvrir d'étonnement et de plaisir; mais elle ne put proférer une parole, et l'instant d'après elle retomba en silence sur le siége qu'elle avoit quitté pour venir au-devant de moi. Elle couvrit de son mouchoir ses yeux, qui commençoient à s'obscurcir de larmes; bientôt je l'entendis murmurer ces mots : « Il est en France, et je ne l'ai point encore vu! Il m'aime, et il n'a point encore osé se présenter à moi! Il se sent donc bien coupable! Oui, répondis-je, il se le croit plus qu'il ne l'est réellement. Ah! je le pressens, répliqua-t-elle, il n'est plus libre; une autre que moi le tient enchaîné! Qu'il soit heureux, puisqu'il s'est flatté de l'être au prix de mon bonheur. Pourquoi ne m'est-il pas possible de l'oublier, puisque ses sermens se sont effacés de son souvenir »? Puis s'interrompant tout-à-coup, comme si elle eût encore rougi de son amour et de sa foiblesse : « Vous a-t-il, me demanda-t-elle d'un air calme et d'une voix assurée, remis cet engagement sacré, dont il a si indignement abusé? Non, repris-je, il ne s'en est point dessaisi, et il auroit fallu lui arracher la vie avant de l'obtenir; vous, qui êtes la puissance à laquelle il ne résistera jamais, réclamez-le avec l'autorité d'une amante outragée, et il viendra le déposer à vos pieds. Je ne me suis donc pas trompée, s'écria-t-elle; il n'est plus libre, puisque vous ne le disculpez pas de cet horrible parjure!

» Je ne veux le rendre à vos yeux, ni plus innocent, ni plus coupable qu'il ne l'est; mais j'attends que vous soyez en état de m'entendre, pour exposer sa conduite à son véritable juge; à celle qui peut le condamner ou l'absoudre ». Elle ne proféra plus rien; ses regards expressifs et curieux me sollicitoient de parler.

Le récit que j'avois entendu m'avoit fait une telle impression, qu'il étoit resté gravé dans ma mémoire, et je le lui rendis avec la même simplicité et la même candeur. Plus d'une fois je lui vis détourner la tête; l'appuyer sur une de ses mains, et saisir de l'autre celle que je lui présentois. Lorsque j'en fus à la circonstance de la mort de cette jeune épouse, victime d'une jalousie dévorante, elle soupira en s'écriant : « La pauvre malheureuse ! Elle n'a pas plus souffert que moi; mais pourquoi faut-il que l'ouvrage de mes mains soit la cause de sa mort » ? Je la vis se soulever d'indignation, et frémir du soupçon de haïr le fruit d'un hymen si pur et si louable. Elle s'écria : « Eh ! pourquoi donc m'inspireroit-elle de la haine, cette innocente créature ? N'est-elle pas sa fille ? Ah ! je le sens, tout ce qui vient de lui m'est encore trop cher. » Lorsqu'elle eût achevé cette exclamation, elle retomba dans le silence, et je repris ma narration qui touchoit à sa fin. « Voyez maintenant, ajoutai-je, si vous devez confirmer les espérances que j'ai don-

nées. Ai-je trop présumé de votre générosité en promettant un pardon à celui qui, loin de vous avoir offensée dans son amour, a honoré ce sentiment par un sacrifice vertueux ? Mais où est-il, me demanda-t-on ? Je le vois, repris-je, en souriant, ce n'est plus ce gage d'amour auquel vous attachiez tant d'importance, que vous voulez reprendre. Eh bien ! suis-je assez bon ? Méritois-je assez d'être aimé de vous ? J'ai prévu vos désirs : ce coupable, cet homme si indigne de votre affection, il est dans ma maison, et je vais l'amener à vos pieds ». En effet, j'étois si certain du sort qui l'attendoit, que je l'avois engagé à m'accompagner, et il occupoit l'appartement de cet infortuné qui n'avoit eu jusqu'alors que des illusions. J'avois senti ma main saisie avec un transport si vif; j'avois vu une couleur si tendre se répandre tout-à-coup sur le visage de celle qui m'avoit entendu, que je compris toute l'impatience qui déjà la tourmentoit, et je sortis sur-le-champ pour aller chercher cet être si désiré, qui n'étoit pas moins agité d'une vive sollicitude. A la précipitation de mes pas, à la joie et à la confiance qui brilloient dans mes yeux, il ne put pas douter du succès de ma mission. « Venez, homme fortuné, lui dis-je, venez recevoir le prix de votre vertu et de votre constance ». Et à l'instant je le conduisis à cette maison qui devoit bientôt devenir la sienne. Lorsque nous fûmes arrivés au pied de l'escalier, il

s'arrêta un moment pour respirer et raffermir ses pas chancelans. Il s'appuya sur moi, et je le précédai. En entrant dans le salon, où il étoit attendu, on se leva pour le recevoir; on lui tendit les bras; mais à peine s'y étoit-il précipité, qu'une défaillance qui n'étoit pas feinte, prouva qu'on succomboit sous un bonheur inattendu. Quel langage, que ce silence du cœur qui dédaigne tout autre que celui des douces étreintes, des baisers multipliés, des larmes qui se confondent ! Eh ! que se diroit-on, lorsque l'on sent plus que la langue ne pourroit exprimer ? Si moi, qui n'étois que témoin de ces émotions ravissantes, j'éprouvois le plus délicieux plaisir, quel devoit être celui de ces âmes réunies, confondues dans les mêmes transports ? De tout ce qui respire, c'est peut-être à l'homme seul, que sont réservées de pareilles jouissances, et c'est peut-être là un des attributs de la supériorité de son être. Que sont, en comparaison de ces pures voluptés de l'âme, celles des sens qui nous ravalent au rang des animaux, et qui ont le même attrait pour eux ? Hélas ! les unes et les autres nous épuisent de même, et le cœur a aussi besoin de se reposer après ces épanchemens de confiance et d'amour.

L'usage de la parole revint à ceux qui s'étoient dit tant de choses sans se parler. « Je la revois donc enfin, répétoit l'amant énivré de joie ! C'est bien elle; toujours belle, toujours bonne, toujours sen-

sible. Je ne la quitterai plus ; il n'est pas au pouvoir des hommes de m'en séparer. L'insensé ! répondit-on, en paroissant s'adresser à moi ; il a déjà oublié qu'il a dans un autre monde, un enfant dont je veux être aussi la mère ». Il fut si touché de ce dernier trait de générosité, que l'émotion précédente se seroit renouvellée, si un mouvement de fierté n'en eût arrêté l'effet. « Eh ! qu'y a-t-il donc d'étonnant, lui demanda-t-on, dans le désir que je viens d'exprimer ? — Rien de ce qui sera noble et bienfaisant, ne me surprendra de votre part ». Ce fut la réponse de l'amant confus.

Ils avoient déjà tellement pris possession l'un de l'autre, qu'ils ne devoient pas tarder à rendre leurs nœuds légitimes. Il fallut cependant faire le sacrifice de quelques jours à la décence qui doit être la souveraine de l'amour. Malheur à lui, lorsqu'il ose se soustraire à cet empire !

VINGTIEME ENTRETIEN.

Depuis plus d'un an, je m'étois si exclusivement dévoué à l'existence et au bonheur de ces trois individus qui avoient été les objets de mes sollicitudes et de mes soins, que toute autre société m'étoit devenue étrangère, et ces êtres sur lesquels reposoient ma pensée et mon cœur, se trouvoient dispersés, et paroissoient se soustraire à mon attachement par des

affections diverses. Qu'est la simple amitié aux yeux d'une femme qui a retrouvé un amant digne d'elle; qui jouit de sa présence; qui s'en est emparée comme d'un bien précieux qu'un événement inattendu lui a rendu? Je ne pouvois tout au plus espérer que de froids souvenirs de cette femme étrange qui s'étoit volontairement plongée dans les privations et le néant de l'indifférence. Je devois me croire oublié de l'homme dont la reconnoissance restoit muète à mon égard; et puis, me disois-je, quels services lui ai-je rendus? Je n'ai fait que changer ses tourmens; que varier ses illusions; que porter ses regrets d'un objet sur un autre.

J'avois cependant une commission à remplir. Au milieu du trouble et de l'énivrement qu'éprouvoit cette veuve occupée des nouveaux nœuds qu'elle alloit former, elle se sentit incapable de tout autre soin, et elle m'avoit conjuré d'annoncer à sa sœur la nouvelle qui la charmoit. Cet événement devoit occasionner une surprise d'autant plus grande, qu'on ignoroit ce qui l'avoit amené.

« Heureusement, lui écrivis-je, votre sœur ne » s'est point, comme vous, refusée à faire le bon- » heur d'un homme qui rend justice à ses rares » qualités. Lorsque vous recevrez cette lettre, elle » aura déjà changé de nom; mais son cœur sera » toujours le même. Celui qu'elle aura choisi » pour époux, seroit encore plus heureux si vous ne

» vous étiez pas séparée d'elle. Puisqu'il entroit
» dans vos calculs avec le ciel, d'immoler vos
» amis à des étrangers; de vous dérober aux uns
» pour signaler votre zèle envers les autres, il vous
» auroit été possible d'accomplir vos desseins sans
» vous éloigner de nous. Je ne veux pas pour le
» moment vous en dire davantage : je remplis la
» mission dont je suis chargé, et je vous laisse à
» deviner si elle est agréable pour moi. Je ne vous
» parlé point d'un autre ami qui me punit de vos
» rigueurs, en ne me donnant plus de ses nou-
» velles ».

Cette lettre, comme je m'en doutois, fut une énigme pour celle qui la reçut. « Je ne serai point
» trompée, me répondit-elle, dans ma plus douce
» pensée : c'est vous, c'est vous seul qui avez enlevé
» ma sœur à l'ennui du veuvage. Déjà je me plais à
» vous donner le doux nom de frère. Mais pourquoi
» avoir jetté dans mon esprit quelqu'incertitude ?
» Vous dont j'estime particulièrement la franchise,
» pourquoi affecter avec moi une réserve qui doit
» vous être étrangère ? Hâtez-vous de dissiper mes
» doutes, et de me confirmer dans une heureuse
» certitude. Ah ! si vous saviez quelle résolution
» votre ami a prise, depuis quelques mois, vous
» ne seriez pas étonné de son silence. Son âme
» pure se détache de toutes les affections humaines :
» nous ne serons bientôt plus rien à ses yeux. Vous

» à qui il doit tant, moi qu'il a tant aimée, nous
» disparoîtrons devant sa pensée, comme des atômes
» qui échappent aux regards des habitans des cieux.
» Je m'efforce en vain de l'atteindre dans la sublimité
» de son vol; je sens que je suis condamnée
» à ramper sur la terre, et le peu de bien que j'y
» fais ne me console pas de la honte d'y demeurer
» attachée. J'avois l'orgueil de penser que les hommes
» n'étoient pas d'une nature supérieure à la
» nôtre; je ne le sens que trop, je me suis trompée.
» Vous pouvez commander à vos passions, et
» les éteindre lorsqu'elles contrarient vos projets;
» pour nous, êtres foibles, nous nous laissons consumer
» par elles, et les devoirs que nous remplissons
» avec tiédeur, peuvent à peine nous distraire
» de la pensée qui nous domine nuit et jour.
» Mais je m'apperçois que je vous confie, comme
» à un frère, le secret de mon cœur, et si par
» malheur vous ne l'étiez pas! Je viens de relire
» votre lettre; je sens mes doutes s'accroître. Je vous
» en conjure, ne me laissez pas plus long-temps dans
» l'incertitude et la crainte d'avoir révélé ma foiblesse
» à un étranger, que j'aurois eu tant de plaisir
» à regarder comme un autre moi-même ».

RÉPONSE.

« Pardonnez-le moi, ma respectable Dame,
» j'ai voulu faire apparoître à votre amitié pour

» moi la chimère qui a un instant séduit mon
» imagination. Un homme, arrivé tout exprès de
» l'autre monde, a dissipé toutes mes espérances.
» N'allez pas croire, cependant, que ce soit l'amour
» d'un jour qui ait été couronné. Il avoit précédé
» le mien de plusieurs années, et votre sœur, fidèle
» aussi à ses sermens, n'a fait que remplir sa pro-
» messe. Vous recevrez dans peu de jours l'épan-
» chement d'un cœur enivré de joie, et dans lequel
» vous n'occuperez plus que la seconde place. Vous
» n'avez pas voulu remplir la première dans l'âme
» de mon pauvre ami, et j'ignore s'il en existe
» encore une pour moi. Si ma lettre vous a paru
» énigmatique, la vôtre l'est bien davantage à son
» égard. Vous lui avez fait perdre la raison que je
» lui avois rendue; c'est là une grande faute devant
» les hommes, et quoique vous en puissiez dire,
» le ciel vous la pardonnera peut être moins que
» celle dont vous vous êtes fait une idée si effrayante.
» A quel projet peut-il donc s'être attaché? J'ai
» cru qu'il alloit seulement s'occuper d'aggrandir
» ses possessions, et d'employer utilement la for-
» tune immense qui lui est survenue. J'ai assez
» respecté ses intentions pour ne pas vouloir les
» approfondir; mais si, par un retour de sa mélan-
» colie, il devoit se précipiter dans quelque parti
» funeste, je volerois à son secours, et je ne lais-
» serois pas périr le fruit de mes sollicitudes et de

« mes

» mes peines. Ne vous reprochez pas, mon aimable
» Dame, votre confiance en moi, ni l'aveu de vos
» secrètes affections. Gardez-vous sur-tout de pré-
» senter comme une foiblesse ce qui constitue la
» force de l'amour. Quel seroit donc le mérite d'une
» femme qui triompheroit d'un sentiment passa-
» ger, et l'immoleroit à son devoir? Plus la lutte
» est longue et constante, plus sa victoire est glo-
» rieuse. Pensez-vous que je n'aie pas su apprécier
» l'étendue de votre sacrifice, et que j'aie eu le
» tort de vous confondre avec ces âmes froides et
» vulgaires qui asservissent leurs désirs à d'aveugles
» préjugés, et ne redoutent que le tribunal de
» l'opinion publique? Dans le combat auquel vous
» vous êtes livrée, vous avez vu d'un côté un Dieu
» auquel vous vous êtiez vouée toute entière; de
» l'autre, un homme qui sollicitoit la possession
» de votre personne. Placée entre le ciel et la
» terre, votre cœur n'a pas voulu descendre vers
» l'objet qui l'attiroit sur un sol périssable. Il a
» préféré de s'élever vers son sublime possesseur.
» Il n'y a rien que de grand dans le choix que
» vous avez fait; mais votre persévérance vous
» rend tous les jours plus recommandable, en
» raison de la résistance que vous opposez au plus
» doux des penchans. Ainsi, loin de vous être hu-
» miliée à mes yeux, craignez d'avoir un jour à
» vous reprocher de vous être trop aggrandie aux

» regards d'un mortel qui ne sera jamais capable
» d'un sacrifice aussi héroïque que le vôtre ».

RÉPONSE.

« Je l'ai reçue, cette lettre que vous m'aviez
» annoncée. Les vœux de ma sœur sont comblés,
» et nous n'entrons pour rien dans le bonheur
» qu'elle éprouve. Le sort a déjoué nos projets,
» et nos pensées retombent tristement sur nous-
» mêmes. Vous n'êtes pas le plus à plaindre, puisque
» vous savez jouir du bonheur des autres. Vous
» l'avouerai-je encore ? Cette consolation n'ap-
» proche pas de mon cœur. Ah ! Combien je suis
» loin de goûter le prix du sacrifice que j'ai fait !
» Ne me parlez ni d'héroïsme ni de vertu ; je n'ai
» point triomphé d'un sentiment qui me domine
» toujours et m'accable de son poids. Je n'avois
» autrefois qu'une chaîne à porter ; aujourd'hui
» j'en traîne péniblement deux dans le sentier de
» la vie, et le seul allégement à ma douleur, est
» d'oser vous en rendre le dépositaire. O mon ami,
» que la carrière que j'ai à parcourir me paroît
» longue, et combien je voudrois que toute ma
» sensibilité pût s'épuiser en un jour ! J'ignore si
» ce mortel qui en fut le principal objet a pu
» parvenir à éteindre cette flamme brûlante qui
» paroissoit l'animer. Quant à moi, je le sens, elle
» me consume sans que son action diminue. Je me

» débats en vain, pour échapper à ses fureurs : c'est
» inutilement que j'appelle à mon secours, et la
» protection du ciel, et la pitié des êtres qui m'en-
» vironnent. Moi qui devrois être l'exemple de
» celles qui se sont rangées volontairement sous
» mes lois, je crains d'en être le scandale. Ma
» tiédeur envers les misérables dont je dois sou-
» lager les souffrances, ne démontre que trop
» qu'une habitude machinale me tient lieu du
» zèle qui devroit m'animer. Je porte envie à la
» charité qui s'exerce sous mes yeux, et les vertus
» qui brillent ici m'humilient à chaque instant.
» De tous les malades que j'approche, il n'en
» est pas un dont le sort ne me paroisse préférable
» au mien : je convoite leur langueur, leur indiffé-
» rence, leur dégoût et même leurs souffrances. Ce
» sont celles de l'âme qui sont véritablement in-
» tolérables. Foible créature que je suis ! J'ai osé
» lutter contre le sentiment le plus naturel : j'ai
» eu l'orgueil de penser que je pourrois en triom-
» pher ! Que je me suis abusée ! Tant que j'ai été
» en présence de celui que j'appelle mon ennemi,
» et auquel il m'eût été si doux de donner un autre
» nom, j'ai été assez forte pour combattre ses
» désirs et surmonter les miens; mais depuis que
» je n'ai plus que son image devant ma pensée,
» je me sens terrassée; je m'abaisse devant elle;
» je la conjure de s'éloigner; mais elle se venge

» cruellement de mes refus et de ma vaine do-
» mination. Elle semble jouir de mon dépit et
» de mes regrets; elle ne me montre plus qu'un
» visage austère, qu'une contenance grave. Elle in-
» sulte à mon abattement et dédaigne de me rele-
» ver. Combien elle impose à mes regards, par
» son attitude fière et courageuse! Ah! S'il en étoit
» encore temps!.... Malheureuse! Quel vœu oses-
» tu former? Si tu n'as pas honte de ta dégrada-
» tion, crains d'y entraîner un être pur et sublime.
» Mais c'est trop vous entretenir de moi; vous
» connoissez maintenant assez l'état de mon mi-
» sérable cœur. Je dois vous montrer à quelle dis-
» tance s'est placé celui qui mérite tout votre in-
» térêt et mon admiration. Voici la lettre que j'ai
» reçue de lui: elle vous dévoilera ce mystère que
» vous cherchiez à pénétrer. ».

« J'ai cru, Madame, que vous aviez fait mon
» malheur, et vous n'avez fait que me rendre à
» mon devoir. J'avois aussi un serment de fidélité
» à remplir; vous seule au monde pouviez me le
» faire oublier. Je ne serai pas plus parjure que
» vous ne l'avez été; je servirai mon malheureux
» maître jusqu'à la mort. Je n'ai plus qu'un genre de
» service à lui rendre; c'est d'intercéder en sa faveur
» auprès de cette puissance de justice et de cette
» source de miséricorde qui réside dans les cieux.
» Je le sais, beaucoup d'illusions, beaucoup de

» mensonges se sont mêlés aux vérités qui ont
» frappé mes sens; mais ces vérités n'en existent
» pas moins, et je dois penser que l'infortuné Mo-
» narque auquel je m'étois dévoué, ne jouit point
» encore de toute la félicité dont je le croyois si
» digne. Il n'a plus besoin de mon épée pour le
» défendre, de mon zèle pour voler à ses ordres;
» mais il a besoin de mon amour pour mettre un
» terme à ses privations, et accélérer ses jouissances.
» Je vais donc me consacrer tout entier à cet offi-
» cieux emploi. Un vénérable prélat, auquel j'ai
» communiqué cette intention loyale et généreuse,
» a bien voulu la seconder, et ne me pas croire
» indigne d'être élevé à la hauteur du sacerdoce.
» Admis dans son séminaire, pour quelques mois,
» il va me conférer les grades nécessaires pour par-
» venir à la dignité à laquelle j'aspire. Vous voyez,
» d'après cette résolution, que je dois m'interdire
» tout commerce de lettres, toute correspondance,
» même avec ce que j'ai de plus cher au monde.
» N'allez pas croire que ce sacrifice ne coûte rien
» à mon cœur; mais vous m'avez donné vous même
» l'exemple du courage : vous m'avez appris à
» compter pour rien les affections les plus douces;
» à s'immoler à son devoir.

» Puisque cette lettre est la dernière où je dois
» vous parler de mes sentimens pour vous, qu'il
» me soit permis de vous les développer dans

» toute leur étendue ! Femme incomparable ! ce
» n'est pas une déclaration que je vais vous faire ;
» c'est une confession. Oui, c'est prosterné à vos
» genoux que je le répète, vous étiez à mes yeux
» ce que le ciel et la terre peuvent offrir de plus
» parfait. J'aurois acheté de tout mon sang, la pos-
» session de votre personne. Être aimé de vous,
» et pouvoir vous adorer ; voilà le bien suprême
« auquel j'aspirois : il n'est point de sacrifice que
» je n'eusse fait pour l'obtenir. Vous avez dédai-
» gné les hommages d'un mortel ; un Dieu seul
» vous a paru digne d'occuper votre pensée ; vous
» avez repoussé mes affections ; vous m'avez con-
» damné au silence de la froideur ; vous avez placé
» entre vous et moi une barrière insurmontable, en
» vous environnant de vos sermens ; eh bien ! j'en
» opposerai une nouvelle ; nous ne serons rien l'un
« à l'autre dans ce monde, puisque vous l'avez
» voulu, femme impitoyable ; mais il m'est impos-
» sible de renoncer à l'idée d'être réuni à ce que je
» chéris le plus. Contractons donc, ô ma bien-
» aimée, une alliance que le temps ne pourra dé-
» truire. Mettons en commun toutes les vertus dont
» nous sommes susceptibles. Je vous ai confié un
» dépôt précieux ; celui du malheur : veillez sur lui ;
» multipliez à son égard, les œuvres de la bonté,
» de la patience et de la douceur, qui vous sont si
» naturelles : je tâcherai, de mon côté, de vous

» égaler en bienfaisance. Un jour, nos actions
» seront pesées dans la balance de la justice, et si
» elles peuvent nous mériter un sort pareil, un
» avenir également heureux, je jouirai plus de votre
» bonheur que du mien. Voilà, ma digne amie,
» la grande et l'unique pensée qui va absorber
» toutes mes idées terrestres ; je m'arrache de vous
» dans ce monde, pour me rendre digne de vous
» revoir uni dans un autre : je vous sacrifie mon
» propre cœur, pour vous l'offrir un jour comme
» une victime pure et sans tache. C'est là, je crois,
» le plus grand effort dont la puissance humaine
» soit capable : daigne le ciel, me donner la force
» de le soutenir et ne pas me laisser retomber dans
» ma foiblesse ! Il est temps que je finisse cette
» lettre : je vous ai tout dit, et je sens que je vou-
» drois vous le redire encore.

« Jugez, Monsieur, de quel nouvel intérêt cet
» écrit m'a pénétrée. Aura-t-il la force de supporter
» le double sacrifice qu'il vient de faire? Vous le
» dirai-je? Mon cruel amour éprouve quelque joie
» à l'idée de sentir que, si je ne le possède pas,
» nulle autre sur la terre ne le possédera ; mais ce
» sentiment-là n'est-il pas un crime, et n'empoi-
» sonnera-t-il pas toutes les actions de ma vie?
» Voilà donc deux victimes immolées à ce Dieu de
» bonté ! Il n'en demandoit qu'une, et notre funeste
» amour lui en sacrifie deux. Mais peut-être ai-je

» été dans l'erreur? Est-il bien vrai qu'il m'eût fait
» un crime de ce sentiment, qu'il a lui-même placé
» dans nos cœurs? N'étoit-il pas possible de le
» rendre si pur que, loin d'en être blessé, il fût
» devenu un mérite à ses yeux? Eh! qu'y auroit-il
» donc de plus parfait sur la terre, que deux âmes
» unies par l'amour, qui n'éprouveroient d'autre
» émulation, d'autre jalousie que celle de se surpas-
» ser en bienfaisance et en vertu; qui ne voudroient
» se parer d'autres charmes que de ceux qui sont les
» attributs des anges; qui, doués d'une égale bonté,
» d'une douceur inaltérable, s'entr'aideroient dans
» leur noble dessein, dans leur louable projet?

» Délicieuses chimères, éloignez-vous de mon
» esprit; un orgueil présomptueux vous a créées, la
» sagesse vous repousse. Et que sommes-nous,
» pour oser nous comparer à des anges? Nous qui
» pouvons à peine triompher de nos sens, lorsque
» l'objet qui les anime est loin de nous, helas! que
» seroit-ce s'il étoit toujours présent à nos regards,
» comme il ne l'est que trop à notre pensée? Oui,
» qui, homme prudent et vertueux, reste toujours
» à une grande distance de ta foible amante. Ne
» dispute point au ciel une indigne victoire; ne
» dégrade point ta conquête; laisse-lui, pour con-
» solation et pour toute gloire, le bonheur de te
» voir planer dans les hautes régions de la vertu. Tu
» désires que nous soyons un jour réunis, donne-

» moi donc la force de te suivre sur la terre, et ne
» laisse pas, pendant notre courte vie, un si grand
» intervalle entre tes vertus et les miennes. Mais
» qu'entends-je ? Qui ose pénétrer jusqu'à moi, et
» troubler la solitude de mes regrets ? O Dieu !
» Que vois-je ? C'est cette malheureuse créature
» pour laquelle vous m'avez demandé des égards et
» de l'amitié : elle est dans la plus grande agitation.
» La pauvre fille ! Elle est à mes pieds ».....

LETTRE au même.

« Combien j'aurois besoin de votre secours et
» de vos lumières ! Comment vous peindre la scène
» qui a tout-à-coup rompu le cours de mes tristes
» pensées ? Représentez-vous une créature douce,
» bonne et sensible, qui se présente à moi les
» yeux égarés et comme saisie d'horreur et d'effroi,
» et qui s'écrie avec un accent lamentable : Sauvez-
» vez-moi, Madame. Il est ici ; je viens de le
» voir ; et qui, après ce peu de mots, s'évanouit.
» Je fais d'inutiles efforts pour la soulever ; j'ap-
» pelle du secours ; plusieurs femmes arrivent ; on
» relève cette fille pâle et défaillante ; on la porte
» avec peine sur un lit ; on lui prodigue tout ce
» qui peut ranimer ses esprits ; un mouvement
» convulsif agite et roidit tous ses membres : en
» vain je cherche à la calmer ; à dissiper ses
» frayeurs : ce n'est que long-temps après avoir

» multiplié nos soins, que la parole semble lui
» revenir. Le malheureux! Que me veut-il, s'é-
» crie-t-elle d'une voix sourde? Vient-il me donner
» la mort? Il n'a plus que ce mal-là à me faire.
» A ces mots, je me rappèle ce que vous m'aviez
» confié; je m'informe s'il a paru dans la maison
» un étranger: on m'apprend qu'un homme,
» sous le titre et les dehors d'un ecclésiastique,
» s'est présenté la veille pour demander l'hospita-
» lité; qu'on l'a placé dans une chambre partic-
» culière, et que votre malheureuse protégée y
» est entrée pour lui porter les alimens que son
» état de foiblesse et de maladie exigeoit; qu'elle
» est sortie presqu'aussitôt de cette chambre avec
» l'air de l'égarement, et est accourue dans mon
» appartement, en s'écriant: Où est Madame?
» Où est Madame?

» Je m'empresse à l'instant de me faire con-
» duire à la chambre de cet étranger; et je lui
» demande avec le ton de l'indignation, par quelle
» fatalité il est venu jetter le trouble dans une
» maison respectable? Je vous avoue que je croyois
» d'abord adresser la parole à un homme mal élevé
» et qui avoit encore la brutalité du soldat. Qu'elle
» a été ma surprise, lorsque j'ai reconnu que je
» parlois à un homme doué d'une figure distin-
» guée, et dont les manières respectueuses et
» décentes annonçoient la meilleure éducation?

» Je peux, me répondit-il, Madame, paroître » coupable à vos yeux : vous ne connoissez ni » qui je suis, ni quel motif m'a conduit ici; » j'ose croire cependant que, si vous étiez mieux » instruite, je n'exciterois ni vos mépris ni vos » reproches. Si vous n'en aviez point à vous faire, » lui répliquai-je, d'un ton plus modéré, il y » a tout lieu de croire que la personne à laquelle » vous avez inspiré tant de frayeur, ne redoute- » roit pas votre aspect. Elle s'est, reprit-il, bien » trompée à mon égard, et c'est parce que son » erreur lui a été aussi funeste qu'à moi, que j'ai » cherché tous les moyens de la dissiper. Mais » je n'ai aucun titre à votre confiance, et je sens » que je dois m'éloigner d'ici avec le regret d'avoir » accru des sentimens d'horreur que je n'aurois » jamais dû faire naître.

» Le ton de candeur avec lequel cet homme » s'exprimoit, excita tout-à-la-fois mon intérêt » et ma curiosité, et au lieu d'insister pour qu'il » sortît, je l'engageai à rester, en lui demandant » de trouver bon que je m'éloignasse pour quel- » ques momens, afin de m'assurer de l'état où » étoit celle que je venois de quitter. Je la trouvai » un peu remise de son saisissement, et j'achevai » par ma présence de la rassurer contre toutes » ses fausses terreurs. Je retournai ensuite vers » l'homme dont j'étois si impatiente d'entendre

» la justification, et que je me plaisois à croire
» bien moins coupable qu'on ne l'avoit imaginé.
» Mais comme ce récit seroit trop long à vous
» faire aujourd'hui, il fera le sujet d'une autre
» lettre ».

VINGT-UNIEME ENTRETIEN.

Et moi aussi, j'étois impatient d'apprendre comment cet homme devenu si odieux, parviendroit à se disculper d'un attentat criminel. Je ne tardai pas à être satisfait.

« Je vous ai promis, me marquoit-on, de
» vous communiquer la justification de l'homme
» qui avoit occasionné un désordre scandaleux dans
» la maison confiée à mes soins : je me hâte de
» vous la transmettre. A peine fus-je rentrée dans
» la chambre où j'avois laissé ce jeune homme,
» que je lui dis : J'espère, Monsieur, que vous
» me parlerez avec la vérité et la franchise dont
» votre physionomie porte l'empreinte. Voici à
» peu près en quels termes il s'exprima.

» C'est sans doute un grand malheur de paroître
» odieux à une femme que l'on aime; mais en être
» calomnié, être devenu la cause de l'aliénation de
» son esprit, lorsque loin d'avoir des torts envers
» elle, on a des droits à son estime et à sa re-
» connoissance, voilà ce qui fait le tourment de

» mes jours depuis plusieurs années. L'uniforme
» que j'ai porté ne doit faire rougir aucun Fran-
» çois ; mais le motif qui m'en a revêtu, m'ho-
» nore peut-être encore plus que beaucoup d'autres
» qui s'en parent. Je l'ai pris à l'âge de dix-huit
» ans pour arracher une mère à la prison et la
» préserver de l'échafaud, que son désespoir lui
» faisoit désirer. Son mari venoit d'y perdre la
» vie, et elle étoit déjà condamnée à l'y suivre :
» on me déclara que le seul moyen de la sauver
» étoit de m'enrôler dans un des bataillons des-
» tinés à repousser cette armée que le fanatisme
» avoit créée dans la Vendée. Devenue mère d'un
» défenseur de la patrie, ce titre, me disoit-on,
» désarmera ses persécuteurs, et ses jours seront
» à l'abri de la mort qui les menace. Je n'hésitai
» pas à racheter à ce prix la vie de celle de qui
» je l'avois reçue.

» Je ne vous entretiendrai pas, Madame, des
» détails d'une guerre horrible qui n'a pu avoir
» d'exemple que chez les nations les plus sau-
» vages. Je voudrois pouvoir oublier toutes les
» actions dont j'ai été le témoin, et qui me font
» regarder l'espèce humaine avec horreur. Eh ! qui
« auroit pu penser, s'il n'en avoit été presque le
» complice, qu'elle pût se rendre coupable de tant
» d'atrocités ? Qu'il me suffise de vous dire, que
» dans nos marches épouvantables, nous parois-

» sions aux habitans des campagnes, moins des
» hommes que des furies. Si nous arrivions le jour
» dans un village ou dans un hameau, on nous
» enjoignoit d'y mettre le feu, et bientôt l'asyle
» du malheureux cultivateur, devenoit la proie des
» flammes. Si notre marche s'étoit prolongée jus-
» qu'à la nuit, nous nous installions dans ces de-
» meures devenues désertes à notre approche, et
» dès la pointe du jour, ces retraites hospitalières
» étoient embrâsées, et signaloient au loin notre
» passage. La fatalité nous conduisit à la ferme
» qu'habitoit la famille de la personne retirée
» dans votre maison : elle étoit restée avec sa mère
» et quelques femmes ; les hommes étoient allés se
» cacher dans les bois : elle ne fut pas plutôt ap-
» perçue, que des brigands qui se disoient mes
» compagnons d'armes, la saisirent et, sans pitié
» pour sa vive douleur, se disposoient à assouvir
» leur passion brutale. Je la vis se débattre avec
» toute l'énergie de la pudeur et de l'innocence
» outragées : elle appeloit sa mère et le ciel à son
» secours ; ses cris perçans m'attirèrent et m'ému-
» rent. J'accourus et, animé de la plus violente
» indignation, je fondis, le sabre à la main, sur
» ces lâches ravisseurs, qui déjà entraînoient leur
» proie. Misérables ! m'écriai-je, laissez-là ; c'est
» ma sœur. Mes menaces et ce mot qui m'échappa,
» firent sur eux une si vive impression, qu'ils

» s'éloignèrent, et je reçus dans mes bras cette
» fille saisie d'épouvante et d'horreur; mais déjà
» son esprit étoit aliéné; tout son corps frémissoit,
» et les caresses innocentes, avec lesquelles j'es-
» sayois de la calmer, ne faisoient que redoubler
» son effroi et accroître ses mouvemens convulsifs.
» Les autres femmes, dispersées au loin par la
» frayeur, me laissèrent long-temps seul avec elle.
» Ah! combien je fus loin d'abuser de sa foiblesse
» et de cet abandon! Plus je la contemplois dans le
» désordre où l'avoient mise l'insolence de ses
» assaillans, plus je me sentois pénétré de respect
» et d'admiration pour la sagesse offensée. Je l'a-
» voue, la vue d'une beauté si naturelle et qui,
» loin d'être altérée par la douleur, paroissoit en
» recevoir de nouveaux charmes, fit sur moi une
» vive impression : je lui avois donné le nom de
» sœur, et un frère ne l'auroit pas pressée plus
» purement contre son sein, et ne se fût pas permis
» de prendre, sur ses yeux baignés de larmes, des
» baisers plus chastes. Je fus distrait de cette
» tendre émotion par les cris d'une femme âgée
» qui s'avançoit vers nous en répétant : Où est-
» elle, ma pauvre fille! Rassurez-vous, lui dis-je;
» la voici : il ne lui est rien arrivé d'offensant pour
» son honneur. Cette femme se précipita aussi-tôt
» sur sa fille, sans faire attention à mon discours,
» et en me conjurant de m'éloigner : j'obéis à sa

» prière comme aux ordres d'une mère, et j'allai
» rejoindre la troupe à laquelle j'avois le malheur
» d'être associé.

« Plusieurs scènes horribles qui se succédèrent,
» n'effacèrent point de mon imagination les traits
» de cette jeune personne dont j'avois sauvé l'in-
» nocence, et je brûlois de plus en plus du désir
» de la revoir. Je me flattois d'en être reçu comme
» son libérateur, et de voir son visage s'embellir
» de l'expression de la reconnoissance. O Dieu!
» qu'elle étoit mon erreur! Lorsque j'osai me mon-
» trer quelques mois après dans la même habita-
» tion, j'entendis des voix frémissantes de colère :
» C'est lui disoit-on, qui est la cause de son mal-
» heur; qu'il n'approche pas ; il va redoubler ses
» accès. A ces mots, je m'éloigne en tremblant; je
» m'informe de ce qui est survenu à cette fille
» intéressante ; on m'apprend que son esprit est
» aliéné ; qu'une stupeur prolongée a dérangé
» tous ses organes et qu'on craint qu'elle ne soit
» frappée d'une démence incurable. Peu s'en faut
» qu'une nouvelle aussi inattendue ne me jette
» dans un état semblable à celui qu'on présente
» à ma pensée, et je n'en suis détourné que par
» l'espoir que le temps apportera du remède à un
» si grand malheur.

» Peu de mois s'étoient écoulés depuis cet évé-
» nement, lorsque j'appris que ma mère avoit
succombé

» succombé sous le poids de ses douleurs et de ses » persécutions. Cette mort rompit le seul lien » qui m'attachoit à une patrie qui, semblable à » une marâtre cruelle, détruisoit ses enfans ; où » la vertu demeuroit sans récompense ; où le châ- » timent destiné au crime retomboit sur la tête » de celui qui s'étoit efforcé de le prévenir.

» Le titre que je portois fut une barrière à la » cupidité, et l'on n'osa me contester l'héritage » de mes pères. Je me hâtai de le convertir en » argent, résolu d'aller chercher la justice et le » repos sur une terre étrangère. Muni de lettres de » change, je me dirigeai d'abord vers la Suisse, » séduit par l'idée que je m'étois formée de ce » peuple modeste et de ses vertus hospitalières. » Malheureusement je ne tardai pas à être désa- » busé, et j'eus le regret de m'appercevoir que cette » nation, qui domine la nôtre par sa position, n'en » étoit pas à une assez haute distance pour s'être » préservée de la contagion de nos vices ; qu'elle » avoit froidement concentré ses ressentimens con- » tre la France, et se croyoit vengée des outrages » qu'elle en avoit reçus par les calamités et les » guerres intestines qui la déchiroient.

» Je reconnus que l'hospitalité, tant vantée chez » ce peuple si sobre, s'étoit transformée en une » spéculation honteuse sur le malheur et la pros- » cription, et que du moment où l'on cessoit

» de faire luire l'or aux yeux de ses habitans, » on n'en obtenoit pas même de la pitié. Je me » déterminai à passer en Allemagne, quoiqu'elle » fût le théâtre de la guerre la plus sanglante, et, » en évitant avec grand soin la rencontre des deux » partis qui combattoient avec tant d'acharnement » l'un contre l'autre, je parvins à me rendre à la » ville d'Hambourg qui, à la faveur de sa neu- » tralité, étoit devenue l'entrepôt des richesses de » l'Europe. C'étoit là que devoient être acquittées » les lettres de change dont je m'étois pourvu. » Que de misère je vis, dans ce séjour d'opulence ! » Combien de familles illustres y éprouvoient les » angoisses de l'indigence au milieu de leurs vai- » nes illusions et de leurs espérances trompeuses ! » C'est là que j'eus bien des fois à lutter entre » la prudence et la générosité ; et je n'eus bien- » tôt d'autre parti à prendre pour me préserver » d'un dénuement absolu, que de m'embarquer » pour l'Angleterre. Je plaçai les fonds qui me » restoient, dans cette banque qui sembloit être » le trésor des quatre parties du monde.

» Combien je me sus gré de n'avoir pas cédé » à toutes les sollicitations de l'illustre indigence, » et de m'être assuré une existence indépendante » de la commisération publique ! Je ne rencon- » trois dans les vastes rues de Londres que de » misérables compatriotes qui erroient tristement

» et consumoient avec humilité les secours qu'ils » obtenoient d'une rivale orgueilleuse, ou l'argent » qu'ils se procuroient par de vils services ou un » négoce honteux. Déjà je connoissois trop la » politique haineuse du ministère de la Grande » Bretagne, pour prendre part à l'expédition dé- » sastreuse dans laquelle tant de malheureux Fran- » çois eurent l'imprévoyance de s'engager, pour » conquérir une terre que la liberté avoit souillée » et qu'un insolent orgueil vouloit flétrir. Les vic- » times échappées aux bouches de feu qui les » éloignoient ou les repoussoient du rivage, me » confirmèrent dans ma juste opinion. Après avoir » adouci l'indignation des unes et soulagé l'indi- » gence des autres, je me trouvai encore en état de » reparoître dans ma patrie, lorsque la formidable » barrière qui nous arrêtoit fut rompue par le bras » de la justice.

» Le croirez-vous, Madame ? Au milieu de » tant d'anxiétés, de vicissitudes et d'agitations, » je n'avois cessé de conserver le souvenir de cette » créature adorable que j'avois arrachée des mains » du crime : sa figure attendrissante étoit toujours » présente à ma pensée : rien ne pouvoit m'en » distraire et, ce qui me paroissoit le plus péni- » ble, c'étoit l'impossibilité où j'étois de confier » à personne le sujet de mes regrets. Eh ! à qui » aurois-je osé dire chez l'étranger que je m'étois

» enrôlé parmi ces impitoyables destructeurs de
» la Vendée ? Le motif de mon engagement ne
» leur eût-il pas paru une excuse frivole, et ne
» me serois-je pas exposé à être rejetté de l'asyle où
» je m'étois réfugié ?

» De retour en France, je ne m'occupai que de
» rechercher le lieu qu'habitoit la jeune personne
» qui remplissoit toute ma pensée. Les informa-
» tions que je m'empressai d'aller prendre, ne
» firent qu'ajouter à ma tristesse, et je ne tardai
» pas à me repentir d'avoir passé la mer pour ne
» recueillir que la conviction de son malheur et du
» mien.

« Je n'eus pas plutôt appris qu'elle avoit été ame-
» née à Paris par son frère de lait, et confiée à
» des mains charitables, que je volai vers cette
» grande ville, malgré l'aversion que je nourrissois
» depuis long-temps contr'elle. Que de peines, que
» de courses infructueuses, avant de connoître la
» maison qui renfermoit l'objet de mes recherches !
» Enfin, je parvins à découvrir la retraite de la
» sagesse en démence, et je m'empressai de louer,
» au prix qu'on exigea, un appartement dont les
» vues plongeoient sur un jardin où elle se pro-
» menoit habituellement. C'est là que fixé à une
» fenêtre grillée, je me plaisois à attendre l'heure
» où je la verrois s'avancer d'un pas languissant,
» et jeter des regards vagues et distraits sur tout

» ce qui l'environnoit. Mes yeux impatiens appe-
» loient les siens ; mais, s'ils se portoient sur moi,
» je les voyois bientôt s'abaisser avec le froid de
» l'indifférence.

» Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, sans que
» j'eusse d'autre consolation ou d'autre jouissance
» que le plaisir de la voir et que la certitude de
» son existence : je me croyois bien à plaindre ; je
» le fus encore davantage, lorsque ce foible charme
» me fut ravi. Je ne chercherai point à vous expri-
» mer mes angoisses et mes tourmens, lorsque
» pendant plusieurs jours, mes regards s'attachèrent
» inutilement sur ces allées où je l'avois tant de
» fois contemplée. Est-elle malade ? A-t-elle dis-
» paru de dessus la terre ? Sa vie se seroit-elle
» éteinte comme sa raison ? Voilà les questions
» que je ne cessois de me faire. Ne pouvant plus
» exister dans cette cruelle incertitude, je me ha-
» sardai de m'enquérir de son sort, quoique je
» n'eusse aucun titre pour justifier mon intérêt
» et ma sollicitude.

» Quelques mercenaires gagnés par mes lar-
» gesses, m'apprirent qu'elle avoit été transférée
» dans une autre maison par les ordres de son
» bienfaiteur. Voilà tout ce qu'il me fut possible
» de recueillir.

» C'étoit déjà beaucoup de savoir qu'elle res-
» piroit encore : je conçus l'espoir de connoître

» la maison où elle étoit renfermée, si je venois à
» découvrir la demeure de celui qui exerçoit à son
» égard l'autorité paternelle. A l'aide des renseigne-
» mens qui me furent donnés, j'eus le bonheur de
» m'y diriger; mais le sort sembloit se jouer de tous
« mes vœux. Cet homme, que j'avois si long-temps
» cherché dans Paris, n'y habitoit plus : il étoit reti-
» ré, me dit-on, dans une de ses terres, située à
» plus de soixante lieues de la capitale. Toutes ces
» contradictions, loin d'éteindre mon ardeur, ne
» faisoient que l'animer davantage. Je me rendis
» donc au lieu qu'on m'avoit indiqué; c'étoit
» précisément celui où s'étoit passée l'affreuse scène
» dont j'avois été le témoin. En approchant, je
» sentis mon cœur s'oppresser, et ma confiance se
» changer en trouble. Qu'allois-je demander ? Quel
» droit avois-je de faire des questions sur le sort et
» la résidence d'une fille à laquelle nul rapport ne
» m'unissoit. Déjà j'étois arrivé et je ne savois pas
» encore à qui j'oserois faire part du sujet de mon
» voyage. Les informations que je pris sur le carac-
» tère de l'homme que je me proposois d'interroger,
» ajoutèrent encore à mon embarras. C'étoit, me dit-
» on, un personnage rare, solitaire et taciturne : sa
» bienfaisance étoit connue; mais il se déroboit à
» la reconnoissance en faisant passer ses dons par
» d'autres mains que les siennes. Je risquai cepen-
» dant, après bien des hésitations, de l'aborder

» au moment où il rentroit dans son château. A
» son costume sombre, à la coupe de ses cheveux,
» à sa démarche mesurée, on l'eût pris d'abord,
» plutôt pour le pasteur que pour l'ancien Seigneur
» de la terre. Vous, Monsieur, lui dis-je, en l'ap-
» prochant, qui êtes aussi sensible que bon, regar-
» derez-vous comme une indiscrétion, la demande
» que je vais vous faire ? J'ai les plus fortes raisons
» pour prendre intérêt à la destinée d'une jeune
» personne dont j'ai préservé l'honneur ; mais que
» je n'ai pas pu garantir de l'aliénation d'esprit.
» A ces mots, ses regards étonnés s'arrêtèrent sur
» moi. Eh ! quel peut être, me demanda-t-il,
» le motif de l'intérêt que vous prenez à cette
» pauvre infortunée ? Je l'ai vue, répliquai-je,
» dans le saisissement, dans les larmes, dans le
» désespoir : je n'ai pu me défendre de la plus
» vive émotion, et un sentiment qui a triomphé
» du temps et de mille chagrins, est demeuré au
» fond de mon âme. Je n'ai qu'un seul désir ; celui
» de la réconcilier avec un être qui ne l'a point
» offensée, que son trouble a confondu avec des
» brigands. Peut-être suis-je le seul au monde
» qui pourrois la ramener à la raison et dissiper
» ses fausses alarmes. Soyez tranquille, soyez tran-
» quille, me répondit-il, d'un ton plus grave :
» celle qui fait l'objet de vos sollicitudes, est
» sous l'égide de la vertu. Le calme est rentré

» dans son esprit ; les hommes ne lui inspirent
» plus l'horreur qu'elle éprouvoit à leur vue.
» Elle exerce envers eux une charité salutaire,
» lorsque le malheur ou l'indigence réclament
» ses secours. Gardez-vous de nourrir l'espoir
» de lui inspirer d'autres sentimens que ceux
» qui sont avoués par la sagesse : ne risquez pas
» d'ébranler par votre présence des fibres délicates,
» en lui rappelant des souvenirs trop amers. Elle
» habite une maison où le mot d'amour ne doit
» pas même être prononcé ; hélas ! qui le sait plus
» que moi ? Un profond soupir s'échappa à l'ins-
» tant de sa poitrine ; il baissa les yeux, parut s'en-
» foncer dans la méditation ; puis, revenant à lui :
» Jeune homme, me dit-il, en me saisissant la
» main ; jeune homme, vous avez donc aussi
» connu cette passion funeste, le tourment de la
» vie ? Rassemblez toutes vos forces pour étouffer
» ce redoutable ennemi, et vous marcherez ensuite
» avec sécurité dans la route de la vertu. Il me
» demanda avec bonté s'il pouvoit m'être utile,
» et donna des ordres pour que l'on me conduisît
» à ce qu'il appelloit l'appartement des hôtes, et
» qu'on m'y donnât tout ce qui me seroit néces-
» saire. Ce fut là que j'appris, d'un des domes-
» tiques, que cet être précieux, qui fuyoit comme
» une ombre devant ma pensée, habitoit la maison
» où vous exercez une hospitalité généreuse.

» Je m'avisai, pour y être admis avec plus de
» sécurité et de distinction, de m'y présenter sous
» le titre et les dehors d'un pauvre prêtre, qui se
» trouvoit hors d'état de continuer sa route, et de
» gagner le lieu de sa mission. C'est à ce strata-
« gême, pour lequel je demande toute votre
» indulgence, que j'ai dû sans doute la chambre
» particulière que j'ai obtenue, et la confiance si
« touchante avec laquelle la personne que je dési-
» rois tant de voir y a pénétré pour m'apporter les
» alimens dont elle croyoit que j'avois un pressant
» besoin. Ah! pourquoi, pourquoi n'ai-je pas su
» contenir ma joie et réprimer mes transports, en
» voyant son bras s'avancer vers moi et ses regards
» me contempler avec sérénité? L'accent de sa voix
» m'a tellement pénétré, que je n'ai pu m'empê-
» cher de m'écrier : Fille angélique, je ne vous
» suis donc plus odieux? Il me semble que dans ce
» moment mes gestes n'avoient rien d'effrayant;
» ma parole rien de terrible, et cependant, comme
» si j'avois mis ses jours en péril, le vase qu'elle
» portoit s'échappa de ses mains, et je l'ai vue fuir
» de ma chambre avec horreur. Je n'ai plus rien à
« ajouter, Madame, à ce récit trop long : vous voyez
» si j'ai des torts. Le seul que j'aie à me reprocher,
» c'est celui de m'être introduit dans votre maison
» sous des dehors trompeurs, et je suis prêt à m'en
» éloigner au premier ordre que j'en recevrai de vous.

« Jugez, Monsieur, de l'impression que fit sur » moi un semblable discours, et quel empire j'eus » besoin de prendre sur mon foible cœur, pour ne » pas arrêter ce jeune homme à un des points de sa » narration ! J'ai cru devoir l'inviter à se retirer et à » prendre sur-le-champ un logement dans la ville, » en le conjurant d'attendre en silence, de l'intérêt » que je prenois à lui, des instructions conformes » à la situation de son cœur.

» C'est dans cette circonstance que votre pru- » dence, que votre humanité, doivent venir au » secours de mon inexpérience et de ma foiblesse ».

VINGT-DEUXIEME ENTRETIEN.

J'AVOIS été trop touché du récit qui venoit d'être mis sous mes yeux, pour résister un instant aux sollicitations qui appeloient ma présence. Ne prenant donc conseil que de mon cœur, je partis sur-le-champ. Non, m'étois-je dit, bon jeune homme, tant de vertu, tant d'honneur ne demeureront pas sans récompense : il ne tiendra pas à moi qu'il n'en reçoive le prix. Je n'ai pas besoin de dire quel accueil je reçus d'une femme à laquelle je ne rappelois que de douces pensées ; dont j'avois toute la confiance, et qui m'avoit dévoilé toutes les agitations et tous les secrets de son cœur. « Où est-elle, lui demandai-je, cette fille qui n'est encore

malheureuse que par son imagination ? Je veux la voir, lui parler, dissiper ces ténèbres qui obscurcissent et aliénent ses esprits. Ce n'est plus le moment de calmer ses chagrins par des paroles douces et consolantes : il faut la ramener à d'autres idées, par des mouvemens brusques, qui l'étonnent et fassent sur elle une impression vive. »

La Chanoinesse me conduisit à sa chambre : dès qu'elle m'apperçut, cette pauvre malade tendit vers moi ses bras en s'écriant : « Homme pitoyable, vous venez donc aussi au secours de votre protégée ? Moi, lui répondis-je, je ne vous protège plus, parce que vous n'êtes plus malheureuse, et que vous faites le malheur des autres ». A ces mots, elle me regarda d'un air étonné, et sa voix tremblante ne pouvoit proférer une parole. « Oui, repris-je alors, vous vous êtes rendue coupable de la plus noire ingratitude : vous avez calomnié votre véritable bienfaiteur. Moi, calomnier quelqu'un, s'écria-t-elle ! Mon Dieu ! Pouvois-je m'attendre à un pareil reproche » ? Et aussi-tôt des sanglots étouffèrent sa voix ; son beau visage fut inondé de ses larmes. « Ecoutez-moi, repris-je ; écoutez-moi paisiblement. N'avez-vous pas pensé et ne nous avez-vous pas laissé croire que vous aviez été en proie à la passion brutale de quelques forcenés dont vous aviez allumé les sens et irrité les désirs ; que si votre cœur étoit chaste, votre personne n'étoit

pas pure ? Eh bien ! vous vous êtes trompée et vous nous avez fait partager votre erreur : vous êtes encore au nombre des vierges que le souffle du vice n'a jamais flétries ; vous nous avez appitoyés sur une calamité imaginaire : la seule faute dont vous ayez à rougir, c'est d'avoir méconnu l'ange salutaire qui a préservé votre innocence, et qui, d'un glaive étincelant, a écarté loin de vous le crime qui vouloit vous souiller. Ah ! lorsque vous saurez tout ce qu'il a fait pour vous, combien vous vous reprocherez votre injustice et les affronts auxquels vous l'avez exposé ! Que m'apprenez-vous, me répliqua-t-elle ? J'ai eu un libérateur, et je l'ai exposé à des affronts ! Oui, répondis-je d'une voix ferme, et dans cette maison même, il n'a pas été à l'abri de votre injuste courroux. Celui que vous auriez dû y voir avec transport, y servir avec reconnoissance, en a été expulsé avec ignominie et il gémit dans ce moment sur votre ingratitude. Que fussiez-vous cependant devenue sans lui ? Son secours généreux vous a défendue du plus grand des malheurs. Votre déshonneur eût peut-être apparu à tous les yeux, et la méchanceté des hommes eût confondu la foiblesse opprimée avec le vice honteux ». Je m'arrêtai : l'impression que lui faisoit ce discours, étoit si accablante qu'elle en étoit comme oppressée. Elle paroissoit vouloir répondre ; les sons qu'elle essayoit d'articuler, expiroient sur ses lèvres. Alors je lui

pris la main : « Rassurez-vous, mon enfant, lui dis-je : si je me suis emporté contre vous, c'est parce que vous m'êtes toujours chère et que je voudrois ne rencontrer en vous que des vertus. L'ingratitude est à mes yeux un si grand crime, que je n'ai pu apprendre, sans en être irrité, que la fille que j'ai aussi adoptée s'en fût rendue coupable. Vous ne voulez plus l'être, n'est-il pas vrai ? Non, non, reprit-elle ; moi qui n'existe plus que par la bonté des autres, je serois indigne du jour si je calomniois mes bienfaiteurs. Mais où est-il, celui dont vous venez de me parler ? Pourquoi m'a-t-il lui-même jettée dans l'erreur ? Pourquoi m'a-t-il demandé avec des yeux ardens, *s'il m'étoit encore odieux ?* Hélas ! je n'ai haï que ceux qui ont voulu ma honte et ma destruction. Qu'il est loin, répliquai-je, d'avoir eu cette criminelle intention ! Vous n'êtes pas dans ce moment en état d'entendre tout ce qu'il a fait pour vous. Vous lui devez plus qu'à votre père qui vous a délaissée après vous avoir donné le jour. Oui, vous lui devez plus que la vie, puisque vous lui êtes redevable de l'honneur ». A ces mots, elle répéta : « Ah ! que je le voie ! que je le voie ! Que je me jette à ses genoux, et qu'il fasse grâce à l'égarement de la douleur. Il est trop délicat, répliquai-je, pour exiger une pareille marque d'humiliation et de repentir ; il ne demande que de n'être plus abhorré de celle qui lui doit un autre

sentiment que celui de l'aversion. Demain, je vous le présenterai : calmez vos esprits, et n'ayez d'autre pensée que la certitude d'être aussi pure que les vierges qui vous environnent dans cette pieuse demeure ». Ce discours fit rayonner ses yeux d'une nouvelle joie ; ses deux bras se soulevèrent ; je me précipitai au milieu d'eux, et j'appuyai mes lèvres sur son visage avec l'expression d'un père qui auroit retrouvé sa fille égarée.

J'étois curieux de voir le jeune homme qui m'avoit inspiré un si vif intérêt pour lui, et je priai la Chanoinesse de me faire conduire à l'auberge où il s'étoit retiré : heureusement il n'étoit point sorti ; il passoit ses heures dans l'attente, et il ne savoit ce qu'il devoit craindre ou espérer. La vue d'un étranger parut l'étonner. « Ne voyez en moi, lui dis-je, ni un indiscret ni un importun : je connois la cause de votre séjour ici et de vos chagrins. On n'a rien dissimulé à celui qui s'est occupé de ramener à la raison la jeune personne qui paroît avoir égaré la vôtre. Permettez-moi de vous demander, au nom de l'intérêt que je prends à vous, quelles peuvent être vos intentions, et ce que vous attendez de cette réconciliation que vous paroissez désirer ? Et en effet, que vous importe d'être enveloppé par une étrangère dans ce sentiment vague qu'elle porte aux hommes dont elle croit avoir à se plaindre ? Il m'importe beaucoup,

me répondit-il, de n'être pas détesté de celle qui m'a inspiré un attachement qui ne ressemble point à celui qu'éprouve le commun des hommes. La mort a brisé toutes les affections que la nature avoit placées dans mon cœur et il a besoin de se reposer sur un sentiment qui lui en tienne lieu. Mais savez-vous, repris-je, quelles sont l'origine et la fortune de cette fille que vous poursuivez de tous vos désirs ? Si elle avoit le malheur d'être du nombre de ces enfans qu'un amour illégitime a jetés furtivement au sein de la société et qu'il a abandonnés au hasard de la commisération humaine, ne sentiriez-vous pas réfroidir en vous cette chaleur qui vous transporte ? Ah ! plût à Dieu, s'écria-t-il, qu'elle n'eût que moi pour la recueillir sur la terre, pour l'adopter et l'associer à ma destinée dont elle feroit tout le charme ! Mais continua-t-il, avec le ton de la surprise, et comme s'il eût été réveillé par une nouvelle idée, est-il bien sûr qu'on ne connoisse pas les auteurs de ses jours ? O ciel, si elle étoit le premier objet de mes recherches ! Seroit-il possible que, par une inspiration de la nature, je lui eusse donné le nom de sœur ? Ah ! Monsieur, on ne vous a révélé qu'une partie de l'histoire de mes sollicitudes. Il en est une autre que je ne craindrai pas de vous confier, quoiqu'elle touche à l'honneur d'un père dont je n'ai pas encore accompli le dernier vœu.

» Quelques jours avant la mort fatale qui me l'a enlevé, il prévoyoit son sort, et il m'écrivit la lettre que je vais vous lire ».

A l'instant ce jeune homme alla chercher son porte-feuille, et en tira une lettre qu'il développa d'une main tremblante, la porta sur ses lèvres et, élevant sa voix : « Source de mon existence, s'écria-t-il, pardonne à un fils qui respectera toujours ta mémoire : s'il dévoile tes foiblesses, c'est pour exécuter ta dernière volonté. » Après cette exclamation, il me lut la lettre qui étoit conçue en ces termes.

« O mon fils, conserve dans ta mémoire les » dernières paroles d'un père. Si tu savois de » quel poids est une grande faute sur une âme » qui n'est pas corrompue, tu te garderois bien » d'en commettre une semblable à celle qui fait » le tourment de mes jours. La justice divine » va sans doute me la faire expier, puisque » je n'en ai pas d'autre à me reprocher devant » celle des hommes. Apprends, mon fils, que » tu n'es pas le seul enfant à qui j'aie donné le » jour. Il en est un qui existe dans l'obscurité ; » qui n'a jamais connu sa mère ; qui ne recevra » jamais ses embrassemens, puisqu'elle vient de » mourir dans les prisons, où la main qui me » frappe l'avoit aussi conduite. Cette créature qu'un » respectable préjugé nous a fait ensevelir dans

les

» les ténèbres, dès sa naissance, a été transférée
» dans une autre province que celle que nous ha-
» bitons. Mon instituteur, auquel j'ai procuré un
» bénéfice dans le Poitou, s'est chargé de veiller
» sur ses jours ; de remettre à une nourrice la
» pension que je lui faisois passer tous les ans.
» Cet ecclésiastique, aussi pieux que discret, te
» découvrira le lieu qu'elle habite. Il ne te nom-
» mera point sa mère, parce que ma confiance,
» toute grande qu'elle fût, a respecté l'honneur
» de ma complice. Malheur à elle si elle a em-
» porté son secret dans le tombeau, et si elle n'a
» jamais fait l'aveu de sa faute au ministre d'un
» Dieu de miséricorde qui pouvoit l'en absoudre !
» Si tu parviens à découvrir cet enfant qui est
» ta sœur, et auquel nous n'avons pas donné
» d'autres noms que ceux de Louise Herminie,
» cache son existence à ta pauvre mère qui n'a
» déjà que trop des chagrins qui l'attendent. Je
» ne me sens pas le courage de faire le sacrifice
» de son estime : qu'elle ignore à jamais que son
» mari, que son époux n'étoit pas digne de tous
» ses regrets et qu'il fut inconstant envers la femme
» la plus fidèle ! Songe que cette fille qui a eu le
» même père que toi, a aussi le même droit à sa
» fortune, et que je ne dois pas lui laisser pour
» unique héritage la honte et la misère. J'ai dé-
» robé à l'avidité de nos persécuteurs mille louis

» que tu trouveras dans la caisse du plus grand
» de mes orangers. Partage cette somme avec celle
» que tu ne dois pas rougir de nommer un jour
» ta sœur, puisque si sa naissance est le crime
» de sa mère et le mien, son sang n'en est pas
» moins celui qui coule dans tes veines. Je remets
» son sort entre tes mains : tu es le seul au monde
» qui puisses, par une généreuse tendresse, me
» réconcilier avec la nature que j'ai outragée. Répète
» à cet enfant que si son père l'a condamné à
» l'obscurité, c'est par respect pour sa mère et par
» attachement pour la tienne. Oui, qu'elle sache
» que le sacrifice de ma vie ne m'auroit rien coûté,
» s'il m'eût été possible de lui rendre à ce prix
» l'existence honorable dont je l'ai privée. »

« Je n'ai pas à me reprocher, continua le jeune homme, une criminelle indifférence pour un ordre aussi sacré : je n'ai épargné ni courses, ni recherches, pour découvrir ce vénérable dépositaire qui m'étoit indiqué par mon père. Tous mes soins ont été stériles, et je n'ai que trop lieu de craindre qu'il n'ait partagé le sort de ceux que le fanatisme a précipités dans la tombe. Il nous reste, lui répondis-je, un moyen de dissiper ces doutes. La nourrice qui a élevé l'enfant qui nous est si cher, n'a pas encore succombé sous les chagrins qui ont accablé sa vieillesse. Nous pourrons tirer de sa candeur la lumière que nous cherchons. »

Je me rendis sur-le-champ vers elle. « Excellente nourrice, lui dis-je, et vraiment digne de ce titre, puisque vous avez servi de mère à une orpheline délaissée, il s'agit de découvrir une vérité bien précieuse pour votre enfant. Apprenez-moi de qui vous l'avez reçu et quel est l'étranger qui fut chargé de vous remettre le prix de vos soins. Je n'ai point de secret pour vous, me répondit-elle, et vous ne pouvez vouloir que le bonheur de celle qui est la consolation de ma vieillesse. Je vous dirai donc, avec vérité, qu'elle m'a été confiée par un prêtre qui m'a toujours fait un mystère de sa naissance. La piété dont il n'a cessé de donner des preuves, écarta de moi les soupçons qui pouvoient l'offenser. Lorsque cet enfant fut parvenu à l'âge de six ans, je reçus ordre de le placer, sous le nom de ma fille, dans un couvent de religieuses qui n'étoit pas très-éloigné de notre village. Le même ecclésiastique me remettoit avec exactitude le prix de sa pension et les frais de son entretien. Lorsqu'une loi rigoureuse dispersa ces bonnes religieuses, qui se consacroient à l'éducation de la jeunesse, j'allai reprendre ma pauvre orpheline et elle n'eut plus d'autre demeure que la mienne. Le prêtre qui veilloit sur ses jours comme la providence, ne dédaignoit pas de venir lui donner quelques leçons : il éclairoit son esprit et formoit son cœur à la sagesse. Vous n'habiterez pas, lui disoit-il, toujours une

chaumière; mais n'oubliez pas que l'innocence qu'on y conserve est préférable aux richesses des villes; qu'elles ne donnent aux campagnes que des vices, en échange de l'abondance qu'elles en reçoivent. Les plus beaux jours de votre vie seront peut-être ceux que vous passez avec les gens simples qui vous tiennent lieu de pères et méritent que vous les aimiez comme si vous étiez leur fille.

« Je n'entendois jamais ces discours, continuoit la bonne femme, sans attendrissement, et le respect que je portois à ce saint homme, me retenoit dans le silence d'une joie pure. Pourquoi faut-il que l'excès de son zèle, pour une religion qu'on outrageoit tous les jours sous nos yeux, l'ait enflammé d'une vive colère, et l'ait associé, sous le titre d'aumônier, à ceux qu'on a nommés depuis des rebelles, parce qu'ils ont voulu défendre les églises et nos lois ? Sans lui, peut-être, mes deux fils ne se seroient point enrôlés dans ces légions nombreuses qui, après avoir repoussé plus d'une fois la violence, ont été détruites dans les combats qui ont ravagé nos campagnes. Sa mort funeste a fait retomber sur moi la charge de cette orpheline, et j'aurois été bien éloignée de m'en plaindre, si mes facultés m'eussent permis de lui assurer un sort digne de sa naissance et de ses vertus ».

Ce petit discours étoit entrecoupé de larmes, d'exclamations qui peignoient tout-à-la fois la

douleur et la tendresse. — « N'avoit-elle pas, lui demandai-je, un autre nom que celui de Louise ? — Oui, répondit-elle, elle en avoit encore un dont je n'osois l'appeler, parce que nous autres villageois, nous n'en donnons jamais de semblables à nos enfans. — Vous le rappelez-vous, ce nom ? — Oui; je m'en souviens, et on disoit qu'il convenoit à sa blancheur et à la douceur de son caractère; c'étoit Herminie ». Cette explication ne me laissa plus de doute sur l'origine d'une fille que l'adultère avoit créée et que l'honneur avoit enveloppée des voiles du mystère. Je me hâtai de revenir vers le jeune homme qui m'attendoit. « Elle est bien véritablement votre sœur, lui dis-je, celle dont vous avez protégé l'innocence, et il vous est permis de l'aimer comme l'enfant de votre père. Il ne tient plus qu'à vous d'accomplir, à son égard, la loi qu'il vous a imposée. Je vais préparer ses esprits à recevoir une si heureuse clarté, et soyez bien sûr que vous n'aurez plus à vous défendre que des transports de son attachement ».

Comment rendrai-je l'impression graduelle que fit sur cette intéressante créature, l'entretien que j'eus avec elle ? « Pourrez-vous, lui dis-je, supporter toute la joie que je viens verser dans votre cœur ? Votre raison n'en sera-t-elle pas trop ébranlée ? Dans quelle erreur nous avons tous été ! Ce jeune homme que nous avons cru vous être étranger;

que vous avez envisagé avec l'œil de l'effroi ; c'est un autre vous-même : tous deux vous avez reçu le jour du même père. Ce père n'est plus ; mais votre frère vous en servira. Il a déjà été votre appui, votre défenseur, avant de vous connoître ; que ne fera-t-il pas aujourd'hui qu'il sait que le même sang coule dans vos veines ? Ne cherchez pas, mon enfant, à en savoir davantage : ne voyez dans votre existence que ce qu'elle a d'heureux. Tous vos autres parens sont dans celui qui va s'offrir à vous. Il est toute votre famille, et vous êtes toute la sienne. Sa fortune sera la vôtre et son plus grand désir est de la partager avec vous ».

Chaque parole qui s'échappoit de ma bouche, amenoit l'étonnement et la joie sur son visage. « Quoi ! dit-elle, j'ai retrouvé un frère, et j'ai pu le méconnoître ! J'ai pu l'outrager ; blesser son cœur, et il sera assez bon pour me pardonner cette offense ! O ma pauvre nourrice ! Quelle joie sera la vôtre ! Ah ! je ne vous oublierai jamais ; je vous aimerai, je vous respecterai toujours comme ma mère, puisque je n'en dois pas connoître d'autre ». Pendant qu'elle parloit, j'éprouvois une émotion semblable, et je cherchois en vain à lui dérober mes larmes. Calmez-vous, lui répliquai-je, fille angélique, et, puisque vous ne recevez que des sensations si douces, je ne craindrai pas de les accroître en vous présentant l'objet de vos désirs et de vos afflictions ».

La Chanoinesse, à qui je fis part de cet heureux incident, brûloit de revoir ce jeune homme, qu'elle avoit éconduit de sa maison, et voulut être témoin d'une reconnoissance aussi inattendue : elle s'occupa de raffermir des esprits qui alloient être exposés à une grande agitation. « Les vertus charitables, lui dit-elle, que vous avez fait briller ici, ne sont pas sans récompense : vous allez en recevoir le prix. Mais apprenez-moi donc, mon enfant, comment ce jeune homme qui est votre frère, qui a écarté de vous les approches du crime et protégé votre innocence, a-t-il pu vous causer tant d'effroi, et porter le trouble dans votre raison ? Pourquoi vous êtes-vous regardée comme dégradée aux yeux des hommes, lorsque vous étiez si pure ? Maintenant, répliqua-t-elle, que mes pensées sont relevées et que d'affreux soupçons sont dissipés, je crois pouvoir m'expliquer la cause de mon égarement et, en osant me rappeler le passé, j'attribue mon aliénation à l'horreur que m'inspiroit le souvenir de l'audace de mes aggresseurs. Leurs attaques furieuses, leurs impitoyables violences, se confondirent dans mes esprits avec le calme que j'éprouvai bientôt après. Les touchantes caresses dont je devins l'objet et que je n'avois plus la force de repousser, me laissèrent croire que mon déshonneur avoit été complet. Je me persuadai que l'unique bien que je tenois de la nature m'avoit été ravi. J'accusai au fond de

mon cœur, celui qui m'avoit pressée contre son sein, d'avoir abusé de l'épuisement de mes forces et de ma défaillance, et cette pensée le rendoit aussi criminel à mes yeux que ceux dont j'avois repoussé les attaques. Vous l'avouerai-je ? Longtemps je craignis d'être mère sans avoir été épouse, et je ne voyois plus autour de moi que honte et mépris. Cette horrible perspective a troublé ma foible tête et, lorsque j'ai cru reconnoître l'auteur de mon égarement et entendre la douceur de sa voix, je n'ai pu me défendre d'un retour sur moi-même et du frémissement qui m'a jetée dans l'état déplorable où vous m'avez vue. Heureusement le ciel a permis que tout fût éclairci à mon avantage, et je ne craindrai plus de voir celui que j'ai si horriblement calomnié ».

Pendant cette explication franche, j'étois demeuré dans le silence, et je concevois à peine comment une seule erreur de l'esprit, nourrie par la réflexion et fortifiée par le temps, pouvoit conduire la raison elle-même au délire. Mais rassuré par la confiance qu'elle paroissoit avoir dans ses forces, je m'empressai de rapprocher d'elle celui qui avoit tant d'impatience de la voir. Entrer, la regarder, se précipiter dans ses bras, la presser sur son sein, baigner son visage de larmes, s'écrier O ma sœur ! Comment ne nous sommes-nous pas reconnus plutôt ? Tout cela ne fut que l'affaire d'un

instant. La pauvre fille s'abandonna trop vivement aux douces sensations de la nature, et nous la vîmes tomber dans un état d'épuisement et de foiblesse dont nous eûmes quelque peine à la faire revenir. La Chanoinesse fut forcée de conjurer le jeune homme de suspendre ses tendres caresses, pour ne pas exposer sa sœur à une nouvelle défaillance. La cause en étoit trop douce et trop naturelle pour me donner la moindre inquiétude : le calme et une aimable rougeur ne tardèrent pas à succéder aux mouvemens convulsifs et à la pâleur qui avoit décoloré tous ses traits.

Une familiarité tranquille succéda aux plus vifs transports, et bientôt on reconnut que ces deux êtres n'étoient agités que du sentiment paisible que la nature a placé dans le cœur des frères. Ils se regardoient avec une curiosité inquiéte et cherchoient à reconnoître si une pareille origine les avoit empreints de la même ressemblance. Elle nous paroissoit trop réelle pour qu'ils n'en fussent pas frappés. La supérieure crut pouvoir, dans cette circonstance, ne pas blesser la règle de sa maison, en nous invitant à dîner avec elle pour prolonger la jouissance que nous éprouvions tous. La journée s'écoula presque toute entière sans nous être apperçus que la nuit s'avançoit et que l'heure de nous séparer étoit arrivée. Je ramenai le jeune homme à son auberge où je pris un lit pour pou-

voir converser plus à mon aise sur ses projets et arrêter quelque chose pour l'avenir.

On imagine bien que je voulois aussi lui parler de cet ami qui l'avoit accueilli avec une sensibilité si touchante.

VINGT-TROISIEME ENTRETIEN.

Les témoins importuns ne furent pas plutôt diparus, que je dis au jeune homme : « Vous avez vu avec quel zèle je me suis occupé de vos affections et de soulager votre cœur. Je crois devoir à mon tour, mériter votre intérêt et pouvoir exiger que vous me parliez avec franchise. O bon jeune homme ! Vous êtes quitte aujourd'hui envers la nature ; vous avez rempli les devoirs sacrés qu'elle vous imposoit ; vous vous êtes dévoué à un service qui répugnoit à votre âme, pour sauver les jours d'une mère captive ; vous avez exécuté la dernière volonté d'un père mourant, et ses mânes n'ont point de reproches à vous faire ; vous avez retrouvé une sœur qui flottoit égarée dans l'obscurité et le délire ; vous avez dissipé, par votre présence, ses peines et ses chimériques douleurs. Quoique son sort soit assuré dans la maison qu'elle habite, vous ne l'y enchaînerez pas, par un coupable abandon, si sa volonté la ramenoit vers un monde dont elle s'est séparée ; mais vous avez encore

une autre tâche à remplir. C'est au vieillard seul qu'il est permis de ne contempler que le néant et d'y descendre par dégrés, en repliant toutes ses pensées sur lui-même. A votre âge, vous appartenez à la société : elle a le droit de réclamer vos talens et votre activité. Quant à moi, mon sort est bien différent du vôtre. Mon âme s'est épuisée dans de vaines affections, dans de stériles désirs. La vie est pour moi une longue route aride, où je n'ai plus rien d'heureux à recueillir, et je n'y marche qu'environné de tristes souvenirs ; ce n'est que dans le bonheur des autres que je puise encore quelques sensations agréables. A force d'être contrarié dans mes projets, j'étois parvenu à me détacher de toute affection et je touchois déjà à cette insensibilité morale, à cette léthargie du cœur, qui donne à l'homme vivant le calme des tombeaux, lorsque le hasard me fit sentir qu'il existoit encore quelque chaleur dans mon âme et que ce germe de commisération que la nature a jeté dans l'homme, pour le soulagement de ses semblables, n'étoit pas étouffé. Vous avez vu celui qui a ranimé la flamme que je croyois éteinte ; vous en avez reçu un accueil distingué, et il vous a donné les conseils que la prudence lui dictoit. C'est par ses soins que votre sœur et celle qui lui a servi de mère, ont été arrachées à l'indigence. Ne vous sentez-vous pas le désir de signaler envers lui votre recon-

noissance ? Ah ! oui, me répondit-il, je le dois ; et je n'épargnerai rien pour son bonheur, s'il peut dépendre de mon zèle. Ecoutez-moi, repris-je, et songez que c'est parce que j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime, que je vous révèle le secret de l'amitié. Cet homme, dont l'extérieur et les discours annoncent la sagesse, a été frappé d'une grande douleur : une catastrophe inattendue a troublé sa raison. Je m'étois flatté de l'avoir enlevé à la pensée désolante qui enveloppe son esprit d'un crêpe funèbre. J'avois imaginé qu'une passion noble et généreuse, en s'emparant de son être, opéreroit une diversion salutaire. Des circonstances impérieuses ont fait échouer mon projet, et cette âme que j'avois soulevée du centre de la mélancolie, y est retombée plus avant que jamais. Absorbé dans de sombres méditations, il a oublié ce que j'ai fait pour lui, et le seul ami que je croyois avoir n'existe plus pour moi. Je voudrois pourtant essayer de le ressaisir ; mais je crains que ma présence ne lui soit importune. Voulez-vous m'accompagner dans le voyage que j'ai intention de faire ? Nous nous offrirons à lui sous le seul prétexte de lui rendre compte de cette reconnoissance qui vous a donné une joie si pure ». Il ne balança point à agréer ma proposition et le lendemain nous allâmes faire part de notre dessein à la Chanoinesse. Cette sœur, qu'il revoyoit pour

la seconde fois sous ce titre, étoit présente. Il lui annonça sa résolution de partager avec elle sa fortune. « C'est assez pour moi, lui répondit-elle, d'avoir retrouvé un frère : je ne quitterai point la maison où mon bienfaiteur m'a placée ; où la vertu m'a accueillie, et j'espère la dédommager, par les services que j'y rendrai, de l'hospitalité que j'en reçois ». Elle prononça ces mots d'un ton absolu et d'une volonté déterminée, puis, se tournant vers la Chanoinesse : « N'est-il pas vrai, continua-t-elle, ma respectable mère, que vous me permettrez de ne jamais me séparer de vous, et de m'associer aux chastes filles qui secondent vos vues charitables ? Ma chère fille, lui répondit-elle, ne formez point de vœux ; ne prenez point d'engagemens avec le ciel : ils sont souvent bien pénibles à remplir ». Sa voix sembloit étouffée ; elle fit signe aux jeunes gens de se retirer. Ils descendirent au jardin, pour s'entretenir de leurs sentimens mutuels, et je demeurai avec cette femme oppressée sous le poids de ses regrets et de sa sensibilité.

» Vous allez donc le revoir, reprit-elle, après quelques momens de silence, et moi je ne le reverrai plus ? Si du moins, j'avois la consolation de le savoir heureux, et d'apprendre que son âme, réfroidie pour celle qui l'aime encore, n'est pas enveloppée de tristesse ! Je ne désire point qu'il connoisse l'étendue du sacrifice que j'ai fait à mon

devoit : ma foiblesse me rendroit peut-être méprisable à ses yeux et, de la hauteur où il a élevé ses pensées, il dédaigneroit les soupirs qui s'échappent de mon cœur. Oh ! que les années paroissent longues à une âme aimante, condamnée au supplice de l'indifférence ! Que l'exercice de quelques vertus lui prête peu de force !..... Combien il faut que j'aie de confiance en vous, pour vous laisser paroître des sentimens dont je devrois rougir ! Mais pourquoi dissimulerois-je mes peines et mes souffrances à celui qui en est la première cause ? Quoi ! Madame, répliquai-je, vous êtes assez injuste pour me regarder comme l'auteur de vos tourmens secrets et de vos contradictions ? N'est-ce pas vous-même ; ne sont-ce pas vos religieux scrupules, qui ont mis un obstacle à l'accomplissement de mes vœux ? N'avez-vous pas rejetté les plus touchantes sollicitations de l'amour et de l'amitié ? N'aggravez pas, reprit-elle, par vos reproches, mes douleurs et mon repentir. O mon Dieu ! pourquoi êtes-vous sourd à mes prières ? Pourquoi n'éteignez-vous pas cette flamme qui vous offense et qui me dévore ? Ah ! si une double chaîne ne nous tenoit pas pour jamais séparés l'un de l'autre, je crois que j'aurois la force de briser la mienne. Voilà, continua-t-elle, quelques projets de lettres que j'ai commencées et que je n'ai pas eu le courage de lui adresser. Voulez-vous vous charger

de les mettre sous ses yeux ? et, s'il en étoit temps encore ! ..... ».

Après cette exclamation, elle se leva pour m'apporter quelques brouillons que je déchiffrai. Je reconnus dans le style tant de conformité entre ses sentimens et ceux de la malheureuse Héloïse, que je ne pus m'empêcher de lui demander si elle avoit lu ses lettres. » Oui, me répondit-elle, je les ai lues et je les relis souvent ; mais combien cette infortunée étoit moins à plaindre que moi ! Elle suivoit la destinée de son amant ; elle n'obéissoit qu'aux lois qu'il lui imposoit dans sa rigueur ; elle s'immoloit à son exemple : elle descendoit dans le tombeau où il l'avoit précédée, tandis que j'y entraîne celui qui vouloit me rendre à la vie. Abeilard lui savoit gré du sacrifice qu'elle lui faisoit, et l'homme que j'ai aimé détestera peut-être un jour le sacrifice qu'il n'a fait qu'à mon exemple. Ses larmes étoient celles de la pénitence, et les miennes ne sont souvent que celles du désespoir. Ses gémissemens adoucissoient le ciel, et les miens ne peuvent que l'irriter ».

J'étois si ému de l'effusion de ses regrets, que je m'engageai à employer tous mes efforts pour réunir deux cœurs que l'erreur avoit séparés. Cette promesse parut répandre quelque baume sur un cœur déchiré. Les heures s'étoient écoulées pendant cet entretien, et je me rappelai que nos jeunes gens

étoient depuis long-temps dans le jardin. Nous allâmes les rejoindre, et je demandai à la sœur si elle persistoit dans sa résolution. Elle m'assura qu'elle étoit trop conforme à son bonheur et à son repos pour en changer. Je pressai alors le jeune homme de prendre congé de ces deux Dames, afin de nous rendre, le plutôt possible, vers l'objet de notre voyage.

Je remarquai, dans la route que nous fîmes, plusieurs changemens : cette province, que j'avois traversée avec tant de difficulté et qui présentoit tant d'aspects désolans, qui rappeloit tant de scènes déchirantes, qui offroit tant de dévastations, avoit déjà ressenti les heureux effets d'une autorité protectrice; les chemins étoient réparés, les habitations se repeuploient, les terres se paroient d'une fertilité nouvelle, et la sécurité se montroit sur tous les visages et dans les campagnes; l'homme ne faisoit plus horreur à l'homme, et l'enfant timide ne fuyoit plus à l'approche de l'étranger. Mon jeune compagnon admiroit avec moi ce que peut un gouvernement juste et bienveillant, il reconnoissoit de loin les villages qu'il avoit traversés la flamme et le fer à la main, et il éprouvoit quelque jouissance en voyant que des projets de ruine et de destruction n'avoient pas été accomplis; que des maisons mieux bâties avoient remplacé de hideuses chaumières, et que des familles existoient tranquillement dans une contrée qu'on avoit voulu transformer en désert. Ce

seroit

seroit en vain, disions-nous, que l'ambition et le fanatisme s'efforceroient aujourd'hui de rallumer des fureurs éteintes, d'armer de nouveau la main du cultivateur et de l'arracher à ses paisibles travaux, pour en faire un aveugle instrument de haine et de vengeance. Une autorité brutale exaspéroit ses esprits et les poussoit au crime par l'injustice et le désespoir: aujourd'hui un pouvoir réparateur le réconcilie avec les lois, tempère pour lui les rigueurs de la guerre, allége le fardeau de l'impôt, et, loin de le contrarier, sous le masque de la tolérance, dans ses opinions religieuses, rapproche vers lui les ministres de son culte, ces consolateurs si nécessaires à l'indigence laborieuse.

Pendant que nous nous abandonnions à ces réflexions, l'espace que nous avions à parcourir diminuoit et nous ne tardâmes pas à découvrir la maison dominante qui conservoit encore les dehors et les apparences de son ancien titre, et où nous devions nous arrêter. A notre approche, je me sentis ému de crainte et de joie. Qu'allois-je voir? Retrouverois-je un ami, un sage, ou un homme devenu étranger pour moi aux sentimens de la reconnoissance et de l'amitié?

Nous demandâmes d'abord aux serviteurs qui vinrent au-devant de notre voiture, si leur maître étoit visible pour des voyageurs qui ne lui étoient pas inconnus, et qui ne vouloient pas encore décli-

ner leur nom. On alla lui porter notre demande, et bientôt après nous fûmes introduits dans le vestibule qui précédoit son appartement. Il vint au-devant de nous. Quelle fut sa surprise en me voyant! Mes bras étoient immobiles, lorsque les siens m'enveloppèrent et me pressèrent contre sa poitrine. « Je ne suis donc pas, m'écriai-je, aussi malheureux que je craignois de l'être? Vous n'êtes pas perdu pour moi? Votre long silence n'est pas celui de l'oubli »! Ses yeux étoient tellement éblouis par l'étonnement et le plaisir, qu'ils reconnurent à peine le jeune homme que je lui présentai. « Je vous amène, lui dis-je, un fils, un frère : vous lui donnerez le nom que vous voudrez; mais il doit vous appartenir, puisqu'il touche de si près à l'enfant du malheur que vous avez adopté ». Après cette courte explication, qui étoit encore bien obscure, nous entrâmes dans l'appartement de mon ami, où il nous fit servir des rafraîchissemens dont nous avions grand besoin et, pour ne pas commencer par mettre trop de gravité dans cette première entrevue, je lui racontai, en peu de mots, par quel heureux concours de circonstances mon compagnon de voyage avoit reconnu sa sœur, cette orpheline abandonnée à la commisération de sa nourrice. Pendant tout le reste du jour, nous ne parlâmes que de choses relatives à son séjour, à son habitation, à ses jardins et aux occupations de la campagne, si préférables aux discours

oiseux et aux distractions tumultueuses des villes. Nous allâmes ensuite prendre possession des appartemens qui nous étoient destinés et que la fatigue du voyage rendoit nécessaires. Un long sommeil vint rafraîchir mes sens et calmer l'impatience où j'étois de m'entretenir avec cet homme qui réunissoit, à tant de bisarrerie dans ses actions et ses pensées, tant de grâce et d'amabilité dans ses manières.

VINGT-QUATRIEME ENTRETIEN.

Heureux l'homme qui ne reçoit que des pensées fugitives; qui peut échapper à de sombres méditations par des projets divers et des plaisirs variés! Jamais ses esprits ne seront subjugués par une passion dominante, et les affections qui se succéderont agiteront son cœur sans le pénétrer. La nature semble ne nous avoir organisés que pour recevoir des sensations mobiles et passagères. Nos fibres délicates ne peuvent résister à de longues contentions d'esprit, à des jouissances trop prolongées, ou a des regrets trop durables. Le cerveau de l'homme se comprime et s'affaisse sous le poids d'une pensée qui est toujours la même. Je devois donc m'attendre à trouver ce solitaire ami plus absorbé encore qu'il ne me l'avoit paru dans ses ténébreuses idées; aussi ne pus-je me défendre d'un sentiment de surprise et de plaisir, en le voyant

se livrer, avec quelque liberté, aux attentions de l'amitié hospitalière. Ma toilette étoit à peine achevée, lorsqu'il parut dans mon appartement pour prendre ces informations dont la politesse se fait un devoir; mais dont le véritable attachement éprouve le besoin. « Combien, lui dis-je, je sens de plaisir à vous revoir sous ces dehors de calme et de félicité ! Mais apprenez-moi donc comment vous êtes parvenu à reprendre assez d'empire sur vous-même, pour écarter loin de votre âme toutes ces affections auxquelles vous attachiez tant d'importance. Ce n'est pas de moi dont je veux vous parler; mais cette femme si touchante, qui s'est enfoncée dans la vertu comme dans un temple, pour se rendre inaccessible aux attraits du monde ou aux séductions de l'amour, ne vous occupe donc plus ? Je n'ai pas été une seule fois le dépositaire de vos regrets et de vos ennuis. Elle peut donc exister ou mourir, sans être un instant l'objet de votre sollicitude ou de votre douleur ? Ne cherchez pas, me répondit-il, à ranimer un feu que l'absence, que la raison, que le devoir ont tant de peine à étouffer. Puisque nous sommes seuls, écoutez-moi avec cette indulgence et cette bonté dont vous m'avez donné des preuves qui ne s'effaceront jamais de mon souvenir.

« Lorsque je me suis séparé de celle dont vous me parlez, mon imagination, d'accord avec mon

cœur, s'est plue à la revêtir de toutes les perfections d'un ange. Le projet que j'avois osé concevoir, de m'unir à elle, m'a paru une offense faite à la dignité de son être. Malheureux ! me suis-je dit, tu veux ravaler à la condition d'une créature humaine, celle qui lui est si supérieure ! Efforce-toi plutôt de t'élever à la sublimité de son existence, pour te rendre un jour digne d'en être rapproché par le grand dispensateur des rangs, des honneurs, et des récompenses. Cette idée n'eut pas plutôt pénétré dans mon foible cœur, que je l'ai senti se fortifier et se roidir contre tous les désirs qui étoient venus l'assaillir. Vous voyez que mon silence a été tout à la fois celui du respect et de la sagesse. Eh ! qu'écrire à une femme qui s'est si fort aggrandie à notre idée qu'on rougiroit de lui donner ce titre ? Ai-je, pour lui parler, le langage de ceux auxquels je l'ai assimilée ? Oserai-je lui dire que je regrette qu'elle ait une origine si pure, et que je voudrois la voir descendre au rang des simples mortelles ? L'honorer et me taire ; voilà ce que je lui dois, et ce que je dois à moi-même ».

Pendant que cet homme me parloit avec cette exagération de sentiment et de pensée, je le considérois tristement. L'infortuné, me disois-je ! Il ne saura jamais mettre de mesure dans ses affections ! Il n'a échappé à un délire que pour retomber dans

un autre. Je hasardai de l'interrompre et de lui demander si c'étoit par une suite de ce triomphe sur l'amour, qu'il avoit pris la résolution sévère de se condamner au célibat, et d'entrer dans la carrière du sacerdoce. — « Puisque vous ne l'ignorez pas, cette résolution dont je n'ai pas osé vous faire part, dans la crainte qu'elle ne fût combattue par votre attachement, je vais encore vous en communiquer le motif avec la franchise que vous me connoissez, et c'est peut-être ici que j'ai le plus besoin de votre indulgence.

» Vous vous rappelez les anciennes illusions de mon esprit, et dans quels égaremens la douleur l'avoit précipité. Il sembloit que le ciel m'eût séparé des êtres vivans et que je n'existasse qu'au milieu des fantômes. Je me les rappelle encore, ces jours tristes et lugubres qui s'étoient changés pour moi en une nuit profonde et à travers laquelle je ne communiquois qu'avec des ombres qui m'apparoissoient et dont je croyois entendre le langage. Vous l'avouerai-je, mon ami? Il y avoit beaucoup d'erreur dans ces apparitions; mais, quoique vous en puissiez dire, et dussiez-vous encore me traiter d'insensé, je crois que tout n'étoit pas mensonge, et que quelques vérités se mêloient à ces images fantastiques. Oui, j'ai l'intime persuasion que mon dévouement pour le prince auquel j'étois attaché, recevoit des inspirations se-

crètes, et les touchantes sollicitations d'une âme qui étoit retenue entre le bonheur et l'excès des souffrances : je suis demeuré convaincu que si je dévouois ma vie à la prière, à la bienfaisance, pour cet objet sacré de mon zèle et de mon amour, je parviendrois à le réconcilier avec une justice trop sévère, et à lui faire goûter la félicité complette dont il me paroissoit si digne. Mais ce n'est pas là le motif qui m'a déterminé à m'approcher de l'autel du Très-Haut, j'ai voulu éteindre mes désirs et mes espérances dans la pureté du sacerdoce, et rivaliser de vertus avec ce digne objet de mes affections qui s'est séparé volontairement du bonheur que j'ambitionnois de partager avec elle. Un jour, cette femme encore trop chère à mon cœur, apprendra combien j'étois digne d'en être aimé, et qu'il ne m'en a rien coûté pour renoncer à tout son sexe, puisque je ne pouvois pas posséder celle qui en est le plus bel ornement.

Je trouve tant de douceur dans cette pensée, elle élève tellement mon âme au-dessus de l'humanité, que je crois ne plus lui appartenir. Auriez-vous la cruauté de combattre une résolution qui fera le bonheur de ma vie ? Que me rendriez-vous à leur place ? Jugez si, au milieu de ces occupations religieuses, je puis don-

ner accès à des pensées mondaines, et si, lorsque quelques doux souvenirs osent me poursuivre dans ma retraite, je ne dois pas les écarter avec dédain. N'allez pas croire, cependant, que je ne me livre pas à des distractions que l'humanité réclame ; mais du moins elles s'accordent avec la vertu, et ne ternissent jamais la pureté de mes vœux.

» Je ne m'étonne plus, repris-je, que vous nous ayiez laissés long-temps dans le doute si nous étions pour jamais bannis de votre cœur et de votre mémoire. Je ne chercherai point à combattre des opinions que je respecte, ni à réfroidir un zèle qui me semble si pur ; mais n'y a-t-il pas un peu de témérité dans vos jugemens, et d'orgueil dans votre sacrifice? Pourquoi voulez-vous douter que le Prince, aux mânes duquel vous vous dévouez, n'ait pas encore reçu le dédommagement de ses souffrances et le prix de sa résignation ? Imaginez-vous être le seul qui ait adressé des vœux à cette justice qui, du haut de son trône, compte toutes les vertus et apprécie toutes les actions ? Pensez-vous que vos supplications, quelqu'ardentes qu'elles soient, seront plus efficaces que celles de tant de sujets fidèles qui se sont prosternés pour la même cause ? Craignez qu'un sentiment si vain n'irrite celui que vous voulez appaiser et ne devienne funeste à votre raison. Je suis prêt, me répondit-il, à en faire le sacrifice à

celui qui connoît le fond de mon cœur : lui seul peut voir s'il y entre quelque pensée orgueilleuse, et si le motif qui m'anime mérite d'être réprouvé».

Je compris bien qu'il seroit superflu et peut-être dangereux de lutter contre un projet affermi par le temps, et j'eus la prudence de condescendre à une résolution dont je ne pouvois triompher. Je fus encore bien moins tenté de lui communiquer ces fragmens de lettres qui m'avoient été confiés : ils n'auroient servi qu'à dégrader à ses yeux l'âme trop sensible qui s'étoit épanchée à travers les craintes et les espérances. Je ne me permis de lui donner d'autres distractions qu'en ramenant notre entretien sur le jeune homme que nous avions trop longtemps oublié. Ce que je lui racontai de son arrivée dans l'hospice que nous venions de quitter, de l'effroi de la jeune personne à la vue d'un homme qu'elle accabloit du soupçon le plus injuste, de l'expulsion à laquelle il avoit été exposé, de l'explication que nous avions eue ensemble et qui nous avoit conduits à la découverte d'une vérité importante, de la reconnoissance qui s'étoit opérée sous nos yeux, du combat de générosité qui avoit existé entre le frère et la sœur; tout cela fit sur lui une impression de surprise et d'admiration qui amena plusieurs réflexions religieuses ; car il étoit dans cette situation d'esprit où il n'y a plus rien de naturel et où tout arrive par une cause supérieure. C'étoit sur-

tout à cette cause qu'il attribuoit le retour d'une raison sortie lumineuse du sein des ténèbres et de la douleur. Dans les transports de sa joie, il me quitta pour aller témoigner son attachement à celui dont la présence avoit produit, sur une orpheline qui lui étoit chère, un changement si miraculeux.

Tout ce que je venois d'entendre, n'avoit laissé dans mon esprit que de la tristesse et des regrets. Voilà donc, me disois-je, le résultat de tant de soins et de tant d'efforts pour arracher cet homme à de stériles douleurs ? Il se précipite malgré moi dans un deuil éternel. Je voulois le rendre à la vie, à la lumière du jour : il préfère le séjour de la mort et la lueur de ses pâles flambeaux. Au lieu de jouir du ravissant spectacle des campagnes et de la pompe dont l'auteur de la nature environne toutes ses riches productions, il ensevelit toutes les jouissances d'une âme sensible et généreuse dans une retraite sombre et lugubre. Grand Dieu ! prends pitié de cet être misérable qui t'invoque, et si, comme je le crois, ta miséricorde a devancé ses vœux, fais retomber sur lui ses touchantes prières : ne condamne pas à la tristesse et aux larmes cette victime de l'erreur, qui se dévoue à ton culte, et t'immole tout le bonheur de sa vie.

Pour échapper à ces réflexions pénibles, je résolus de parcourir les environs d'un séjour qui, tout en perdant le titre de château, en avoit conservé les

dehors imposans, et je vis avec surprise plusieurs habitations nouvellement construites et dont l'extérieur faisoit croire qu'elles n'étoient pas destinées à de simples villageois. Quelques-unes d'entr'elles étoient déjà occupées par des personnes dont les manières annonçoient une condition relevée. Je demandai à mon ami quels étoient ces habitans qui donnoient à son domaine l'aspect d'une nouvelle colonie. « J'ai, me répliqua-t-il, mis à profit vos sages avis. Combien je me sais gré de n'avoir pas rejetté cette fortune que j'avois d'abord dédaignée ! J'en purifie la source par des actes de justice. J'ai fait inviter tous les habitans de cette contrée, que la crainte ou la persécution en avoient bannis et qu'une loi sévère a frustrés de leur héritage, a venir trouver le repos et l'aisance dans ces demeures que j'ai fait construire et auxquelles j'ai attaché un terrain suffisant pour subvenir aux besoins du propriétaire. Je ne leur impose d'autres conditions que celles de respecter les lois sous lesquelles nous vivons ; de s'interdire toute censure contre un gouvernement auquel il sont redevables de leur sécurité. Les diverses opinions politiques ou religieuses ne se heurtent jamais ici. J'avois d'abord conçu le projet d'ajouter à ce château un vaste édifice où seroient rassemblés tous ces infortunés ; mais j'ai craint de leur présenter l'image de ces antiques monastères habités par la discorde, où l'on se haïssoit souvent, par la raison qu'on étoit

condamné à vivre ensemble; où de prétendus solitaires ne goûtoient jamais le calme de la solitude; où des religieux, loin d'être les ministres de la religion, en étoient le scandale ».

« Ne craignez-vous pas, lui observai-je, de donner un asyle à des aventuriers qui, sous les dehors de la chevalerie, n'apporteront que des vices et l'insolence de l'orgueil; qui se pareront d'un zèle infructueux et farouche; qui, dédaignant les vertus domestiques et l'attachement du père de famille pour ses foyers paisibles, l'accuseront d'une indifférence déloyale pour la cause qu'ils ont embrassée? Je n'accorde pas, me répondit-il, une protection aveugle à tout homme qui se présente ici. Il est d'abord reçu dans l'appartement consacré à l'hospitalité passagère, et ce n'est qu'après avoir approfondi son caractère et pénétré dans ses sentiments qu'il est admis à prendre possession de ces demeures destinées à recueillir l'infortune et la probité. — Pardonnez si mon amitié pour vous multiplie les questions : je ne connois pas toute l'étendue de votre fortune; mais suffira-t-elle aux dépenses dans lesquelles votre générosité vous entraîne? Ces diverses maisons que vous avez fait édifier avec une célérité qui tient du prodige; les meubles dont vous les avez garnies; les terrains que vous y avez attachés ont dû nécessairement altérer vos capitaux. Je suis, me répliqua-t-il,

trop touché de votre sollicitude pour ne pas la dissiper. Tandis que la révolution précipitoit du sommet de l'opulence, de riches capitalistes dans la misère, le parent qui m'a transmis son héritage s'élevoit à la fortune par des spéculations avantageuses, et j'ai recueilli tous les fruits de sa témérité. Croiriez-vous qu'il eut celle de convertir cent mille francs en acquisition de rentes sur l'état à l'époque de son plus grand discrédit, et que cette somme, hasardée par la confiance la plus aveugle, me produit plus de soixante mille livres de rente ? C'est avec ce revenu qui, semblable à une source échappée d'un antre ténébreux se seroit grossie à mesure qu'elle se seroit avancée sous un ciel pur et lumineux, et auroit traversé une région florissante, que j'adoucis le sort de l'indigence et que je parviens à en obtenir le pardon de mon opulence. Quelque penchant que les hommes aient à l'envie, il est rare qu'ils en conçoivent contre le riche qui ne veut avoir sur eux d'autre avantage que celui d'administrer une grande fortune pour leur en distribuer les fruits. Aussi ai-je cru devoir ajouter cinq cens livres de pension au produit du petit domaine qui devient la retraite du nouvel habitant ».

Je donnai les plus grands éloges à ce noble emploi de la fortune et je lui dis qu'il étoit vraiment digne d'être riche, puisqu'il se montroit l'image d'une providence aussi juste qu'éclairée. « Eh ! ne voyez-

vous pas, me répliqua-t-il, que je n'ai d'autre mérite que celui d'entendre mieux mes intérêts que la plupart de ceux qui ont de grandes possessions ? Je sème l'amitié dans mon domaine, et la reconnoissance environnera ma vieillesse de ses charmes et de son appui. Je n'éprouverai point les dégoûts et l'ennui de la solitude. Les plus simples villageois retirent également des avantages de cette peuplade que j'ai créée sous leurs yeux. Elle répand au milieu d'eux quelques lumières : elle excite leur industrie, et le bien que je verse sur elle filtre, par le travail, jusques dans la chaumière de l'honnête journalier ».

J'avois peine à concevoir comment tant de raison pouvoit s'allier à des idées bizarres, et ne ramenoit pas cette imagination exaltée à cette mesure de sagesse qui constitue la force et le bonheur de l'homme.

VINGT-CINQUIEME ENTRETIEN.

Quoique je n'eusse point encore osé combattre une résolution qui auroit renversé tous mes projets, je ne désespérois pas cependant d'en triompher ; mais il falloit accroître mes forces et préparer mes moyens d'attaque. Le bonheur de deux êtres, qui m'étoient également chers, dépendoit du succès de mon entreprise. Je voulus d'abord savoir ce qu'un homme, qui portoit l'originalité jusques dans ses vertus, avoit, dans son enthousiasme, exprimé à

mon jeune compagnon de voyage. Il m'apprit, qu'après lui avoir donné les plus vifs témoignages d'attachement et de reconnoissance, mon ami l'avoit conjuré de se reposer sur son affection, du sort de cette sœur qu'il avoit eu le bonheur de retrouver, et qu'il l'avoit autorisé à disposer, pour son avancement, de la fortune qu'il vouloit partager avec elle. « Cette nouvelle preuve de générosité, lui dis-je, ne m'étonne point et vous pouvez, sans balancer, croire à l'effet de ses promesses. Mais vous, mon jeune ami, quelle route allez-vous suivre dans cet ordre de choses qui s'offre maintenant devant vous? Né avec une âme noble et sensible, laisserez-vous dépérir dans l'inaction les heureuses facultés dont la nature vous a doué? Voudriez-vous, comme tant d'autres, demeurer étranger à un pays qui fut autrefois votre patrie et, parce qu'elle vous a traité quelques années en marâtre, lui jurerez-vous une haine éternelle? Aujourd'hui qu'elle veut se réconcilier avec tous ses enfans, et demande leur appui, ne rougissez pas de la servir de tout votre zèle et de toutes vos lumières. Il ne faut pas vous le dissimuler, les principaux emplois, les honorables distinctions, ont déjà été distribués à des hommes qui n'ont pas désespéré de l'avenir, et ont attendu avec constance le retour de la prospérité publique. Ce ne sera qu'avec peine que vous gâgnerez des rangs et vous ferez jour à travers des titres plus anciens et plus évidens que

les vôtres; mais il faut conquérir par vos talens le terrain envahi, pendant votre absence, par l'intrigue ou la faveur. Si donc vous daignez m'en croire, vous mettrez toute votre ambition à faire preuve d'élévation et de vertus, dans une carrière où vous conserverez votre indépendance et le noble orgueil d'un citoyen. Consacrez quelque temps de votre âge à l'étude de nos lois, et montrez-vous ensuite le généreux défenseur du pauvre et de l'opprimé. Notre révolution a ouvert un nouveau champ à l'éloquence du barreau. L'accusé n'est plus condamné dans les ténèbres et le silence; une loi protectrice de l'innocence lui donne un défenseur. Vous n'aurez pas beaucoup de rivaux dans cette carrière stérilement honorable. Vous vous garderez sur-tout d'abuser du talent de la parole pour voiler le crime et pallier les forfaits. Vous réserverez toutes les ressources de l'éloquence, tout l'empire du raisonnement, tout le charme de la persuasion, en faveur de ceux que des présomptions téméraires exposent au danger d'un jugement redoutable. C'est de cette profession, vraiment utile à la société, que sortiront un jour les grands administrateurs, les magistrats intègres et les chefs éclairés du gouvernement. Leurs talens, réunis à des vertus, les mettront en lumière, offriront leurs noms aux suffrages et à l'estime publique: en se montrant plus jaloux de la considération que de la fortune, ils parviendront à acquérir l'une et l'autre».

Il

Il parut déterminé à suivre le plan que je lui proposois, et dès le jour suivant il nous quitta pour retourner dans sa province, et se réunir à une famille qu'il avoit trop long-temps délaissée.

Malgré le plaisir que mon ami goûtoit avec moi dans nos conversations particulières, je m'appercevois qu'il faisoit naître souvent des prétextes de s'éloigner, et je ne doutois pas que ce ne fût pour s'enfoncer dans la retraite et s'abandonner à ses méditations habituelles. Ayant à cœur de conserver quelqu'ascendant sur son esprit, j'affectois de mon côté le désir de prolonger mes promenades, de varier mes lectures et d'entretenir des correspondances et, afin de me rendre tout-à-la fois utile et agréable, je le suppléois dans la réception des hôtes que sa réputation de bienfaisance lui attiroit. Il m'en coûtoit quelquefois de remplir à leur égard, sous les dehors de la politesse, le rôle d'inquisiteur. Il ne m'arriva que trop souvent de découvrir des intentions basses, des projets honteux, et une misère inexcusable chez des hommes qui se montroient sous des apparences honnêtes ; mais d'autres relevoient à mes yeux l'humanité par le langage de la modestie, et ennoblissoient l'indigence par une ferme résignation aux malheurs et à l'injustice.

Il est certaines vertus qui semblent avoir disparu tout entières avec les progrès de la civilisa-

tion De ce nombre est l'hospitalité, jadis en si grand honneur chez nos ayeux, et qui n'a pu conserver qu'une ombre imparfaite chez quelques simples villageois. Un voyageur égaré, ou victime de quelqu'accident imprévu, se présente-t-il à la porte d'une maison opulente pour y recevoir un abri et quelques secours passagers ? Si l'on daigne l'introduire, il sera admis avec une telle défiance, avec des soupçons si offensans ; les offres qu'on lui fera seront si humiliantes ; les valets lui opposeront une telle barrière entr'eux et leur maître, que pour peu qu'il ait de hauteur dans l'âme, il préfèrera de suivre péniblement sa route à travers les dangers et l'obscurité de la nuit à la honte d'une réception qui dégrade l'espèce humaine. Je pressens les objections que l'on pourra me faire pour excuser l'insensibilité dont s'arment les grands propriétaires, à l'égard de l'étranger, qu'on ne manquera pas de qualifier de mendiant, de vagabond et peut-être de brigand ; mais c'est en ne voulant faire aucune distinction, en confondant le malheur et la misère avec tous les vices, qu'on pousse au crime le misérable, par l'effet du désespoir. Que d'hommes n'auroit-on pas préservés d'une action basse et punissable, si l'on eût voulu les accueillir avec quelque bonté, s'enquérir de la cause de leur détresse, les interroger sur leurs facultés et mesurer ses bienfaits sur une éducation qui se manifeste toujours par le langage

et les manières ! Il est si aisé de distinguer celui qui n'a besoin que d'une compassion charitable et momentanée, d'avec l'individu qui peut prétendre à une réception plus attentive et plus délicate !

Quant à moi, pendant tout le temps que mon ami me conféra le titre de maître des hôtes et se reposa sur mon discernement du soin de régler sa générosité à leur égard, je n'eus jamais à me reprocher d'avoir encouragé la paresse, enhardi l'imposture, d'avoir repoussé le malheur et humilié l'honnête indigence; cependant la nature ne m'a pas doué d'une pénétration particulière, et j'ai plus de penchant à la crédulité qu'à la défiance.

Je ne tardai pas à découvrir la raison qui avoit déterminé mon ami à me confier une administration à laquelle il attachoit une grande importance. L'époque à laquelle il devoit se rendre à un séminaire pour y recevoir le premier dégré qui devoit le conduire au sacerdoce, étoit arrivé. Un jour qu'il se promenoit solitaire dans une des allées de son parc, il ne m'eut pas plutôt apperçu qu'il vint à moi : sa démarche étoit plus grave et son visage moins serein qu'à l'ordinaire. « Votre attachement pour moi, me dit-il, ne s'offensera pas d'une séparation nécessaire : il faut que je vous quitte pour quelques semaines; mais je regarde comme un adoucissement à la peine que j'éprouve à m'éloigner de cette habitation, la présence d'un homme qui saura si bien

m'y remplacer. Continuez d'y faire tout le bien que votre sagesse jugera convenable : je remets dans vos mains toute l'autorité, toute la fortune du maître, et je ne les reprendrai que lorsque vous ne voudrez plus les administrer ».

« Ainsi donc, lui répondis-je, rien ne peut vous détourner de suivre un projet conçu dans la douleur? Etes-vous bien assuré que le repentir n'empoisonnera jamais une résolution si téméraire? Considérez-vous que vous vous condamnez à la stérilité du célibat; que vous ne pourrez plus laisser rentrer l'amour dans votre cœur sans offenser le ciel? Ne vous rappelez-vous déjà plus ce qu'il en a coûté à une femme, si digne du sentiment qu'elle vous avoit inspiré, pour ne pas trahir ce qu'elle appeloit son devoir, et triompher de son penchant? J'espère, me répliqua-t-il, que je n'aurai pas moins de courage qu'elle n'en a montré. Faut-il vous révéler ma plus secrète pensée? Cette femme captive est encore souvent pour moi un objet d'adoration. J'emporte son image jusqu'au pied des autels : elle me poursuit dans le sanctuaire de la douleur et semble vouloir m'en arracher pour m'envelopper de tous les charmes de la séduction et du plaisir. Jugez de mes combats, lorsque j'ai à lutter contre des illusions si trompeuses. Eh! pourquoi, repris-je, ne croiriez-vous pas qu'il se mêlât aussi quelque réalité à ces douces erreurs? Quelle seroit donc votre surprise, si je vous

démontrois que cette image, qui vous poursuit, qui vous attire, n'est point une fiction; qu'il ne tient peut-être qu'à vous de voir ces cierges funéraires, que votre trop longue douleur veut entretenir, se métamorphoser en flambeaux de l'hymenée? Par quel pouvoir enchanteur, me répliqua-t-il, pourriez-vous opérer un semblable prodige? Je n'emploierai, repris-je, d'autre puissance que celle que la religion rend respectable à vos yeux. Mais avant de vous faire connoître mes desseins, promettez-moi de lire tous les papiers contenus dans ce porte-feuille, et de les livrer aux flammes ensuite, s'il ne font aucune impression sur votre cœur et n'étouffent pas l'imprudente résolution que vous nourrissez». Il me fit la promesse que j'exigeois, et je lui remis à l'instant tous ces fragmens de lettres, dont l'amitié m'avoit rendu dépositaire. Je m'éloignai pour laisser plus de liberté aux mouvemens de son âme. Dans le moment où il étoit occupé de cette lecture, on m'apporta une lettre que venoit de m'adresser la Chanoinesse.

« Je n'en dois plus douter, me marquoit-elle, » ma tristesse et mes regrets ne finiront qu'avec » ma vie. Il ne m'est pas même permis de les » adoucir par des chimères. Celles qui s'étoient » échappées d'une imagination égarée ne reviennent » plus à mon esprit qu'enveloppées des plus sombres » couleurs. Qu'en avez-vous fait de ces malheu-

» reuses pensées, que l'honneur devoit écarter et
» que je me reproche d'avoir fixées sur le papier ?
» Aurez-vous eu assez pitié de ma foiblesse pour
» les ensevelir dans l'oubli ? Quelle seroit ma honte,
» si un autre que vous pouvoit m'en faire rougir !
» Non, non, vous ne les lui aurez point confiées ;
» vous aurez épargné à une créature trop sensible,
» la confusion et le mépris. N'est-ce pas déjà trop
» de ne pouvoir plus s'estimer, sans perdre encore
» l'estime de celui que nous chérissons ? Qu'il de-
» meure élevé aux hautes régions de la vertu,
» hélas ! de cette froide vertu que ne peuvent plus
» réchauffer les passions humaines ; mais du moins
» que son dédain n'humilie pas celle qui rampe sur
» la terre. Votre silence m'a convaincue que vous
» n'avez pas même osé lui prononcer mon nom.
» Qu'ai-je donc fait pour être tout-à-coup rejetée
» à une si grande distance de sa pensée ? Eh ! pour-
» quoi se croiroit-il si supérieur à moi ? J'ai immolé
» mon amour et le sien à un engagement sacré.
» J'ai dévoué ce qui me restoit encore de jeunesse
» et de force à la retraite et à l'unique exercice de
» la bienfaisance. Je me suis séparée des humains,
» pour me sacrifier toute entière à l'humanité, et
» c'est moi qu'il méprise au point qu'on ne peut
» l'entretenir de mes sentimens pour lui, sans
» blesser ses austères principes ! Qu'il ne craigne pas
» que je m'abaisse à solliciter le moindre retour

» vers son ancienne affection. Non, je ne fais point
» de vœux pour en être encore aimée ; je ne désire
» que de pouvoir lui rendre indifférence pour in-
» différence. Mais quelle raison vous rend si discret
» à mon égard ? Avez-vous pensé que je n'aurois pu
» soutenir l'idée d'être effacée de son souvenir ? Ne
» pouviez-vous m'apprendre ses projets ; quelle ré-
» ception il vous a faite ; dans quelle situation
» d'esprit vous l'aviez trouvé ; s'il paroissoit jouir
» de ce calme, de cette sérénité qui doivent être le
» prix des bonnes actions et devancer sur la terre la
» récompense du juste ? Je le crains, votre cœur
» s'est réfroidi pour l'amitié, comme le sien s'est
» glacé pour l'amour. Non, non, il seroit trop
» cruel pour moi de le croire ; ce tendre intérêt que
» vous avez toujours pris à moi ne s'est point effacé :
» vous ne m'avez point retiré cette douce pitié que
» vous inspira une femme, bien à plaindre sans
» doute ; mais qui ne peut imputer qu'à elle seule
» ses tourmens et ses ennuis. Vains scrupules, que
» vous me coûtez cher ! Pour conserver l'estime des
» hommes, j'ai perdu le bien le plus réel, et le
» ciel que j'offense par mes regrets a déjà rejeté le
» sacrifice que je lui ai fait. Jugez de l'excès de mon
» malheur, je n'éprouve aucun charme à faire le
» bien. Je ne remplis plus que par habitude la
» tâche que je me suis imposée et, si je n'étois pas
» suppléée par des vertus qui me sont étrangères,

» la mission qui m'a été confiée ne seroit point » remplie. Relevez, si vous le pouvez, mon âme » abattue ; n'épargnez ni les injures, ni les humi- » liations : je les préférerai toutes au silence dont » vous m'accablez ».

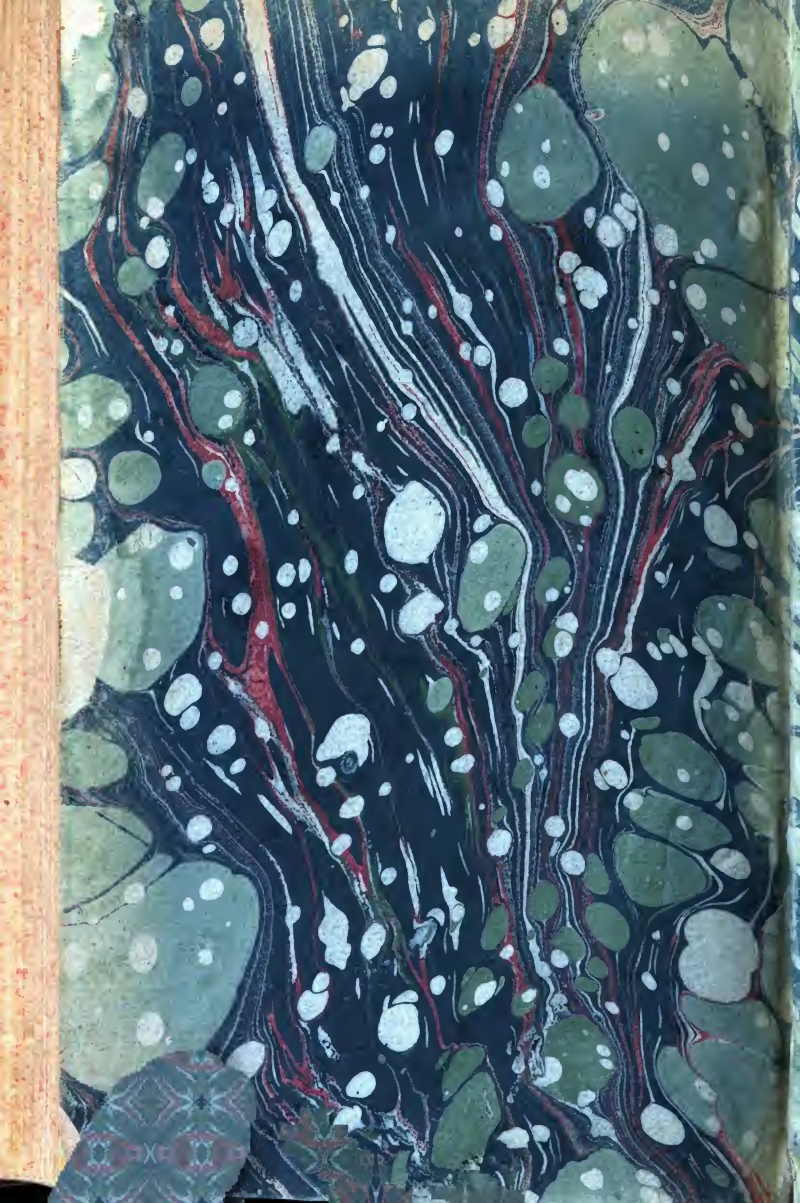
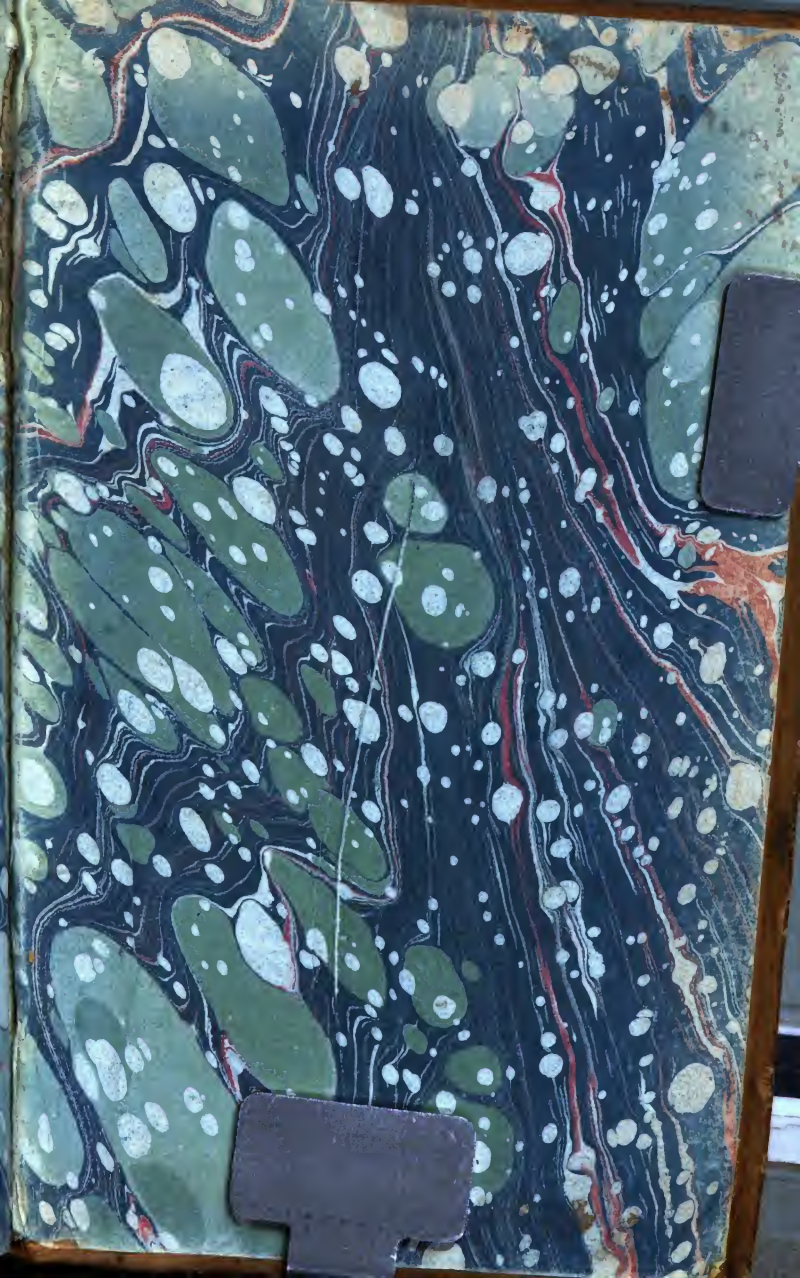
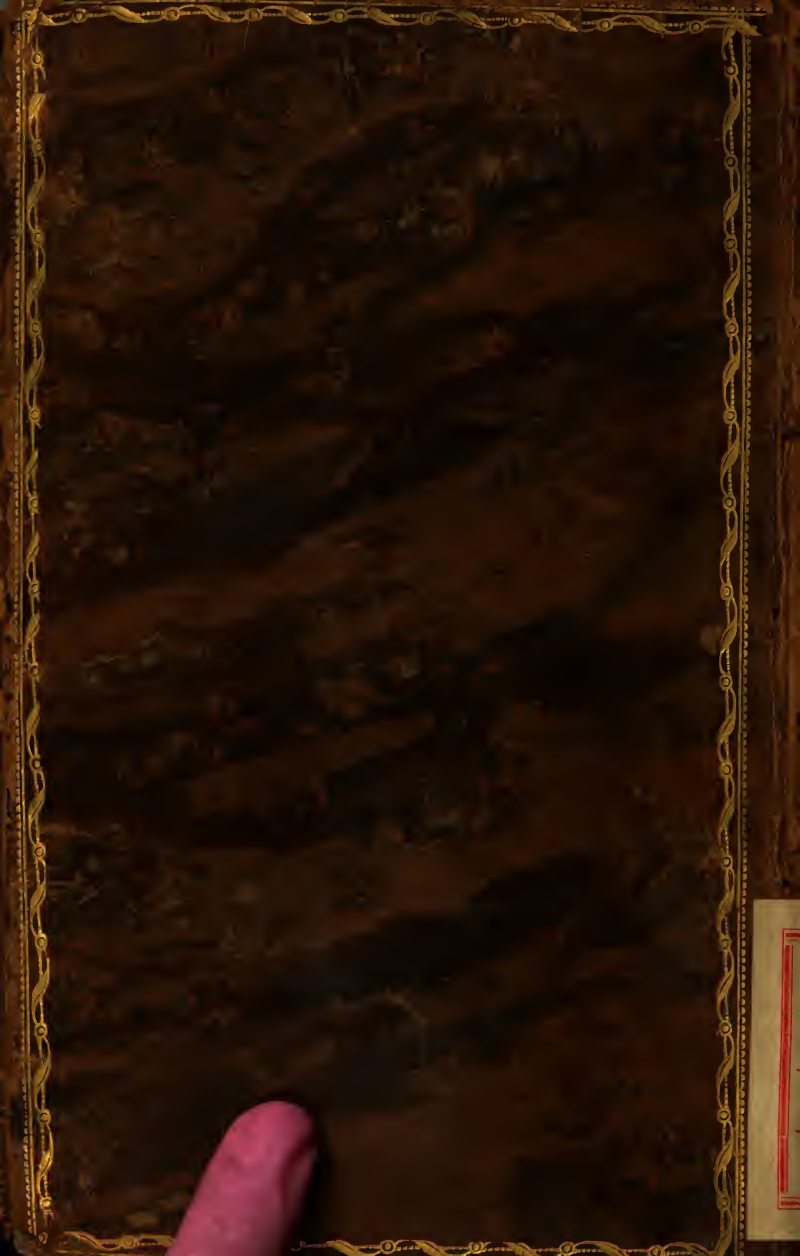
J'avois à peine lu cette lettre qui peignoit bien l'égarement et le désordre d'une passion devenue plus active par l'orgueil et la contrainte, que je vis venir à moi mon ami. « Quelle fatale lumière, s'écria-t-il, m'avez-vous communiquée ! Vous m'avez fait entrevoir le bonheur; mais l'obstacle qui m'empêche d'en jouir n'existe-t-il pas toujours ? Quelle puissance brisera cette barrière qui s'oppose à l'union si long-temps l'objet de mes désirs ? Puis-je exiger du plus vif amour, qu'on me sacrifie ses devoirs et son honneur ? Il est sans doute des hommes qui se jouent de ces sermens religieux qui unissent au ciel une créature humaine ; mais que nous importent leurs licencieuses maximes ? Nous avons besoin d'être honorés à nos propres yeux, et je ne voudrois pas de la félicité suprême si elle devoit être suivie de la honte et des remords. Vous êtes, lui répliquai-je, tous les deux, malgré votre sagesse et vos lumières, semblables à des enfans qui ont le désir et le besoin de se réunir ; mais qu'un abîme réel ou imaginaire a tout-à-coup séparés dans leur route. Il s'agit de le combler ou d'appeler à son secours une puissance

magique qui vous aide à le franchir. Eh bien ! cette puissance qui vous est si nécessaire, elle existe : une autorité vénérable est venue se placer au milieu de la France. La religion l'a investie d'un pouvoir que l'impiété seule peut révoquer en doute. C'est à elle que je m'adresserai pour opérer un rapprochement si désirable. Je ne vous demande, pour parvenir à l'accomplissement de vos mutuels vœux, que de suspendre, pendant quelques mois, l'engagement irrévocable qui vous enchaîneroit au célibat ».

Cet espoir que je fis subitement passer dans une âme éteinte par la douleur, lui rendit tout-à-coup sa première énergie. « O mon bienfaiteur, s'écria-t-il, ne présumez-vous pas trop de la force de votre attachement ? Comment pourrois-je m'acquitter envers vous, si je devois un jour à votre zèle infatigable, ce trésor de sagesse et de vertu plus précieux à mes regards que tout ce que je possède au monde ? Je n'exige, répliquai-je, en le tenant étroitement embrassé contre ma poitrine, que de vous reposer sur moi du soin de votre destinée. Votre bonheur est l'unique prix que je veuille recevoir de mes services ». Après quelques autres témoignages d'allégresse et de confiance, nous nous séparâmes, et je me hâtai de revenir à Paris. Je n'écrivis, avant de partir, que deux mots à la Chanoinesse.

« Que dites-vous, oubliée ? Vous n'avez jamais » cessé d'être aimée et, si vous n'êtes pas bientôt » aussi heureuse que vous méritez de l'être, n'im- » putez qu'à vous seule vos tourmens et ceux d'un » homme que vous avez rejeté dans le délire. Sa » raison deviendra votre ouvrage, et cette action, » la plus belle de votre vie, sera, aux yeux de la » divinité, d'un plus grand prix que le stérile » sacrifice que vous vouliez lui faire. Songez que » vous m'avez donné toute votre confiance, et » que vous ne pouvez plus contrarier les efforts » de l'amitié, sans vous rendre coupable d'un » crime qu'elle ne pardonneroit jamais. Je ne dois » pas vous en dire davantage; mais, lorsque le » mystère se dévoilera à vos yeux, vous vous hu- » milierez devant ma puissance et je serai vengé » de vos soupçons ».

FIN de la première Partie.

Ad 1 145093

181. H. 24